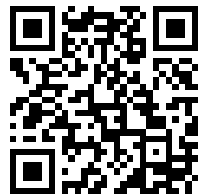

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

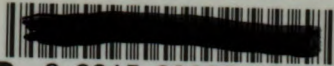
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>


B 3 9015 00226 454 0
University of Michigan - BUHR



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W. B. Smith 1930

DC
611
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
Historiques, Scientifiques et Littéraires
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

Historiques, Scientifiques et Littéraires
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre

QUARANTIÈME ANNÉE
QUATRIÈME SÉRIE — N^{os} 33 et 34

Année 1921. — Premier et deuxième Trimestres



GAP

LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1921

Dunning
Nijhoff
10-21-26

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
(AU 1^{er} MARS 1921)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. WILHELM, ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble, ancien président.

M.-G. de MANTEYER, ✱, archiviste départemental, ancien président.

Président : M. HUGUES (Edmond), bâtonnier de l'ordre des avocats, 39, rue Carnot, à Gap.

Vice-Présidents : M. ANGENIOL (Antoine), ✱, avoué, à Gap.

M. le Commandant ETIENNE, ✱, à Gap.

Secrétaire : X...

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat, à Gap.

Trésorier : M. VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, 2, avenue de Veynes, à Gap.

Archiviste-bibliothécaire : M. MEIZEL, ancien inspecteur primaire, à Gap.

VI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

BOURCIER (Jean), avocat à Aiguilles.

BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, près Gap.

ETIENNE (Edouard), ✱, commandant en retraite, à Gap.

FABRE (Adrien), avoué à Gap.

GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Grenoble.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la navigation et des ports de la Seine, à Cervières.

ITIER (Henri), industriel, à Gap.

LEMAITRE (Paul), avocat, à Gap.

MANTEYER (Georges de), ✱, au château de Manteyer.

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

PELLEVOIZIN (Lucien), industriel, conseiller général, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

LEMAITRE (Paul), avocat, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} MARS 1921

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
† M. AMAT, ✱ (1884).	M. HUGUES (1897).
† M. DE LA VALETTE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, C. ✱ (1904).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. DE MANTEYER, ✱ (1907).
† M. le Chanoine BLAN- CHARD (1890).	† M. J. CHAUVET (1917).
† M. GRANDIDIER, ✱	

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DEPARTEMENT.

LE GENERAL commandant la subdivision.

MGR L'EVEQUE DU DIOCESE.

M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

VIII

Membre bienfaiteur

GUILLAUME (chanoine Paul), I. P. ❸, archiviste honoraire des H.-A., † à Gap, 24 octobre 1914.

Membres Fondateurs

Mme BLANCHARD (Camille), à Remollon.

MESSIEURS,

LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes, à Lettret, par Tallard.

MANTEYER (Georges de), ❸, archiviste départemental, au château de Manteyer.

PIERREFEU (Jean de), homme de lettres, 45, rue du Connétable, à Chantilly (Oise).

VESIGNIE (Louis), chef d'escadron, 2, rue de Dun, à Bourges (Cher).

WILHELM (Ivan), ❸, O. ❸, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 40, avenue Alsace-Lorraine, à Grenoble.

Membres Fondateurs décédés

AMAT (Clément), ❸ ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes*; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), ❸, licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes); † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes, † Lyon, avril 1895.

BLANC (Charles), O. ❸, conseiller d'Etat; † Montmaur, le 9 septembre 1915.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes ; † Paris, 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap ; † 26 juillet 1897.

BLANCHARD-CHANCEL (D^r Raphaël), O. ✱, secrétaire annuel de l'Académie de médecine ; † Paris, 7 février 1919.

CHANCEL (Evariste), ancien député ; † 11 juillet 1882.

CHAUVET (Joseph), avocat, ancien président de la *Société d'Etudes* ; † à La Tourronde, 2 août 1920.

CLAPIER, propriétaire à Chabestan ; † 1900.

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M. ; † 1918.

FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires Etrangères, ancien député des Hautes-Alpes ; † Paris, 7 février 1920.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch ; † 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux ; † Gap, 15 août 1889.

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme) ; 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (Mlle Fanny de) ; † novembre 1903.

MANTEYER (Félix de), ✱, I. ✱, secrétaire général honoraire ; Manteyer, le 8 octobre 1908.

MANTEYER (Léon de), † à Gap, 25 septembre 1910.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur ; † Paris, 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes ; † en 1896.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.

TEISSIER (Eugène), avocat à Gap ; † 25 août 1883.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève ; † 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

CHANTRE (Ernest), ✱, sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), ✱, I. ✱, membre de l'Institut, à Romans (Drôme).

LUCHAIRE (Julien), professeur à l'Institut français de Florence (Italie).

MARTEL, O. ✱, directeur de *La Nature*, rue d'Aumale, n° 2, Paris-IX°.

ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Camille-Desmoulins, 7, à Grenoble.

Membres Titulaires

MESDAMES,

BÉRAUD, I, rue de la Terrasse, à Gap.

CHAUVET (Joseph), 4, place de Verdun, à Grenoble.

DÉPÉTRIS (Mlle), 157, avenue du Prado, Marseille.

FRAISSE (Mlle), au château de Jarjays, par Gap.

GUILLAUME (Mlle Léonie), institutrice, à Eyglies.

LATY (Albert), à La Batelière, près Louhans (S.-et-L.).

PEIX, à Remollon.

PINET DE MANTEYER (Léon), I, rue de Valserres, à Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, 11 boulevard Larmartine, à Gap.

ALBON (Marquis Antoine d'), château d'Avauges, près Pontcharra (Rhône), et 41, rue de l'Université, Paris-VII°.

ALLARD-THÉUS (Paul), avocat, Cour des Miracles, 22, à Aix-en-Provence (B.-du-R.).

ANGÉNIOL (Antoine), ✱, avoué, rue d'Abon, à Gap.

XI

AUBERT (Clément), O. ✱, ancien directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Saint-Mens, près Gap.

AUBERT (Henry), ✱, ✱, O. ✱, ingénieur en chef honoraire, à Barcelonnette (B.-A.).

AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.

BALDY, ✱, directeur de l'usine de Sainte-Catherine, à Briançon.

BARLE (Adolphe), ✱, ancien directeur général de la compagnie Madrilène du Gaz, villa Julie, près Gap.

BELLON (Léon-Henri), industriel à Savines.

BERLIE (Angel), industriel, à Embrun.

BERGE (abbé Pierre), curé-arthiprêtre d'Abriès.

BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand, par Eyguians.

BERNARD (D^r Laurent), ✱, 2, place Ste-Colombe, à Gap.

BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.

BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Grenoble.

BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Lyon, quai de la Bibliothèque.

BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Marseille, place de la Bibliothèque.

BIEHLER (Émile), chirurgien-dentiste, 1, rue Alphonse-Daudet, à Gap.

BLANC (Balthazar), ✱, I. ✱, ancien sénateur des Hautes-Alpes, à Gap.

BLANCHARD (Raoul), professeur à l'Université, Grenoble.

BLANCHARD-CHANCEL (Camille), rue de la République, 14, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

BONNIARD (Arthur), 36, av. La Boudonnais, Paris-VII^e.

BONNIARD (Victor), I. ✱, sénateur, Embrun.

BOUCHAYER (Auguste), industriel, La Tronche (Isère).

BOUHANT, ✱, capitaine du Génie en retraite, à Gap.

BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.

BOURCIER (Mathieu), 72, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris-IV^e.

BOUSQUET, procureur de la République, à Gap.

BOYER (Robert), rue Carnot, 33, à Gap.

BRENIER (Jean-E.), quartier de Saint-Michel, à Gap.

BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.

XII

- CAILLAT (Paul), , industriel, député des H.-A., à Gap.
CARAL (D^r), à Veynes.
CARAL (Louis), receveur des Domaines à Vienne (Isère).
CARDAILLAC (DE), juge au Tribunal civil de Nice.
CHABRAND (Armand), avocat, rue de la Liberté, à Grenoble.
CHABRAND (Valentin), conseiller général, à Gap.
CHARMASSON (Joseph), industriel, à Gap.
CHEVALLIER (D^r Paul), place Saint-Michel, 3, à Marseille.
CLÉMENT (Henri), professeur au Lycée de Gap.
CLUZEL (G.-L.), avocat, ancien greffier du Tribunal civil, à Gap.
COOLIDGE (W.-A.-B.), à Grindelwal (Suisse).
CORN (le commandant DE), à Gap.
CORONAT (D^r G.), médecin oculiste de la C^{te} P.-L.-M., 5, rue des Archers, à Lyon.
COSTA DE BEAUREGARD (le Comte), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
DAVIN (Emmanuel), , chef de division honoraire à la Préfecture des Hautes-Alpes, à Saint-Bonnet.
DAVIN (abbé J.-E.), curé de Théus, par Remollon.
DÉCIS (Gaston), , inspecteur d'Académie, à Chambéry (Savoie).
DORCHE (Henri), inspecteur des P.-T.-T., à Grenoble.
ESCALE (H.), I. , notaire, conseiller général, à Briançon.
ESCALLIER (Henri), professeur au Lycée, à Gap.
ÉTIENNE (C^t Edouard), , 7, boul. Lamartine, à Gap.
FABRE (Adrien), avoué, rue de Provence, 5, à Gap.
FAUCHER (Benjamin), ancien archiviste des Hautes-Alpes, à Montauban.
FAURE (Alphonse), instituteur à Oran.
FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.
FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
FREYNET (Charles), directeur de l'Enregistrement, 29, rue Eugène-Faure, à Grenoble.
GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, à Gap.
GARCIN, agent d'assurances, rue Carnot, 34, à Gap.
GOUDET (Achile), industriel, à Gap.

XIII

- GRIMAUD (abbé Jean-Elie), archiprêtre de N.-D. d'Embrun.
GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'Appel de Grenoble,
13, boulevard Gambetta.
GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-
du-Rhône (Drôme).
GUÉRIN-LONG (Paul), ✱, docteur en droit, président du
tribunal civil d'Aix-en-Provence.
GUEYDAN, ✱, ✱, conseiller général, à Orcières.
GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire
général, à Chorges.
GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Grenoble.
GUILLAUME (Frédéric), 161, rue Paul-Bert, à Lyon.
GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la
navigation et des ports de la Seine, 8, rue des Non-
nains-d'Yères, Paris-IV^e.
HONNORAT (André), sénateur des Basses-Alpes, ancien
ministre de l'Instruction Publique, 29, rue Le Peletier,
Paris-IX^e.
HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 23, à Gap.
HUGUES (Henri), avocat, rue Carnot, 23, à Gap.
IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.
ISNEL (Pierre), directeur de mines, 169, boulevard Péreire,
Paris-XVII^e.
ITIER (P.-J.), ✱, avocat, au château de Véras, par Veynes.
ITIER (Henry), ingénieur-chimiste, à Véras près Veynes.
JACOB (Louis), archiviste-paléographe, 30, rue Jacob,
Paris-VI^e.
JACQUEMET (D^r Edouard), rue de la Gare, 53, à Villeur-
banne (Rhône).
JACQUES (l'abbé E.), aumônier de la Providence, boulevard
Lamartine, à Gap.
JEAN (Ferréol), ✱, I. ✱, négociant, ancien maire de Gap,
président de la Chambre de Commerce.
JEAN (Louis), ✱, imprimeur à Gap.
JOUGLAR, ✱, juge d'instruction au Tribunal civil, à Gap.
JULLIEN, receveur des Domaines, à Houdan (S.-et-O.).
LABASTIE (Armand), vice-président du tribunal civil, 107,
rue Pierre-Corneille, Lyon.

XIV

- LAGIER (Gabriel), chef de division à la Préfecture, à Gap.
LAMORTE (Henri), inspecteur des Contributions indirectes,
à Clermont-Ferrand, 19, rue de Riom.
LÉAUTIER, O. ✱, officier d'administration principal, en
retraite, à Gap, 1, rue du Grenier-d'Abondance.
LEMAITRE (Paul), avocat, ancien bâtonnier, à Gap.
LEROY, au château de Beaujeu, près Ventavon.
LÉOUFFRE (Camille), contrôleur des douanes à Philippe-
ville (Algérie).
LOMBARD (Henri), professeur au Lycée.
MANGAREL (Ernest), contrôleur des P.-T.-T., à Gap.
MARTIN (l'abbé Alphonse), curé-archiprêtre en retraite, à
Lallé, par Saint-Firmin.
MASIMBERT, avocat, rue Molière, 1, à Grenoble.
MATHIEU, négociant, 17, rue Romarin, à Lyon.
MAYOLY (D^r Alphonse), rue d'Abon, à Gap.
MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris-X^e.
MEIZEL, ✱, inspecteur primaire en retraite, rue Bon-
Hôtel, à Gap.
MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de
Gap, avocat, 65, rue de Neuilly, Clichy (Seine).
MIRIBEL (comte de), au château de Villard-Bonnot (Isère).
MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France,
à La Roche-sur-Yon (Vendée).
MOTTE (Aug.-Julien), ✱, instituteur en retraite, à Gap.
MOULIN (Stéphane), ✱, docteur en droit, chef du bureau
des Titres à la C^{ie} P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.
MOURRE (Maurice), O. ✱, ancien capitaine de vaisseau,
8, rue de l'Artillerie, Toulon-Mourillon (Var).
MÜLLER (Hippolyte), I. ✱, bibliothécaire de l'École de
médecine de Grenoble.
NICOLLET, I. ✱, imprimeur, avenue Victor-Huguo, à Aix-
en-Provence.
NOBLEMAIRE (Georges), O. ✱, administrateur de la C^{ie}
P.-L.-M., député des H.-A., rue La Boétie, 58,
Paris-VIII^e.
OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.

XV

- PASCAL (l'abbé), ☿, à Chabanas, près Gap.
- PAVIE (Frédéric), industriel, conseiller général, à Savines.
- PELLEVOIZIN (Lucien), ✱, I. ☿, ☿, industriel, président du Tribunal de Commerce, à Gap.
- PELLOUX (Jules), maître d'hôtel, à Gap.
- PEYROT (H.), imprimeur, avenue de Provence, à Gap.
- PLAT (Paul), propriétaire, à Orpierre.
- PRAS (Eugène), négociant, rue Carnot, Gap.
- PRAT (Jules), 3, rue Pierre-Duclaux, Grenoble.
- PRUNIÈRES (comte de), à Prunières, par Chorges, et à Grenoble, rue Lesdiguières, 6.
- REYNAUD. (Henri), ✱, administrateur de la Marine, à Cette (Hérault).
- RICHARD-BÉRENGER (Paul), conseiller-général de l'Isère, 14, rue Pierre-Charron, Paris-XVI^e.
- ROMIEU (Céran), professeur honoraire, au Rival, par Veynes.
- ROSTAIN (Joseph), ☿, ☿, ancien maire de La Roche-des-Arnauds, 16, boulevard de la Liberté, à Gap.
- SÉNEQUIER-CROZET (abbé), square des Postes, 4, Grenoble.
- SIMON (Pierre), ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Gap.
- STECHERT (G.-E.), libraire, 16, rue de Condée, Paris-VI^e.
- TANC (Jules), avoué, rue Elisée, à Gap.
- TANC (Louis), notaire, 40, rue Carnot, à Gap.
- TEISSIER, ✱, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
- TEPLIER (le chanoine), curé de Lacou, par La Fare.
- THOMÉ DE MAISONNEUVE, industriel, ✱, villa Côte-Belle, à Briançon.
- THOUARD (Auguste), ☿, avoué, à Embrun.
- TIVOLLIÉ (Jean), ☿, commis principal des P. T. T., 34, rue Molière, Lyon.
- TOY-RIONT (Maurice), conseiller général, ancien député des Hautes-Alpes, Chemin de Bellevue, Villeneuve-les-Avignon (Vaucluse).
- VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), ☿, rue Corne-Roche, à Montélimar (Drôme).

XVI

VÉSIGNÉ (Henry), 10, rue du Cirque, à Paris-VIII^e.
VIDAL (Albert), 8, vétérinaire dép., Valence (Drôme).
VILLAN (Albert), 40, boulevard Voltaire, à Paris-XI^e.
VILLAN (Robert), 7, rue J.-B. Dumas, à Paris-XVII^e.
VILLARD (Henry), 2, rue des Trois-Mages, à Marseille.
VILLIERS (le colonel), au Château de Baratier.
VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, à Gap.
VOLLAIRE (Hippolyte), directeur de la Banque d'Alsace et
de Lorraine, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.
— de l'Ecole normale de Filles, à Gap.
— du Cercle des Officiers, à Gap.
— communale de Gap.
— communale d'Embrun.
— communale de Briançon.
— du Petit Séminaire, à Serres.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
6. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
7. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
8. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
9. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
10. DRAGUIGNAN. Société d'Etudes scientifiques et archéologiques.
11. GRENOBLE. Académie delphinale.
12. — Institut de géographie alpine.
13. — Laboratoire de géologie.
14. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
15. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard-Rey, Grenoble.
16. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
17. LYON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, au palais des Arts.
18. — Société d'anthropologie.
19. — Société littéraire, historique et archéologique.
20. — Société philanthropique des Hauts-Alpins habitant Lyon.
21. MARSEILLE. Société de géographie.
22. — Société archéologique de Provence.
23. MONTPELLIER. Société pour l'étude des langues romanes.
24. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

XVIII

25. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti.
26. — Club Alpin français, rue du Bac, 30.
27. — Société topographique de France, 54, rue Monsieur-le-Prince.
28. — Société de l'histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
29. — Société des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
30. — Société nationale des antiquaires de France, au Palais du Louvre.
31. TOULON. Académie du Var.
32. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
33. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

ETRANGER

1. BELGIQUE. Analecta Bollandiana, à Bruxelles.
2. ITALIE. Reale accademia della scienza di Torino, à Turin.
3. — Regia deputazione di storia patria, Piazza Castello, 12, Turin.
4. — Rivista storica italiana, via Brofferio, 31, Turin.
5. — Société d'histoire Vaudoise, à Torre-Pellice.
6. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, Castello Sforzesco.
7. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
8. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

PROCÈS-VERBAL

DE

l'Assemblée générale ordinaire

du 21 décembre 1920

L'Assemblée générale ordinaire des membres de la *Société d'Etudes* a eu lieu le mardi 21 décembre 1920, à 17 heures, à la Préfecture (salle des commissions), sous la présidence de M. Edmond HUGUES, président. M. de VEULLE, préfet des Hautes-Alpes et M. le Général BORDEAUX, membres d'honneur de la Société, assistaient à la séance; Mgr de LLOBET, évêque de Gap, s'était fait excuser.

Étaient présents : MM. ANGÉNIOL, BERNARD, BOUSQUET, de CORN, ÉTIENNE, B. FAUCHER, Henri HUGUES, L. JEAN, JOUGLAR, MEIZEL, TEISSIER, THOMÉ, DE MAISONNEUFVE et J. VOLLAIRE.

La séance ouverte, le Président rappelle, en termes émus, le souvenir des membres décédés au cours de l'année 1920, notamment de MM. CHAUVET, FLÓURENS, l'Intendant général THOUMAZOU, LAMBERT, TURLIN, le chanoine ROUX. Des notices nécrologiques les concernant ont été ou seront publiées dans notre Bulletin.

Puis, conformément aux statuts, le Président présente le compte rendu de la situation morale pendant l'année 1920.

Alors que beaucoup de Sociétés similaires de province voyaient leur fonctionnement suspendu et ne manifestaient leur existence que par de très rares publications, nous

avons pu, pendant la durée de la guerre et depuis l'aggravation considérable des frais d'impression, continuer à paraître à peu près normalement sans augmenter le chiffre de nos cotisations. Cette situation favorable, est due à la fidélité de nos adhérents et aussi à de généreux concours pour lesquels des remerciements sont adressés à qui de droit.

M. le Ministre de l'Instruction publique nous a accordé une subvention de 500 francs en vue de la publication du *Langage de la Vallée de Barcelonnette*. Il s'agit d'une œuvre remarquable de notre regretté confrère, M. François ARNAUD, un de nos membres fondateurs, en son vivant notaire à Barcelonnette. Après un accord avec son fils et héritier, notre Société en assurera la publication. Chacun de nos adhérents recevra dans les premiers mois de l'année 1921 un exemplaire de cet ouvrage, édité par CHAMPION, formant un volume de plus 350 pages et précédé d'une préface du savant linguiste, Paul MEYER, de l'Institut. Ce livre tiendra lieu de deux fascicules de notre Bulletin. Il en sera publié deux autres dans le courant de l'année.

Le Conseil général des Hautes-Alpes a bien voulu doubler sa subvention annuelle.

Enfin, notre Société a procuré à la Chambre de Commerce de Gap, deux articles dûs à la plume de nos confrères, MM. SIMON, ingénieur en chef et TEISSIER, avocat, qui doivent entrer dans la composition d'un *Guide Industriel et Commercial* destiné à répandre hors du département la connaissance de nos richesses économiques, hydrauliques et touristiques. Nous avons obtenu, outre l'avantage de contribuer au bien du pays, quelques profits pécuniaires, tels que le remboursement de la partie de notre bulletin renfermant les articles et une part dans le produit des annonces.

Les héritiers de M. le chanoine GUILLAUME, proclamé membre bienfaiteur, ont versé entre les mains de notre trésorier le montant du legs de deux mille francs que leur auteur avait fait à la société. Déduction faite des droits

payés au fisc, la somme a été employée à l'acquisition de rentes sur l'Etat. Le Conseil d'administration arrêtera dans une prochaine séance les conditions du concours prévu au testament. Elles seront portées à la connaissance du public.

Le Président signale la part importante prise par M. FAUCHER à ces différentes négociations et il ajoute : « Puisque je viens de nommer M. FAUCHER, qu'il me soit permis de lui exprimer en votre nom et au mien, les sentiments que nous fait éprouver son prochain départ. Nous le félicitons sincèrement d'être envoyé dans un département plus important, plus rapproché de son pays natal, de recevoir un avancement mérité ; mais il laissera parmi nous de vifs regrets. Je n'ai pas à l'apprécier comme archiviste ; mais comme secrétaire de la *Société d'Etudes*, j'ai pu longtemps le voir à l'œuvre. Il a été plus que la cheville ouvrière, l'âme de cette Société et a mis à son service tout son zèle, toute son urbanité, toute sa compétence ; qu'il en soit vivement remercié. »

M. VOLLAIRE, trésorier, expose ensuite à l'assemblée que le compte définitif des recettes et dépenses de l'exercice 1920 n'a pu être établi par suite du retard survenu dans l'impression du bulletin ; il sera imprimé à la suite du présent procès-verbal, ainsi que le projet de budget de l'exercice 1921.

Il est procédé à l'élection de sept membres du Conseil d'administration en remplacement de MM. J. BOURCIER, E. HUGUES, H. ITIER, J. VOLLAIRE, administrateurs sortants, rééligibles, de MM. J. CHAUVET et D. MARTIN, décédés, et de M. J. ROMAN, démissionnaire.

Sont réunis aux bulletins des 14 membres titulaires présents ceux des 35 membres ayant voté par correspondance et qui sont : Mme Camille BLANCHARD, MM. BERGE, C. BLANCHARD-CHANCEL, V. BONNIARD, A. BOUCHAYER, J. BOURCIER, M. BOURCIER, CAILLAT, J. de CARDAILLAC, CORONAT, DÉCIS, DERBEZ, ÉSCALLE, FABRE, FAURE, GAIGNAIRE, GOUDET, J.-E. GRIMAUD, L. GRIMAUD, GUIGUES, GUILLEMIN, IMBERT, ITIER, JACQUEMET, JACQUES, LEMAITRE, G. le MANTEYER, MONTJEAN, MOULIN, PEYROT,

PRAS, le comte de PRUNIÈRES, ROMIEU, VÉSIGNIÉ, R. VILLAN, WILHELM.

Le nombre des suffrages exprimés a donc été de 50 et la majorité absolue de 26.

MM. J. BOURCIER, E. HUGUES, H. ITIER, P. LÉMAITRE, J. MEIZEL, L. PELLEVOIZIN, J. VOLLAIRE ayant obtenu chacun plus de 45 voix ont été proclamés membres du Conseil d'Administration pour 3 ans.

— Sont admis : comme *membre fondateur*, M. Jean de PIERREFEU, homme de lettres, présenté par MM. Georges de Manteyer et Faucher ;

Comme membres titulaires :

Madame Joseph CHAUVET, à Grenoble, présentée par MM. Edmond Hugues et Paul Lemaître.

Mademoiselle DÉPÉTRIS, à Marseille, présentée par MM. Edmond Hugues et Joseph Vollaire.

MM. BELLON Léon-Henri, directeur de la Cotonnière du Sud-Est, à Savines, présenté par MM. Joseph Vollaire et Henri Hugues.

L'abbé BERGE, curé d'Abriès, présenté par MM. Mathieu et Bourcier.

BERLIE Angel, délégué de la Cotonnière du Sud-Est, à Savines, présenté par MM. Joseph Vollaire et Henri Hugues.

BIEHLER Emile, chirurgien-dentiste, à Gap, présenté par MM. Henri Hugues et Louis Tanc.

BOUSQUET, procureur de la République à Gap, présenté par MM. Jouglar et Edmond Hugues.

CLÉMENT Henri, professeur au Lycée, présenté par MM. Edmond Hugues et Paul Lemaître.

Le Commandant de CORN, présenté par MM. le Général Bordeaux et Edmond Hugues.

LOMBARD Henri, professeur au Lycée, présenté par MM. Escallier et Pras.

Le Docteur MAYOLY, présenté par MM. Henri Hugues et Louis Tanc.

XXIII

Le Colonel VILLIERS, de Baratier, présenté par MM. Jean et Peyrot.

VOLLAIRE Hippolyte, directeur de la Banque d'Alsace et de Lorraine, à Nancy, présenté par MM. Faucher et Joseph Vollaire.

— Conformément au vœu émis le 4 janvier 1912, différentes communications sont ensuite faites :

1° M. FAUCHER entretient l'assemblée de quelques-uns des incidents qui marquèrent la formation du département des Hautes-Alpes. De même que M. Marcel Blanchard l'a exposé à propos de la création du département de l'Isère¹, il montre combien les intérêts particuliers et les jalousies provinciales, ont, infiniment plus que les vues générales et les conditions géographiques, conditionné la nouvelle organisation territoriale,

Peu s'en fallut que le département des Hautes-Alpes ne vit jamais le jour. Le bas Dauphiné, avec Vienne et Valence, voulait former deux des trois départements accordés à la province, et Grenoble désirait rattraper dans les vallées de la Durance et du Drac ce qu'elle croyait perdre dans la basse vallée de l'Isère. Fort heureusement nos ancêtres eurent pour avocat devant le Comité de constitution l'abbé Rolland, député du clergé de Forcalquier, mais originaire de Gap et fort attaché à sa petite patrie. Ce haut-alpin convaincu insista, comme il convenait, sur l'impossibilité qu'il y avait, vu la précarité et la difficulté des communications, à rattacher administrativement à Grenoble la haute vallée de la Durance. Bref, il se démena tant et si bien qu'il convainquit ses collègues du Comité, et les Hautes-Alpes, en définitive, lui doivent leur existence. — Par une impardonnable insouciance des municipalités gapençaises successives, aucune rue de Gap ne porte son nom...

Telles qu'elles ont été constituées en 1790, les limites de notre département donnent fortement prise à la critique : on a beaucoup trop suivi les traditions historiques au dé-

¹ Cf. *Annales de l'Université de Grenoble*, année 1914.

triment des convenance géographiques, sans tenir aucun compte des désirs exprimés par les populations des vallées de Barcelonnette et de Seyne notamment, qui demandaient leur rattachement à Gap. La seule innovation — ou à peu près — que se soient permis les constituants consista à faire passer dans les Hautes-Alpes le canton de La Grave, jadis uni à Grenoble par les liens administratifs, judiciaires et ecclésiastiques. Il est permis de penser que cette modification n'a pas été heureuse, car, dès l'an IV, les habitants dudit canton demandaient leur retour au département de l'Isère.

2° M. Edmond Hugues parle ensuite du *cardinal de Tencin qui fut archevêque d'Embrun*.

Il se rattachait à notre pays par ses origines. Son sous-arrière grand-père, Pierre, qui s'appelait Guérin, était Briançonnais. Après avoir exercé longtemps le métier de colporteur, il s'établit, vers 1520, comme bijoutier à Romans. Ses fils embrassèrent des carrières libérales. Un d'eux, Antoine, devint juge mage à Romans. Il obtint des lettres de noblesse. Un de ses fils, François, acheta en 1637 une charge de conseiller au Parlement de Grenoble. Sa belle-fille, Madame Du Faure, fit l'acquisition dans la vallée du Graisivaudan, du château de Tencin qui avait appartenu à Lesdiguières. Lui-même acheta le château voisin de la Tour et ajouta à son nom celui de Tencin qui devint le seul nom de la famille.

Ce François eut plusieurs fils dont l'aîné, Antoine, d'abord président à mortier au Parlement de Grenoble, puis Président du Sénat de Savoie, fut père de cinq enfants. Son plus jeune fils, Pierre, fut mis dans les ordres et devait devenir archevêque d'Embrun et cardinal.

Avant de raconter son histoire M. HUGUES parle de sa sœur cadette, Alexandrine, qui sous le nom de Madame de Tencin est plus célèbre que son frère (dans un autre genre de célébrité). Elle débuta par être religieuse au couvent des chanoinesses de Montfleury et obtint au bout de quelques années l'annulation de ses vœux en cour de Rome.

Elle vint alors à Paris et y mena une existence aussi peu monastique que possible. Vivant avec les plus illustres débauchés de cette époque où la débauche fut à la mode, elle prit part aux petits soupers du régent. Elle eut de nombreux amants parmi lesquels le chevalier Destouches dont elle eut un enfant qui devint le fameux d'Alembert, Dubois, qui n'était point encore cardinal, ni même prêtre, le duc de Richelieu, etc., etc.

Malgré sa mauvaise réputation, elle exerça une grande influence sur ses contemporains, eut un salon célèbre que fréquentèrent Helvétius, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé de St-Pierre, Marivaux, Marmontel, etc... et cultiva personnellement les belles lettres. Elle s'occupa aussi de finances, fut l'amie du fameux Law et exerça sur la politique intérieure et extérieure de la France une influence généralement favorable aux intérêts du pays. Enfin elle se retira dans l'île de Ré où elle s'occupa de philosophie et écrivit quelques-uns de ses romans. Elle mourut en 1749, à l'âge de 57 ans, et fut transportée à Paris et enterrée à Saint-Eustache. Son frère le Cardinal fut son légataire universel.

Après cette digression utile pour se rendre compte de certains faits concernant le cardinal lui-même et d'ailleurs, non dépourvue d'intérêt, M. Hugues aborde le récit de l'existence de l'ancien archevêque d'Embrun. Je suis obligé de reconnaître, dit-il, qu'il eut de son vivant et qu'il a conservé une assez mauvaise presse. Je suis très convaincu qu'il y eut sur le siège d'Embrun des prélats plus remarquables au point de vue des vertus chrétiennes; mais il n'en est pas moins vrai que les critiques dirigées contre lui furent la plupart du temps mensongères ou tout au moins très exagérées. Si sa canonisation ne s'impose peut-être pas, on ne peut néanmoins lui adresser aucun reproche grave et justifié au point de vue soit des mœurs, soit de la doctrine et, sous bien de rapports, on a pu dire de lui qu'il a été un bon évêque et un bon Français.

Né en 1679, il fut élevé à l'Oratoire. En 1705, il reçut le bonnet de docteur en Sorbonne et devint prier de cette célèbre école. Successivement il fut chanoine de Sens et vicaire général de ce diocèse.

XXVI

Deux circonstances sur lesquelles M. HUGUES donne des explications détaillées, furent exploitées contre lui : l'abjuration de Law qu'il convertit du protestantisme au catholicisme (on ne voulut pas croire à la sincérité de cette conversion et on lui prêta des motifs intéressés) et un procès relatif au prieuré de Sainte-Madeleine de Merlou qu'il revendiqua comme dépendant de l'abbaye de Vézelay dont il était titulaire, procès qu'il perdit peut-être parce que le parti janséniste dominait au Parlement.

Néanmoins au lendemain même de cette dernière affaire, (et c'est là, semble-t-il, une réponse victorieuse aux attaques auxquelles elle avait donné lieu), l'abbé de Tencin fut envoyé par le gouvernement à Rome comme conclaveur du cardinal de Bissy. Déjà en 1700, lors de l'élection du pape Clément XI, il avait fait son apprentissage, sous les ordres du cardinal le Camus. Cette fois, ce fut lui, qui d'accord avec le cardinal Dubois, conduisit la campagne suivant les vues de la France. Le cardinal Conti fut élu sous le nom d'Innocent XIII.

Peu après, l'abbé de Tencin étant encore à Rome, Innocent XIII mourut, un nouveau conclave s'ouvrit et aboutit à l'élection du pape Benoît XIII.

C'est alors, en juin 1724, que l'abbé de Tencin fut nommé archevêque d'Embrun. Le 2 juillet, il fut sacré à St-Philippe de Néri. Au mois de septembre, il se mit en route pour la France et se rendit d'abord à Paris où il prêta serment de fidélité entre les mains du roi Louis XV. Il vint ensuite prendre possession de son siège. L'événement capital de son épiscopat fut le concile qui se tint dans la ville d'Embrun en 1727 et dont l'objet principal fut la lutte contre le jansénisme et la condamnation du fameux Soanen, évêque de Senez.

Quelques années après, l'archevêque devenait cardinal. Le 4 mars 1739 lui parvint l'annonce de sa nomination. Il se rendit aussitôt à Versailles, où le roi lui remit sa calotte. Peu après il reçut la mission de retourner à Rome pour suppléer notre ambassadeur, le duc Saint Aignan. On avait en vue le prochain conclave, car le pape Clément

XII, aveugle et très âgé, ne quittait plus guère son lit. En effet, peu après il rendait le dernier soupir. Après des délibérations longues et difficiles et un conclave de plus de 6 mois (c'était le quatrième auquel assistait Monseigneur de Tencin et, cette fois, il prenait part au vote), le cardinal Lambertini, candidat de la France, fut élu sous le nom de Benoît XIV.

Le roi de France donna alors au cardinal de Tencin une marque éclatante d'estime en le nommant archevêque de Lyon, primat des Gaules, nomination qui fut ratifiée par le pape. Depuis cette époque, le Cardinal fut de plus en plus et tout à fait en faveur de la Cour de France. Le cardinal Fleury, le fit entrer, en qualité de ministre, dans le conseil du Roi.

Toutefois après la mort de sa sœur, il demanda l'autorisation de regagner son évêché et consacra ses dernières années à l'administration de son diocèse.

Le 2 mars 1758, après une courte maladie, il mourut entre les bras de Monseigneur Guillaume d'Hugues, son vieil et fidèle ami, qui avait été son vicaire général à Embrun, devenu archevêque de Vienne.

M. Thomé de Villeneuve demande alors la parole et à propos de la communication qui vient d'être faite et la complétant, donne de très intéressants détails sur les origines de la famille Guérin, devenue famille de Tencin, notamment sur l'habile conduite d'Antoine Guérin à Romans à l'époque des luttes religieuses et du voyage en cette ville de Catherine de Médicis et sur les circonstances dans lesquelles cet Antoine Guérin obtint des lettres de noblesse.

— M. Georges de Manteyer qui devait faire une communication sur le *Passage de Napoléon 1^{er}* à Gap, en 1815, d'après le manuscrit du colonel d'Abon, son aïeul, Maire de la ville à cette époque, ayant été empêché de venir et s'étant excusé, la séance a été levée.

PROCÈS-VERBAL

Réunion du Conseil d'Administration

du 7 janvier 1921

Le Conseil d'Administration de la Société d'Études s'est réuni le vendredi 7 janvier 1921, à 17 h. 30, à la Préfecture (bureau des Archives), sous la présidence de M. Edmond HUGUES, président. Étaient présents : MM. FAUCHER, Henri HUGUES, G. de MANTEYER, MEIZEL, PELLEVOIZIN et VOLLAIRE.

Sont élus à l'unanimité :

Président : M. E. Hugues ;

Vice-présidents : MM. Angéniol et Etienne ;

Secrétaire-Adjoint : M. Henri Hugues ;

Trésorier : M. J. Vollaire ;

Bibliothécaire-Archiviste : M. Meizel.

M. Faucher, nommé archiviste de Tarn-et-Garonne par arrêté du 15 décembre 1920, prie M. le Président de vouloir bien le remplacer dans les fonctions de secrétaire.

Le Conseil décide que le secrétariat restera provisoirement vacant et confie à M. Henri Hugues, secrétaire-adjoint, l'intérim des fonctions de secrétaire.

— Le Conseil se forme ensuite en Comité de publication, et délibère sur la composition du 1^{er} *Bulletin* de l'exercice 1921.

Le Président,
Edmond HUGUES.

Le Secrétaire,
B. FAUCHER.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

du 6 Mai 1921

Le Conseil d'Administration de la Société d'Etudes s'est réuni le vendredi, 6 mai 1921, à 17 heures 30, à la Préfecture (bureau des Archives), sous la présidence de M. Edmond HUGUES. Etaient présents : MM. ANGÉNIOL, Henri HUGUES, Georges de MANTEYER, MEIZEL, LEMAITRE, PELLEVOIZIN, VOLLAIRE. MM. ETIENNE et FABRE s'étaient excusés.

M. Henri HUGUES remplit les fonctions de secrétaire.

Le Conseil d'Administration arrête d'abord la composition du prochain fascicule du bulletin de la Société. Ce fascicule représentera les premier et second de la présente année. Il n'en sera publié qu'un autre représentant les troisième et quatrième, la situation financière de la Société ne lui permettant pas actuellement de faire davantage et, d'ailleurs, chaque adhérent ayant reçu, au mois de février, un exemplaire du *Langage de la Vallée de Barcelonnette*.

M. VOLLAIRE fait connaître ensuite le compte financier de l'année 1920 et le projet de budget de l'année 1921 qui sont approuvés.

Puis une discussion s'engage au sujet du concours à ouvrir en exécution du legs fait à la Société par M. le chanoine GUILLAUME, et les conditions en sont arrêtées.

Il est décidé que ce concours portera le nom de *concours GUILLAUME*. — Un prix de 500 fr. sera alloué, tous les

XXX

cinq ans, à l'auteur du meilleur travail historique sur le département des Hautes-Alpes. Le prix du premier concours sera proclamé à l'Assemblée générale de la fin de l'année 1925. Les manuscrits proposés devront être envoyés au secrétaire de la Société avant Pâques de cette année 1925. Toute personne, sans distinction d'âge, de sexe, de nationalité, membre ou non de la Société, est admise à concourir. Les travaux proposés devront être inédits et écrits en langue française. Le Conseil d'Administration de la Société se réserve d'insérer le travail primé dans le bulletin, s'il le juge convenable, et ce, pendant l'année qui suivra la proclamation du résultat du concours. Pendant cette période, l'auteur ne pourra donc pas publier son ouvrage ailleurs sans l'autorisation du Président de la Société.

Le jury se composera des membres du Comité de publication de la Société, en fonctions au moment du concours.

Au cas où, avant Pâques de l'année 1925, aucun travail ne serait soumis au concours, ou bien, au cas où le Comité de publication estimerait qu'aucun de ceux qui lui ont proposés ne rentre dans les conditions voulues ou n'est digne d'obtenir le prix, la somme de 500 fr. accroîtrait d'autant le prix à décerner à l'expiration de la période quinquennale suivante, ou ferait l'objet d'un nouveau concours ouvert pendant cette période, suivant ce qu'en déciderait le Conseil d'administration.

Enfin il est décidé que les conditions qui viennent d'être arrêtées seront insérées dans le bulletin de la Société et portées à la connaissance du public par la voie de la presse.

Le Président donne ensuite lecture d'une lettre à lui adressée par M. le Conservateur du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Grenoble annonçant qu'une exposition rétrospective du botaniste dauphinois Villars s'ouvrira à Grenoble dans le courant du mois de juin et demandant de lui faire connaître les documents ou souvenirs

XXXI

se rapportant à Villars qui pourraient figurer à titre de prêt à cette exposition.

M. Georges de Manteyer, qui avait personnellement reçu une lettre analogue, veut bien se charger d'envoyer à Grenoble, au nom de la Société, les documents et renseignements demandés.

La séance est levée.

Le Président,

E. HUGUES.

Le Secrétaire,

H. HUGUES.

COMPTE-RENDU FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

1^{er} mars 1921

I. — COMPTE POUR L'ANNEE 1920

RECETTES

Reliquat de l'année 1919.....	134 96
Cotisations de 128 membres.....	1.280 »
Cotisations de 6 bibliothèques.....	30 »
Cotisations de 3 membres fondateurs : MM. Léon de Manteyer, de Pierrefeu, Charles Blanc.	300 »
Subvention départementale	200 »
Intérêts de bons.....	35 »
Vente de brochures.....	108 40
Participation pour clichés.....	28 »
Legs Abbé Guillaume.....	1.770 »
Subvention de la Chambre de Commerce pour <i>Guide industriel</i> et produit des annonces...	425 »
Don anonyme.	40 »
Total.....	4.351 36

XXXIII

DÉPENSES

Impression du bulletin n° 29.....	581 25
— n° 30.....	715 50
— n°s 31 et 32.....	733 »
Imprimés divers	58 »
Frais d'envoi du bulletin.....	67 »
Frais de recouvrement des quittances.....	52 55
Location de la bibliothèque.....	100 30
Frais de gravures.....	175 05
Frais de secrétariat et divers.....	85 50
Achat de rentes legs Abbé Guillaume.....	1.770 »
Appoint pour transformation de rentes.....	15 45
Total.....	4.353 60

XXXIV

II. — PROJET DE BUDGET POUR 1921

RECETTES

Cotisations.	1.300 »
Subvention départementale	400 »
Rentes de l'année	220 »
Subvention de l'État pour dictionnaire Arnaud	500 »
Don de M. Chauvet pour dictionnaire Arnaud.	102 »
Vente du dictionnaire Arnaud à l'éditeur Champion..	580 »
Total.....	<u>3.102 »</u>

DÉPENSES

Excédent des dépenses en 1920.....	2 24
Impression du bulletin	1.500 »
Frais relatifs au dictionnaire Arnaud.....	1.291 20
Frais d'envoi et de secrétariat.....	100 »
Frais de recouvrement.....	50 »
Location de la bibliothèque.....	100 30
Dépenses diverses et imprimés.....	58 26
Total.....	<u>3.102 »</u>



LES REFUGES NAPOLEON

Par M. Joseph VOLLAIRE

Le testament de Napoléon 1^{er} ne reçut son exécution qu'en 1855, trente quatre ans après sa mort.

Par décret du 5 août 1854, Napoléon III institua une commission chargée d'interpréter le testament et de répartir les fonds disponibles.

Après avoir établi le compte de son domaine privé, qui devait, d'après ses calculs, dépasser 200 millions en y comprenant les meubles, argenterie et bijoux de ses palais et maisons du royaume d'Italie, Napoléon 1^{er} lègue son domaine privé, moitié aux officiers et soldats qui restent de l'armée française ayant combattu depuis 1792 à 1815, pour la gloire et l'indépendance de la nation ; moitié aux villes et campagnes d'Alsace, de Lorraine, de Franche-Comté, de Bourgogne, de l'Ile de France, de Champagne, Forez, Dauphiné, qui auraient souffert par l'une ou l'autre invasion.

Les 200 millions dont l'Empereur avait ainsi disposé se sont trouvés réduits, pour des causes diverses, à environ 118 millions, qu'une ordonnance royale, en 1818, a fait verser dans le Trésor public.

Il ne pouvait être question alors, de redemander une pareille somme à l'État ; aussi le décret du 5 août s'est-il borné à donner aux anciens militaires et aux provinces désignées dans le Testament, une marque du souvenir glorieux dont l'Empereur les avait honorés.

Quinze cent mille francs ont été alloués aux anciens

militaires. Treize cent mille francs, aux provinces les plus maltraitées par les invasions.

Parmi ces dernières se trouvaient les trois départements du Dauphiné : Isère, Drôme et Hautes-Alpes. Vingt-six départements reçurent chacun 50.000 francs de capital.

Cette somme, d'après le vœu de la commission, doit être consacrée « non à des secours passagers et individuels, mais à une institution durable de bienfaisance, qui perpétue au cœur des populations le religieux souvenir dont Napoléon I^{er} les a honorées ».

Les Conseils généraux furent consultés sur le meilleur emploi de cette somme et leur délibération soumise à la commission chargée de l'exécution du Testament.

Pour les Hautes-Alpes, la commission s'exprima ainsi : « La somme de 50.000 francs sera provisoirement placée en rentes sur l'État et le revenu employé en bourses ou demi-bourses, en faveur des aveugles et sourds-muets pauvres du département.

En approuvant cette proposition, la commission exprime le désir que l'emploi de la somme soit fait le plus tôt possible et que ces bourses rappellent le nom de l'auguste fondateur. »

Mais aucune demande de bourse ne se produisit en faveur de jeunes aveugles; huit sourds-muets seulement furent placés dans un établissement. Ainsi, par suite de l'absence dans le département d'une des deux catégories d'infortunés qui avaient attiré tout d'abord la sollicitude du Conseil général, le revenu du legs Napoléon ne put recevoir qu'en partie, en 1856, sa destination provisoire.

Le préfet Alexandre Lepeintre¹ suggéra alors une nouvelle affectation au legs de l'Empereur. Voici le rapport qu'il adressa à l'assemblée départementale en 1856 :

« Il s'agirait d'établir, à l'instar de l'hospice du Montgenèvre, sur les principaux cols du département, déjà ouverts par des chemins vicinaux, des refuges où trouve-

¹ Alexandre Lepeintre, préfet des Hautes-Alpes, de 1855 à 1866, détient le record de la durée dans notre département.

raient un abri tutélaire les malheureux surpris par la tourmente, ou arrêtés par les avalanches.

Ce serait là, je crois, une heureuse imitation d'un des premiers projets que conçut et exécuta, en faveur des habitants de nos montagnes, l'Empereur Napoléon I^{er}, quand son coup d'œil d'aigle s'arrêta sur nos cîmes glacées; quand son vaste génie, sentant la nécessité d'ouvrir un passage à travers la chaîne des Alpes, voulut que le Montgenèvre à son tour s'inclinât devant sa puissante volonté, et créa, comme par enchantement, l'admirable route d'Espagne en Italie. Dès l'ouverture de la route du Montgenèvre, le grand homme y institua l'hospice impérial de ce nom pour recevoir et secourir les voyageurs.

Ces maisons de secours s'appelleraient du nom de leur auteur. Au-dessus de la porte une plaque en marbre porterait l'inscription suivante :

REFUGE NAPOLEON

Legs de l'Empereur Napoléon I^{er}

Napoléon III Empereur

Elles seraient desservies d'après un règlement spécial d'administration par le cantonnier le plus méritant attaché à l'entretien de la ligne.

Le règlement prescrirait notamment au gardien de sonner la cloche de l'établissement à des intervalles rapprochés en temps de tourmente ou de brouillard et d'allumer, dès la tombée de la nuit, le fanal destiné à guider les voyageurs. Le gardien serait tenu de se transporter d'urgence, au premier avis reçu, auprès des voyageurs en détresse; il devrait encore, s'il y a lieu, les accompagner ou les faire accompagner jusqu'à ce qu'ils fussent hors de danger. L'établissement sera toujours pourvu, en quantité suffisante, des objets de première nécessité. »

Le Conseil général, puis le ministre approuvèrent cette proposition.

On décida, tout d'abord, la construction de huit refu-

ges ; mais ce nombre fût réduit à six par suite de l'insuffisance des ressources. Furent désignés pour recevoir des Refuges :

1° Le col d'*Izoard*, à Cervières, sur le chemin vicinal de grande communication de Briançon au Queyras ;

2° Le col *Lacroix*, à Ristolas, sur le chemin de Ristolas à Bobbio (Piémont) ;

3° Le col du *Noyer*, sur le chemin de Saint-Bonnet à Saint-Etienne-en-Dévoluy ;

4° Le col de *Manse*, à Romette, sur le chemin de grande communication de Gap à Orcières ;

5° Le col de *Vars*, sur le chemin de Guillestre à Saint-Paul ;

6° Le col *Agnel*, à Molines-en-Queyras, sur le chemin de Molines à la Chenal (Piémont).

M. Houiller, ingénieur des Ponts et Chaussées, fut chargé de dresser les plans et devis de ces refuges qui ont été édifiés sur un modèle unique.

Chaque refuge comprend :

Etage souterrain : Une cave.

Rez-de-chaussée : Une salle commune pour les voyageurs,
Une salle accessoire servant d'entrepôt,
Une cuisine,
Une buanderie,
Un four,
Une écurie.

1^{er} étage : Le logement du gardien composé de deux pièces,
Une chambre pour les voyageurs.

Combles : Un grenier.

Commencées en 1857, les constructions furent terminées l'année suivante. Les dépenses dépassèrent largement le montant du legs. Les difficultés que l'on rencontra pour

l'approvisionnement des matériaux font ressortir des dépenses qui croissent avec l'altitude de chaque refuge.

Celui du col Lacroix, situé à 2.800 m. d'altitude a coûté.....	23.000 »
Celui du col Agnel, situé à 2.700 m. d'altitude, a coûté....	21.500 »
Celui du col Izoard, situé à 2.400 m. d'altitude a coûté.	15.000 »
Celui du col de Vars, situé à 2.100 m. d'altitude a coûté	14.000 »
Celui du col du Noyer, situé à 1.650 m. d'altitude a coûté.	7.400 »
Celui du col de Manse, situé à 1.290 m. d'altitude a coûté	5.600 »
Total.....	86.500 »

Il faut ajouter à ce total la valeur des plaques de marbre qui ornaient la façade. Elles furent exécutées en marbre de Carrare par Chéty père, sculpteur à Gap, pour la somme de 3.000 francs. La plus haute était placée au-dessus des fenêtres du 1^{er} étage et portait deux écussons sur lesquels étaient gravées les dédicaces : « *Vote du Conseil général des Hautes-Alpes, 28 août 1856. — MM. Fould, Billaud, ministres. Le Peintre, préfet. Houiller, ingénieur.* » L'autre, placée entre les fenêtres du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage, indiquait la destination de l'édifice : « *Refuge Napoléon. Legs de Napoléon 1^{er}. Napoléon III, empereur.* » Elle était surmontée de l'aigle impériale sculptée en demi-relief. Ces plaques furent supprimées à la chute de l'Empire.

Il ne semble pas que ces refuges aient rendu les services que l'on attendait d'eux. Ceux de Manse, du Noyer et de Vars ont bien conservé leur destination primitive et abritent encore le cantonnier chargé de l'entretien de la route ; mais les trois autres ont été désaffectés. Le refuge du col Izoard a été cédé à l'administration forestière qui l'a transformé en habitation de garde forestier. Le refuge

du col Agnel et celui du col Lacroix ont servi jusqu'ici de poste provisoire de gendarmerie, occupés seulement pendant 3 ou 4 mois d'été. Le refuge du col Agnel vient d'être complètement démoli par une avalanche et celui du col Lacroix a été au cours de l'hiver dernier — comme du reste à peu près chaque hiver — mis à sac par des malfaiteurs. La réduction des effectifs de la gendarmerie ne permettant plus, à l'avenir, l'occupation de ces postes, il est probable que ces deux bâtiments seront bientôt abandonnés.



AU MUSÉE DE GAP

COLLECTIONS DE PRÉHISTOIRE ET DE L'ÂGE DU BRONZE

Par le Commandant ÉTIENNE

(SUITE)

III. — AGE DU BRONZE¹

Les peuples de la Gaule

C'est en l'an 2500 av. J. C. que commencent pour l'Europe Occidentale l'âge du bronze et la protohistoire. De puissants empires existaient déjà dans le monde : les pyramides d'Égypte étaient construites depuis plus de 2000 ans ; les fouilles opérées dans le tell de Suse font remonter la capitale de l'Élam à 4000 ans av. J. C. ; enfin, la découverte à Cnossos du palais du Roi Minos et du « sanctuaire de la hache » (le mot carien *labrys*, hache, est l'origine du nom de Labyrinthe) a reculé jusqu'à 3000 ans av. J. C. la civilisation minoenne. Malheureusement, les récits des historiens, des géographes et des poètes de l'antiquité ne nous permettent pas de soulever le voile qui recouvre nos origines. Pour tous ces auteurs, les peuples du nord et de l'ouest de l'Europe étaient groupés sous l'appellation de « Ligures » dans laquelle ils se perdaient

¹ Le lecteur trouvera dans l'excellent ouvrage du regretté J. DÉCHELETTE, *Manuel d'Archéologie*, le développement des théories générales sommairement exposées ici.

confusément. Les Ligures forment la population qui habitait notre pays avant l'invasion connue des Celtes.

L'archéologie nous donne les moyens d'identifier d'une façon générale les peuples habitant la Gaule. La faucille en bronze, en latin *sicula* (Sikélos, roi légendaire des Ligures) ne se trouve guère en France que dans le bassin du Rhône, elle est abondante dans la Haute-Italie et dans les palafittes de la Suisse. C'est autour de la frontière des Alpes que se groupent les trouvailles de faucilles. La linguistique conduit au même résultat. Nous ne possédons que quelques débris d'inscriptions ligures, mais les noms de lieux de la Ligurie romaine avec finale en *asco-asca*, *usco-usca*, *osco-osca*, ne se sont pas localisés dans l'Italie du nord, ils sont très fréquents dans les départements de la rive gauche du Rhône. C'est cette région qui est le domaine le plus dense de l'occupation ligure et nous pouvons l'appeler province ligure.

Les Ligures nous ont laissé aux environs du *Monte Bego*, dans la région du col de Tende, des gravures rupestres qui attestent sûrement le développement de l'agriculture à cette époque. Le *Monte Bego*², haut de 2873 m., domine toutes les lignes de hauteurs s'étendant entre lui et la mer, il se dresse au milieu de vallées prenant naissance autour de lui : Vallaurëtta, Fontanalba, des Merveilles, Valmasca (masca, sorcière), et dont certains noms, comme ceux des environs, cime du diable, val d'enfer, invoquent le mystère et la superstition. Dans ces vallées, toutes les dalles de pierre, horizontales ou inclinées, entre les altitudes de 1.900 et 2.600 m., sont couvertes de dessins gravés avec des marteaux de bronze à pointe mousse, au dire des experts. On a relevé environ 7.000 dessins et leur nombre est estimé à plus de 12.000. Leur hauteur varie entre 0 m. 05 et 3 m. Beaucoup sont énigmatiques, la plupart représentent des poignards triangulaires, des haches-poignards, des lances, des pointes de flèche, des bovidés, des têtes de bœuf souvent figurées seulement par les cor-

² H. FERRAND, *Le Mont Bego*. La Montagne, Bull. C.-A.-F. 1915.

nes, des faucilles, des herses, des chars, des charrues, des boeufs attelés à des charrues conduites par un laboureur, des peaux de bêtes tendues sur des piquets, etc. Un certain nombre de ces dessins représentant des poignards et des haches-poignards remontent au bronze I, (2500-1900 av. J.-C.). Le *Monte Bego* semble avoir été un sanctuaire vénéré des Ligures qui l'ont recouvert d'images votives inspirées par un caractère religieux.

La Gaule occidentale, la région riche en dolmens, profita du développement industriel de la Péninsule ibérique. La connaissance du cuivre, et bientôt après celle du bronze, se transmet de l'Ibérie à la Gironde puis à l'Armorique par la grande voie de l'Atlantique qui, dès les temps néolithiques, avait déjà apporté la civilisation dolménique. Nous pouvons donner à la Gaule occidentale le nom de province ibéro-armoricaine, quoique nous ne sachions rien sur les peuples qui l'habitaient. D'Arbois de Jubainville fait des Ibères les descendants des peuples de la légendaire Atlantide; leur nationalité s'était probablement constituée en Espagne, puis ils avaient franchi les Pyrénées et s'étaient établis dans tout le bassin de la Garonne, la langue basque actuelle est considérée comme un reste de leur langue. Des considérations archéologiques viennent à l'appui de cette division de la Gaule. L'Armorique et les Cévennes sont les régions riches en dolmens, la rive gauche du Rhône, au contraire, sauf les Alpes-Maritimes, est la région la plus pauvre en dolmens, et il n'y en a pas dans l'Italie du nord. La hache à talon, très commune dans le Nord-Ouest de la Gaule, n'existe pas sur la rive gauche du Rhône, elle est très rare dans la vallée du Pô et dans les palafittes de la Suisse.

La Gaule du Nord-Est, région celto-ligure, était occupée par les Gaulois conjointement avec les Ligures. Les tumulus à inhumation avec squelette allongé appartiennent aux Celtes du début de l'âge du bronze, tandis que les sépultures ligures de la même époque sont avec squelette replié.

Parmi les traits caractéristiques distinguant les Ligures, on peut encore citer l'emploi comme ornement de l'ambre.

En France, l'ambre n'est pas signalé dans les provinces de l'ouest; au contraire, on trouve des perles d'ambre dans toutes les palafittes de la Suisse et de la Savoie; on en trouve également en Italie, et, dans les sépultures de la vallée de la Durance et du Queyras, certains squelettes portent des colliers composés d'un grand nombre de ces perles.

Enfin, les données anthropologiques, bien que très confuses en ce qui concerne les anciens habitants de la Gaule, nous apportent aussi une indication importante. La carte de la répartition de l'indice céphalique en France de A. Bertillon indique d'une façon aussi manifeste que possible que l'indice céphalique, qui est le meilleur caractère ethnique, est plus élevé sur la rive gauche du Rhône que sur la rive droite; on retrouve donc encore aujourd'hui les traces les plus évidentes de ces anciennes populations ligures et ibères limitées par le Rhône et qui ne se mélangaient pas.

Divisions de l'âge du bronze

Les divisions de l'âge du bronze, admises aujourd'hui en ce qui concerne l'Europe occidentale, sont les suivantes :

Bronze I, de 2500 à 1900 av. J.-C.

Bronze II, de 1900 à 1600 av. J.-C.

Bronze III, de 1600 à 1300 av. J.-C.

Bronze IV, de 1300 à 900 av. J.-C.

Villages de l'âge du bronze. — Dépôts

En Gaule, aucun caractère défini ne distingue les villages de l'âge du bronze de ceux de la période néolithique. On voit bien apparaître en Bretagne, en même temps que les premiers objets de cuivre, des chambres funéraires avec murs en pierres sèches ne conservant que la couverture des dolmens, mais les vivants ne songeaient pas encore à s'installer d'une façon aussi durable. Jusqu'à la

conquête romaine les maisons de la Gaule ne présentèrent ni confort ni luxe; César ne trouva que des habitations en planches ou torchis de branchages, crépies d'argile et couvertes en chaume; les tuiles et les briques furent apportées par les légions.

Il existe des palafittes de l'âge du bronze sur les lacs du Bourget, d'Annecy, de Genève et de Chalain. Celles de Grésine sur le lac du Bourget sont les plus importantes; on y a recueilli presque tous les types industriels, de curieux objets de vannerie et de menuiserie et des fragments de tissus. Tandis que les outils en pierre hors d'usage étaient abandonnés autour des foyers, les habitants conservaient précieusement pour la refonte tous les fragments de métal; c'est pourquoi les recherches minutieuses des fonds de cabane n'ont procuré que de minimes débris.

Les villages de l'âge du bronze possédaient, comme ceux des temps néolithiques, des enceintes de terre ou de pierres brutes destinées à les protéger contre le pillage. Les riverains des lacs n'ont pas hésité devant le labeur des constructions sur pilotis, ne soyons pas surpris de rencontrer encore de si nombreux vestiges des enceintes préhistoriques, confondus du reste, le plus souvent, avec les ouvrages fortifiés des temps féodaux.

On appelle dépôts, trésors ou cachettes, les trouvailles d'objets de bronze n'appartenant pas à une sépulture; ils sont enfouis le plus souvent à 50 ou 80 cm. de profondeur; quelques-uns ne comprennent que deux ou trois objets, d'autres en contiennent plusieurs milliers. Les dépôts de fondeurs renferment des culots de fonte, des moules, des scories et des lingots. L'abondance des cachettes s'explique facilement si on se représente l'insécurité des habitations de cette époque construites en matériaux légers et dépourvues de fermetures métalliques.

Comme les villages néolithiques, les dépôts de l'âge du bronze se groupent le long des cours d'eau. Les départements du Jura, de l'Ain, de la Savoie, de la Haute-Savoie, c'est-à-dire une partie du sol ligure, sont un des centres de dépôts les plus importants; cela tient au voisinage des

palafittes de la Suisse. Le cours inférieur du Rhône ne présente que quelques dépôts, ce qui semble bien indiquer que l'introduction du bronze en Gaule ne s'est pas faite par cette voie. Six dépôts sont échelonnés sur une ligne parallèle à la Durance, ils jalonnent la route d'Embrun à Turin par le mont Genève, déjà fréquentée par les marchands.

Les métaux. — Procédés métallurgiques

L'or fut le premier métal recherché et utilisé par l'homme et les traditions antiques sur l'âge d'or ne sont pas de simples fictions poétiques. Le stock d'or natif épars à la surface du sol, par suite de la décomposition des affleurements, procura aux premiers chercheurs une abondante moisson, mais la source de ces richesses fut promptement tarie; avec le produit des premières récoltes faciles furent fondus des bijoux lourds et massifs qui, dès le milieu de l'âge du bronze, diminuèrent en poids et en nombre.

Les trouvailles d'objets d'argent de l'âge du bronze sont très clairsemées.

Le plomb apparut dès le commencement de l'âge du bronze. La Bretagne et les Cévennes ont fourni des haches en plomb qui sont considérées comme des objets votifs, le métal trop mou ne permettant pas de les utiliser comme outils.

Les types principaux de l'outillage en cuivre, connus en Orient 4.000 ans avant notre ère, comme la hache plate et le poignard triangulaire, ont de la Méditerranée orientale gagné l'Europe occidentale, non pas transportés par des colporteurs, mais propagés de peuple en peuple par la diffusion des procédés métallurgiques.

L'analyse des objets en bronze a confirmé les données des classifications chronologiques, en démontrant que la composition du bronze varie suivant les périodes. Ainsi, les haches plates sont en cuivre pur; le bronze des haches à bords droits renferme une teneur d'étain déjà impor-

tante; les haches à talon de l'âge du bronze III contiennent 10 à 15 % d'étain. Au bronze IV, le plomb est associé au cuivre et à l'étain, 21 % pour les haches à douille.

On employait le plus souvent des moules en pierre à une valve, la cavité recevant le métal en fusion étant recouverte par une autre pierre plate. Des moules bivalves, en pierre ou en terre cuite, avec repérage assuré au moyen de chevilles en bois, ont été trouvés dans les palafittes du lac du Bourget, ils servaient à fondre des haches, des lances, des bracelets, des agrafes, des boutons et des épingles.

Musée. N° 313 : moule bivalve de hache.

Des moules en bronze bivalves ont été découverts; ils étaient utilisés sans doute pour confectionner des modèles en cire entourés ensuite d'une potée argileuse; en faisant fondre la cire, on obtenait un moule en argile dans lequel le bronze était coulé. Ce procédé de fonte à cire perdue est confirmé par la trouvaille d'un pain de cire blanche dans un dépôt de la Lozère.

L'argile ou le grès étaient employés pour la fabrication des creusets. On a recueilli des tuyères en argile, à bec recourbé, qui garnissaient l'extrémité des soufflets de cuir servant à attiser le feu.

Pendant tout l'âge du bronze, l'art de souder demeura inconnu. L'assemblage des pièces se faisait au moyen de rivets dont les têtes concouraient à l'ornementation. Les dessins en relief tracés sur les moules étaient retouchés après la fonte; des graveurs habiles dessinaient les ornements en creux des bracelets, épingles, etc.

Armes et Outils

Les armes offensives comprenaient : la hache, le poignard, la hache-poignard, l'épée, l'arc et la lance. La fronde était aussi employée. Les armes défensives en métal, cuirasse, casque, bouclier, n'apparaissent qu'à la période IV.

Poignards. Le poignard en cuivre fut, avec la hache

plate, la première arme de métal. Les poignards primitifs, des âges du bronze I et II, sont triangulaires sans soie, l'emmanchure est assurée par des rivets; puis viennent les poignards effilés munis d'une soie. Leur longueur varie entre 10 et 30 cm. La plupart sont plats et minces, ornés sur les bords de filets en creux. D'autres portent sur les deux faces une forte nervure médiane arrondie. Comme ils étaient fragiles, chaque combattant devait en avoir plusieurs. Une statuette en bronze, trouvée en Sardaigne, représente un guerrier dont le bouclier porte à l'intérieur une panoplie de poignards. Les manches étaient en bois, en os, en ivoire ou en corne; quelquefois la poignée et la lame sont d'une seule pièce, avec des rivets figurés.

Musée. N° 274 : poignard triangulaire à rivets, Rame, don de M. Tournier.

Au bronze III, les lames sont allongées et munies de deux rivets. Les poignards du bronze IV ont une large soie plate percée d'un ou deux trous de rivet; quelques-uns sont à douille.

Musée. N° 275 : poignard, Orpierre, don de M. Marceloff.

Haches-poignards. La hache-poignard est particulière au bronze I. Elle est formée d'une lame de poignard triangulaire fixée par de plus gros rivets à un manche perpendiculaire à son axe. Les gravures du *Monte Bego* représentent des guerriers armés de haches-poignards.

Épées. Les premières épées ne sont que des poignards dont la lame s'est allongée graduellement. Vers la fin du bronze II, les lames ont déjà une bonne longueur, mais ce n'est qu'au bronze III qu'on trouve de véritables épées. Les épées des âges du bronze II et III frappaient seulement d'estoc, comme les poignards, aussi leurs lames sont elles toujours effilées et à bords parallèles. Au bronze IV, les épées frappent d'estoc et de taille, c'est pourquoi elles sont progressivement rétrécies, puis élargies de la base à la pointe. Toutes les épées sont à deux tranchants.

Les fourreaux d'épées étaient de bois et de cuir et ne nous sont pas parvenus; quelques-uns étaient en tôle de

bronze. À partir du bronze III, les fourreaux furent souvent garnis de bouterolles.

Lances. Les lances ne diffèrent des javelots que par les dimensions. Le mode d'emmanchement les divise en deux séries : les lances à languette ou à soie et les lances à douille. La lance à languette qui date du début de l'âge du bronze n'existe pas en France, on se servait alors de la hache-poignard et probablement d'une lance formée d'un poignard emmanché au bout d'une hampe.

Au bronze III, le type à douille se répand en Gaule; il venait d'Irlande dont les fondeurs étaient renommés. Les lances, très abondantes à partir du bronze IV, sont toutes pourvues d'ailerons. La douille est ornée de dessins gravés; elle est percée de deux trous et fixée par une goupille de bronze. Les pointes de lance ont ordinairement 25 à 30 cm. L'extrémité inférieure de la hampe était souvent garnie d'un talon en bronze qui servait à consolider la hampe et à faire équilibre à la pointe, quelques talons atteignent 40 cm.

Musée. N° 309 : lance à douille, don de M. Tournier.

Pointes de flèche. Les pointes de flèche en silex étaient encore employées au commencement de l'âge du bronze, c'est de cette époque que proviennent les mieux taillées. L'Armorique surtout a livré des pointes si fragiles et si belles qu'on doit les considérer comme des objets d'apparat. Les âges du bronze III et IV ne fournissent plus de flèches en silex, il est probable que c'est à ce moment que l'art de tailler la pierre par éclat s'est définitivement perdu. Les pointes de flèche en bronze fondu appartiennent en général au bronze IV, il est vraisemblable que celles précédemment employées n'ont pas résisté à l'humidité du sol. Elles sont de forme triangulaire ou ogivale, à pédoncule ou à douille. Les flèches à pédoncule sont les plus communes; les flèches à douille se rencontrent surtout en territoire ligurien, dans le Jura, la Savoie et les Hautes-Alpes.

Musée. N° 259 : pointes de flèche et douilles de lance.

Brassards et doigts d'archers. Ce sont des plaquettes

en os ou en pierre destinées à protéger les archers au moment de la détente de la corde de l'arc. Elles étaient percées de trous à leurs extrémités pour le passage de la lanière qui les fixait au pouce et au poignet gauche. Leur longueur est de 8 à 12 cm. Elles ont été employées par les néolithiques et pendant l'âge du bronze I. On eut ensuite recours à des doigtiers, des gantelets et des brassards de cuir.

Casques, cuirasses, boucliers, trompettes de guerre. Les casques en bronze n'apparaissent en Gaule qu'au bronze IV. Auparavant, un simple bonnet de cuir les remplaçait probablement; du reste, jusqu'à cette époque, les épées ne frappant que d'estoc, les casques étaient moins utiles. Les casques en bronze sont des bonnets à crête formés de deux demi-valves réunies par des rivets; des appendices latéraux à ailettes sont fixés à la base; quelques-uns portent à hauteur des tempes deux trous pour fixer des couvre-joues mobiles.

Les dents de sanglier perforées et cousues sur les vêtements de cuir ou d'étoffe épaisse des néolithiques furent remplacées par des tiges de cuivre ou de bronze aplaties et ceintrées pour s'adapter au thorax. Mais la cuirasse en feuilles de métal battu n'apparut qu'à la fin de l'âge du bronze. Une cuirasse a été trouvée à Grenoble. Une dossière et trois plastrons ont été découverts à Fillinges (Haute-Savoie).

Les boucliers étaient faits d'une armature en bois garnie de cuir. On appelle *umbo* le disque de bronze qui était probablement placé au centre du bouclier.

Musée. N° 310 : un umbo fait partie de la trouvaille de l'Aubérie.

Après les primitifs sifflets en phalanges de renne des Magdaléniens, les cors et trompettes de bronze sont les plus anciens instruments à vent connus en Europe.

Haches. C'est l'instrument le plus abondant dans les dépôts, où on trouve quelquefois les haches par centaines et même par milliers. Elles présentent des formes variées dues aux améliorations apportées au mode d'emmanchement.

Hache plate. — Elle dérive de la hache polie néolithique, est en cuivre pur ou en bronze à faible teneur d'étain. La longueur est en général de 10 cm. elle atteint quelquefois 24 cm. et même 34 cm. et descend jusqu'à 5 cm. En France, on la trouve dans les dépôts des bords de l'Atlantique et aussi dans les sépultures de la Bretagne et de la Savoie. Elle est associée aux poignards triangulaires et aux haches en pierre polie. L'instrument est tantôt presque rectangulaire avec des bords latéraux sensiblement parallèles, tantôt triangulaire, c'est-à-dire rétréci au sommet. Le tranchant est souvent élargi au marteau. C'est l'un des types les plus caractéristiques du bronze I.

Hache à bords droits. En martelant les côtés des haches plates, on obtenait des rebords qui assujétissaient les deux languettes du manche; les moules les fournirent plus tard. Les haches à bords droits peu élevés appartiennent au bronze II, celles à bords élevés au bronze III. Peu commune dans la France du nord-est et dans la zone ligure, cette hache est répandue abondamment sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche.

Musée : N° 303 : haches à bords droits, Ribiers et Trescléoux.

Hache-spatule. La hache-spatule, à corps très mince et très allongé, appartient à l'est de la France.

Musée. N° 295 : hache-spatule, Rame, don de M. Tournier.

Hache à bords en accolade. Elle se distingue par un ressaut des bords à leur partie médiane, elle se trouve dans la Gaule orientale.

Hache à talon. La hache à talon n'a de rebords saillants qu'à sa partie supérieure. Ils sont limités vers le milieu de la hache par un talon transversal sur lequel bute l'extrémité du manche. Elle est commune dans l'ouest et très rare dans le territoire ligure et celto-ligure. Elle porte quelquefois, à hauteur du talon, un anneau latéral où se fixait la ligature de l'emmanchement. Elle est classée au bronze III.

Musée. N° 304 : hache à talon, Châteauroux, don de M. Bruno Chabre.

Hache à ailerons. Les ailerons sont des rebords rabattus, mais très courts, suivant le sens longitudinal. Cette hache est commune dans le Jura; la Savoie et le Dauphiné. Les ailerons placés d'abord au milieu de la hache en occupèrent ensuite le sommet. Cette hache appartient au bronze III, elle est souvent de grandes dimensions, 20 à 22 cm.

Musée. N° 305 : hache à ailerons, St-Véran, don de M. Tournier; N° 306, id., don de M. Mourre.

Hache à douille. La hache à ailerons terminaux a donné naissance à la hache à douille, par suite de la jonction des ailerons et de la suppression de la cloison, le manche à deux languettes étant remplacé par un manche cylindrique. La douille est cylindrique ou carrée. Cette hache, commune dans le nord-ouest, se classe au bronze IV.

Musée. N° 307 : haches à douille; N° 308 : id. Saint-Clément, don de M. Bruno Chabre.

La grande quantité de haches trouvées dans les dépôts de la Bretagne et de la Normandie, la faible épaisseur de quelques-unes vraiment trop minces pour être utilisées comme outils, la dimension minuscule de quelques autres, 4.000 réunies par des fils métalliques à Kergrist-Moëlou (Côtes-du-Nord), semblent indiquer qu'elles ont du servir de monnaies ou d'offrandes votives. A Brécy (Aisne), on a trouvé plusieurs kilos de débris de haches à douille, faucilles, lances, etc., tous ces débris avaient sensiblement le même poids, ce qui fait supposer qu'ils servaient de monnaies.

L'eau des lacs nous a conservé plusieurs manches en bois de haches en bronze.

Beaucoup de haches à douille ont leurs plats ornés de nervures se terminant par un bouton ou un cercle pointé. Ces haches ainsi ornées sont communes en Bretagne, le dessin permet de déterminer le lieu d'origine. On a ainsi des indications intéressantes sur les relations commerciales des divers pays. Deux haches à douille, avec nervures

parallèles à bouton, d'un modèle breton, ont été trouvées en Poméranie.

Couteaux. Les couteaux à languette et à soie appartiennent au bronze II ; les âges du bronze III et IV ont fourni de nombreux spécimens de couteaux à douille et de couteaux à poignée de bronze fondue avec la lame. Les lames sont presque toujours ondulées et ornées de gravures.

Musée. N° 294 : couteaux, Trescléoux, don de M. Marceloff.

Rasoirs. Ils comprennent deux séries : rasoirs à deux tranchants avec manche ; rasoirs à un seul tranchant, ayant la forme d'un segment de cercle, le bord dorsal portant une petite encoche où s'appuyait l'index. Un rasoir, trouvé à Apremont (Haute-Saône), était enveloppé d'un tissu très fin et renfermé dans un étui en bois.

Musée. N° 310 : un fragment de rasoir figure dans la trouvaille de l'Aubérie.

Faucilles. Pendant le premier âge du bronze, on se servait encore des faucilles en bois à lames de silex dentées. Les faucilles en bronze trouvées en France comprennent deux modèles : la faucille à bouton et la faucille à languette. Le bouton qui servait à l'emmanchement est en forme de talon ; la faucille à bouton porte souvent des côtes longitudinales sur l'une de ses faces, l'autre face restant lisse ; elle appartient aux âges du bronze II et III. La faucille à languette a généralement un trou de rivet ; quelquefois la languette est bordée par le prolongement de deux des côtes saillantes, souvent elle porte des traits en relief servant sans doute à l'assujettir au manche ; on la trouve dans les dépôts du bronze IV. Quelques faucilles à douille ont été trouvées dans le nord de la France. Les palafittes nous ont livré des manches de faucille en bois de chêne.

Musée. N° 301 : faucille à bouton, don de M. Janson ; N° 302 : id. don de M. Tournier.

Ciseaux, tranchets, gouges, limes, scies, poinçons. Des ciseaux munis de leur manche ont été trouvés dans les palafittes, les uns sont à soie, les autres à douille. Les

dimensions varient depuis le petit ciselet pour ouvrages délicats jusqu'aux gros spécimens servant à mortaiser les pièces de charpente.

Les tranchets à soie apparaissent au bronze IV. Les gouges sont à douille. Les stations du Bourget et de Larnaud (Jura) ont livré des limes et des vrilles. La scie en bronze a été trouvée à Ribiers (Hautes-Alpes), à Larnaud et dans la Somme. Plusieurs stations ont fourni des poinçons avec manche en bois ou en corne.

Marteaux et enclumes. Les marteaux de bronze sont presque tous à douille; en général, le bronze employé est blanc, très riche en étain et d'une grande dureté. Ces outils le plus souvent de petite dimension, servaient au battage des tranchants des faucilles, des rasoirs, des haches et des couteaux. Pour les gros ouvrages, on employait des masses en pierre ou des maillets en bois.

Les enclumes se rapprochent par leur forme des enclumes que nous employons aujourd'hui. Elles étaient de petites dimensions. On y remarque deux appendices, l'un, épaisse pointe conique, permettait de les fixer dans un billot de bois, le second était semblable à la bigorne actuelle.

Hameçons et harpons. Les hameçons en fil de bronze sont semblables aux nôtres. On a trouvé des harpons barbelés en bronze.

Musée, N° 254 : hameçons, stations du Buech, don de M. Marceloff; N° 257 : id. don de M. Tournier.

Mors, jougs en bois. Le cheval fut asservi par l'homme aux temps néolithiques, ses ossements rares alors deviennent abondants à l'âge du bronze. Les mors étaient des mors de filet sans gourmette, munis de branches à trois boucles. Les rênes s'engageaient dans la boucle médiane et les deux boucles extrêmes recevaient les courroies du bridon. Ce n'est qu'à la fin de l'époque impériale romaine que le mors de bride fit son apparition. Les mors comprennent deux séries : mors à barre rigide et mors brisés. Les barres sont de faible dimension, 9 cm., alors que celles de nos chevaux atteignent de 11 à 15 cm., la mensuration

des os des chevaux permet d'ailleurs de constater que l'espèce la plus répandue était de petite taille. La barre des mors est ordinairement formée d'une double tige de métal *tordue en spirale*. Les montants sont arqués; il en est de même des mors en bois de cerf trouvés dans les palafittes; ceux-ci sont également percés de trois trous.

Un joug a été trouvé dans la station du Fénil (musée de Berne). C'est une longue pièce de bois, plus ou moins cylindrique, mesurant 1 m. 42, élargie et aplatie au milieu et recourbée symétriquement aux deux extrémités. Le mode d'attelage avec traits et palonniers semble être resté inconnu; le cheval, comme le bœuf, portait un joug. Au temps de César, les véhicules de combat des Bretons avaient encore le même mode d'attelage.

Les disques à bélière ou à bossette sont considérés comme pièces de harnachement.

Musée. N° 321 : appliques, disques à bélière, don de M. Janson.

Vases en bronze. Nous ne connaissons aucun vase de bronze appartenant aux périodes I et II. Aussitôt après apparaissent des récipients en feuilles battues montés sur chariots et ayant, comme nous le verrons, une destination cultuelle. Pendant les périodes III et IV, le type le plus répandu des vases en bronze est une petite tasse mince, en métal martelé, caractérisée par son profil et par la forme de son anse constituée par un ruban métallique.

Musée. N° 312 : vase, Orpierre, don de M. Marcelloff.

Roues et rouelles. Les roues primitives étaient de simples disques de bois plein évidés au centre. Dès le début de l'âge du bronze, elles furent constituées avec trois planches, ordinairement en noyer; une planche centrale rectangulaire et évidée au milieu pour le moyeu, les deux autres placées de chaque côté, arrondies comme de larges jantes et réunies à la planche centrale par des liteaux en mélèze encastés dans les jantes. Nous n'avons aucun spécimen important des autres pièces des chars de cette époque.

Les roues en bronze, fondues d'un seul jet, ne faisaient

pas partie des véhicules d'usage domestique, elles appartenaient à des chariots rituels. La plus importante des trouvailles de roues est celle de la Côte- St-André (Isère) conservée au musée de Lyon. Elle comprend quatre roues en bronze fondu de 52 cm. de diamètre; la longueur des essieux atteint 35 cm. Des débris de tôle de même métal trouvés avec ces roues constituent la majeure partie d'un grand vase ou situle d'environ un mètre de hauteur. Les roues devaient servir de support mobile à cette situle sacrée lorsqu'elle figurait dans les cérémonies. Des boucles placées sur les jantes entre les rayons servaient à enguirlander les roues et à y suspendre des amulettes.

Les rouelles en bronze représentent les roues de ces chars rituels; plusieurs portent des anneaux de suspension et servaient d'amulettes, d'autres sont montées sur épingles.

Musée. N° 260 : pendeloques et rouelles, la Bâtie-Montsaléon; n° 310 : des rouelles figurent dans la trouvaille de l'Aubérie.

Vêtements, ornements corporels

Quelque nombreux que soient les fragments de tissus trouvés en France dans les sépultures et les palafittes de l'âge du bronze, ils sont tout à fait insuffisants pour nous permettre de reconstituer le costume de nos ancêtres. Des découvertes récentes nous ont bien fait connaître des figurines de jeunes crétoises au corsage ajusté et aux jupes bouffantes à volants, mais il est probable que le costume des habitants de la Gaule était plus simple et se rapprochait davantage de ceux qui ont été trouvés dans les sépultures de la Scandinavie. Au sujet de la sépulture de Treenhöi, découverte en 1861 et contenant les restes d'un guerrier enseveli avec ses armes et son costume dans un cercueil creusé dans un tronc d'arbre, M. Montélius écrit : « Les vêtements, encore parfaitement conservés, sont en laine tissée; ils comprennent un bonnet relevé, un large manteau de coupe circulaire, une sorte de tunique

et deux petites pièces de laine qui servaient probablement à couvrir les jambes ; aux pieds on aperçut quelques traces de cuir, peut-être les vestiges de chaussures. Le bonnet, sans garde-vue, était tissé avec une laine épaisse, l'extérieur était couvert de fils faisant saillie et se terminant par des nœuds. L'intérieur du manteau présentait des fils de laine analogues. La tunique était serrée par une longue ceinture de laine qui entourait deux fois le milieu du corps, était nouée sur le devant et se terminait par deux longs pendants décorés de franges. On trouva dans le cercueil un second bonnet de laine et un châle de laine orné de glands ; la moitié de ce châle était roulée sous la tête en guise d'oreiller. » En 1871, dans un autre tumulus danois, à Borum-Eshöi, on exhuma un cercueil semblable, contenant un squelette féminin, dont les vêtements étaient aussi merveilleusement conservés. Ils se composaient d'une longue robe unie, d'une jaquette courte et large à manches, d'une coiffe en filet tricoté et de deux bandes étroites ou ceintures, dont une à franges, le tout en laine.

Bracelets. A partir du bronze II, les bracelets se trouvent fréquemment dans les sépultures et les dépôts. Ils se divisent en deux séries : les bracelets ouverts et les bracelets fermés. Les premiers comprennent : les bracelets massifs, les bracelets creux, les bracelets à tige double ou triple et les bracelets à ruban. Les bracelets à double tige sont formés d'un fil tors plié en deux, dont les extrémités, repliées en crochet, s'agrafent dans la boucle formée par le repli de la tige.

Les bracelets en or se composent d'une simple tige de métal, sans ornement, renflée aux extrémités, ou bien d'un ruban plat, plus ou moins épais.

Musée. N° 256 : fragments de bracelets et de rouelles, don de M. Allier ; N° 262 : bracelets, Montbrand, don de M. Marchand ; N° 263 : id., Châteauroux, don de M. Bruno Chabre ; N° 264 : id., don de M. Janson ; N° 266 : bracelets et colliers, don de M. Janson ; N° 268 : bracelets, Ribiers, don de M. Marceloff ; N° 269 : id., Aspres-sur-Buech, don de M. Marchand ; N° 270 : id., don de M. Val-

lier; N° 271 : id., Vallouise, don de M. Tournier; N° 272 : id., Aspres-sur-Buech, don de M. Tournier; N° 277 : id., Saint-Véran, don de M. Tournier; N° 279 : id., la Bâtie-Montsaléon, don de M. Janson; N° 280 : id., Aspres-sur-Buech, don de M. Jaubert; N° 283 : id., la Palue, près Castellane (Basses-Alpes), don de M. G. de Manteyer; N° 285 : id., don de M. Perrot; N° 286 : id., Saint-André-de-Rosans; N° 287 : id., Ribeyret, don de M. Marceloff; N° 288 : id., don de M. Bruno Chabre; N° 289 : id., Lardier, don de M. Robert; N° 291 : id., Châteauroux, don de M. Bruno Chabre; N° 292 : id., Aspres-sur-Buech, don de M. Jaubert; N° 293 : id., Grande-Serrenne (Basses-Alpes), don de M. Reynaud; N° 310 : la trouvaille de l'Aubérie contient des bracelets.

Colliers. Les colliers ou torques en bronze se composent d'une tige filiforme, lisse ou torse, amincie et repliée aux extrémités pour former une agrafe.

Musée. N° 266 : bracelets et colliers, don de M. Janson; N° 267 : colliers, St-Véran, don de M. Tournier; N° 278 : colliers, Saint-Véran, don de M. Tournier; N° 290 : colliers, Vallouise, don de M. Tournier; N° 310 : des colliers figurent dans la trouvaille de l'Aubérie.

On a trouvé de nombreux colliers formés de tubes ou de grains en bronze, en ambre ou en verre passés dans un fil de laine.

Musée. N° 273 : collier en perles de verre, Châteauroux, don de M. Bruno Chabre.

Les colliers en or consistaient en une tige torse repliée aux extrémités en forme de crochets servant d'agrafe. On a découvert quelques colliers en or formés d'un large ruban dont la partie centrale était divisée par des incisions horizontales. Enfin, la Bretagne a livré des colliers ouverts en or massif entièrement recouverts d'ornements gravés.

Épingles. Elles servaient à fixer les vêtements et à orner la chevelure des femmes. Quelques-unes sont en or. Très rares en Gaule pendant les périodes I et II, les épingles commencent à devenir communes à partir du bronze III. Elles se rapportent à trois types principaux : un type à tête

conique et dont la partie supérieure de la tige est finement côtelée; un type à grandes côtes ou collerettes à la partie supérieure de la tige; et un type côtelé à large disque terminal. La longueur des épingles, très variable, dépasse quelquefois 60 cm. Les grandes épingles ont été trouvées dans les sépultures sur la poitrine des squelettes de femmes; elles servaient à fixer les plis du manteau ou à fermer l'ouverture de la tunique. Les épingles à rouelle appartiennent aussi au bronze III. Les modèles du bronze IV comprennent des types à tête arrondie, à tête en forme de crosse et à tête en forme de vase.

Musée. Nos 296 à 299 : épingles, lac du Bourget, don de M. Tournier; N° 300 : id., Hautes-Alpes, don de MM. Marcelloff, Janson et D. Martin.

Fibules. Elles n'apparurent en Gaule qu'au bronze IV et se ramènent à trois types : les fibules en archet de violon, analogues aux épingles de nourrice actuelles; les fibules à arc et les fibules serpentes.

Musée. Nos 252 et 253 : fibules.

Bagues, pendeloques, pendants d'oreilles. La plupart des bagues de l'âge du bronze sont de simples rubans métalliques plats, fermés ou ouverts.

Les petits anneaux à bords unis ou dentelés se trouvent en très grand nombre dans les stations; on a supposé qu'ils servaient de monnaies.

Musée. N° 311 : anneaux, la Beaume-des-Arnauds, don de M. Marchand; N° 332 : anneaux; des anneaux figurent dans les Nos 260, 272 et 310.

Les anneaux spirales consistent en un fil d'or ou de bronze roulé en spirale, ils servaient à la parure des cheveux. En les réunissant en chaînettes, on composait des parures diverses.

Les plaquettes en bronze fondu servant de pendeloques comprennent des formes très variées : triangulaires, semi-lunaires, etc.

Musée. N° 260 : pendeloques et rouelles, la Bâtie-Montsaléon.

Les pendants d'oreilles sont faits le plus souvent d'un

simple fil de bronze recourbé. Les pendants en or massif sont formés d'une tige torse à la partie centrale et lisse et amincie aux extrémités. Quelquefois ils sont faits d'une mince feuille d'or martelée en forme de panier à anse.

Ceintures. Les chaînettes servant de ceinturons sont très répandues. Les ceintures ont été employées depuis le commencement de l'âge du bronze jusqu'à l'époque de la Tène; celles de l'âge du bronze se différencient nettement des plus récentes, elles sont formées d'anneaux en ruban plat reliés entre eux par des anneaux filiformes. Elles comportent deux ou trois rangs, au dernier sont suspendues des pendeloques de formes très variées. Ces ceintures étaient fermées au moyen d'une agrafe, dont un beau modèle figure dans le trésor de Réallon³, déposé au musée de Saint-Germain. Le plus souvent les agrafes se terminent par un crochet qui se fixait dans l'anneau placé à l'autre bout de la ceinture.

Musée. N° 310 : ceinture de l'Aubérie⁴, don des Amis du Musée; N° 322 : fragments de ceinture, don de M. Janson.

Boutons. Les boutons et appliques servaient surtout à garnir les vêtements, les pièces de harnachement, les ceintures de cuir. Les modèles sont nombreux : plats, coniques, etc.

Musée. De nombreux boutons figurent aux N°s 310 et 321.

Objets de toilette. On a trouvé des peignes en bois, en os, en ivoire, en corne et en bronze, ils sont généralement de petite dimension. On a recueilli aussi des pinces à épiler, des alènes pour le tatouage, etc.

Les miroirs en bronze n'apparaissent en Gaule qu'à l'époque de la Tène.

Tubes à tige côtelée. Ils sont considérés comme des objets de parure ou des accessoires de harnachement.

³E. CHANTRE. *Age du bronze.*

⁴ D. MARTIN, *Ceinture en bronze trouvée à l'Aubérie*, Bull. Soc d'ét. 1913.

Musée. N° 250 : tubes en bronze d'Auvernier (lac de Neuchâtel), don de M. Tournier ; id., Hautes-Alpes, don de M. Janson.

Céramique

Jusqu'à la fin du bronze III, les vases sont à peu près semblables à ceux de l'époque néolithique, mais ils sont garnis d'anses. On ne se contente plus pour le décor de légères incisions, les motifs sont profondément gravés dans la pâte, le plus souvent au moyen d'entailles destinées à recevoir des incrustations de matière blanche ; les zones ornées occupent la partie médiane du vase.

Les palafittes du Bourget nous ont livré de grandes jarres, mesurant jusqu'à un mètre de diamètre, destinées à conserver les provisions ; leur pâte est grossière et d'une teinte noirâtre ou rouge.

Au bronze IV, les vases de petite dimension, en pâte fine, présentent généralement une panse conique surmontée d'un long col cylindrique ; ils sont de couleur noire, polis et luisants. Leur fond conique reposait sur un anneau en terre cuite nommé « torche ». En même temps apparaît le biberon en terre cuite. Il a la forme d'un grain de blé avec un col cylindrique inséré au milieu, l'une des pointes est percée d'un petit trou.

Plusieurs poteries, surtout les écuelles et assiettes, sont ornées de lamelles d'étain découpées en bandes étroites ou en petits carrés et appliquées dans la pâte au moyen d'une résine.

Sépultures

Pendant la première moitié de l'âge du bronze, l'inhumation continua d'être le rite funéraire employé dans toute l'Europe, sauf en Bretagne où, sur les quarante-quatre sépultures fouillées en 1907 par M. du Chatellier, on en compte trente à incinération. C'est seulement au bronze IV que l'incinération prévalut en France, comme dans la plus

grande partie de l'Europe. Pendant tout l'âge du bronze, ce rite fut inconnu en Grèce, en Perse, en Arménie, dans le Caucase, en Asie-Mineure et en Syrie ; cette large zone à inhumation séparait l'Europe de l'Inde où il était déjà pratiqué. Il paraît donc peu vraisemblable d'admettre, comme on l'a cru longtemps, que le rite de l'incinération a été importé en France par une race de conquérants venus de l'Inde et ayant apporté en même temps la connaissance du bronze. Le cuivre et le bronze ne se sont substitués à la pierre qu'à la suite d'une lente évolution, et, il est probable que la coutume de l'incinération s'est développée spontanément, sous l'influence de certaines idées religieuses, sur plusieurs points de l'Europe et de l'Asie. La Bretagne est certainement un de ses centres de diffusion les plus importants et les plus anciens, puisque déjà aux temps néolithiques, les dolmens contenaient un grand nombre d'incinérations. Quant à l'origine de ce rite, le problème est resté obscur. Les uns croient qu'il était une garantie pour les vivants, ils se basent sur le sentiment de frayeur que fait naître le souvenir des morts, la destruction complète des cadavres par le feu était certainement plus efficace que le ligotement déjà employé dans quelques sépultures quaternaires, bien avant les momies d'Égypte. D'autres, se plaçant à un point de vue plus élevé et tenant compte de la notion de la survivance des âmes que possédaient déjà les Celtes, pensent que l'incinération avait pour but de dégager immédiatement l'âme en anéantissant rapidement le cadavre. Lorsque la combustion n'était que partielle, elle s'appliquait probablement aux parties du corps dans lesquelles on croyait que l'âme résidait. On a déjà supposé que la dalle trouée des dolmens était destinée au passage des âmes :

Sépultures de l'âge du bronze I et II. Dans notre région, la sépulture la plus connue est celle de Fontaine-le-Puits (Savoie), découverte en 1908. Deux squelettes y avaient été déposés dans l'attitude repliée, commune aux Ligures. L'un d'eux n'était accompagné que d'objets néolithiques. Le second possédait un mobilier funéraire très

varié, comprenant : trois haches en pierre polie, deux en jadéite, la troisième en chloromélanite, des pointes de flèche et des lames en silex, une coquille, des défenses de sanglier, une hache plate en cuivre, un petit poignard en cuivre à deux rivets, un poinçon et une pendeloque triangulaire en cuivre. Les pointes de flèche en silex, par leur groupement, semblaient avoir été placées dans deux carquois.

La Bretagne est toujours le pays le plus intéressant par le nombre des sépultures et la richesse de leur mobilier. Des tertres tumulaires de grandes dimensions recouvrent une chambre centrale : dans le Finistère, celui de Plabennec mesure 45 m. de diamètre sur 4 m. 50 de hauteur, celui de Guissény, 50 m. et 2 m. 50. Les chambres centrales présentent deux types principaux : le type à plan rectangulaire, avec couverture plate formée d'une dalle dolménique, et le type à plan circulaire, avec voûte d'encorbellement. Les murs sont construits en pierres sèches, disposées en assises régulières ; dans les chambres à voûte d'encorbellement, les assises supérieures sont composées de pierres plates, dont chaque rang débordé sur le précédent. Une banquette intérieure est souvent disposée à la base des murs pour servir de support à des madriers de chêne abritant le dépôt funéraire qui repose sur un plancher de bois garni de sable fin. La plupart des chambres mesurent intérieurement 2 m. 50 sur 1 m. 50, la hauteur n'atteint pas 2 m. Le mobilier comprend le plus souvent des pointes de flèche en silex, taillées avec une incomparable perfection, et des poignards triangulaires en cuivre ou en bronze. Les manches des poignards sont quelquefois ornés de clous d'or à leur partie inférieure. Les objets de parure sont rares. Dans ces tombes, pour la plupart, tumulus à incinération, apparaît un vase à quatre anses uni et orné quelquefois de dents de loup. Ces vases ne contiennent jamais de cendres, ils faisaient partie des offrandes et renfermaient probablement des provisions diverses.

Dans les autres régions de la France, les dépôts funéraires se rencontrent dans les dolmens, les grottes naturel-

les et artificielles, et, ils se différencient très peu de ceux de l'époque néolithique.

Sépultures de l'âge du bronze III. La sépulture type de cette époque est celle de Courtavant, commune de Barbuise (Aube). C'est une grande fosse rectangulaire, revêtue d'une épaisse muraille de pierres sèches, renfermant un squelette couché sur le dos, les pieds au levant. Entre les jambes du squelette était placée une épée de bronze renfermée dans un fourreau en bois terminé par une bouterolle en bronze; un couteau de bronze se trouvait sous la poignée de l'épée. Une longue épingle en bronze était disposée sur la clavicule droite. On a constaté aussi sur le fémur droit la présence de deux viroles en bronze, de forme allongée, et d'un petit lingot de plomb ou d'étain. Le squelette portait sur la poitrine une défense de sanglier. Enfin de nombreux fragments de poterie noire gisaient aux pieds du mort.

Comme exemple typique de tumulus celtique de l'âge du bronze, on cite le tumulus de la Combe-Bernard, commune de Magny-Lambert (Côte-d'Or). Il contenait un squelette de femme, les pieds placés au sud-est. Chaque bras était orné d'un bracelet fait d'une tige de bronze carrée, tordue en hélice; une grande épingle à tête côtelée ayant servi à fixer les vêtements reposait sur la poitrine. A l'une des jambes était passé un anneau formé d'un ruban de bronze à nervure longitudinale et extrémités en spirale. Le mobilier comprenait en outre plusieurs bracelets en lignite, une plaquette en or, un torque, une aiguille et une bague en bronze, et une petite perle de verre bleu.

Sépultures de l'âge du bronze IV. Les armes sont rares dans les tombes de cette période, il y a cependant quelques sépultures contenant des épées, comme celles de Brégnier (Ain) et des Chamoiselles, commune de Rolampont (Haute-Marne). Les sépultures tumulaires se rencontrent notamment dans la Franche-Comté et la Bourgogne. Toutefois, les nécropoles les plus importantes de la France centrale se composent de tombes plates, où les urnes cinéraires l'emportent sur les inhumations : nécropoles de

Pougues-les-Eaux et d'Arthel (Nièvre) et de Dompierre (Allier).

Commerce. — Art. — Religion

Nous avons vu, dans l'étude de la période néolithique, que le cheminement, souvent considérable, de certaines matières et de produits ouvrés s'expliquait par les communications déjà établies entre les différents peuples de l'Europe. L'ambre de la Baltique était transporté sur les bords de la Méditerranée, dans les palafittes de la Suisse et la vallée du Rhône; certaines substances, la callaïs et la jadéite, des produits ouvrés, comme les silex du Grand Pressigny, avaient une aire de dispersion très étendue; il en était de même du sel.

A l'âge du bronze, le développement des relations commerciales prit un essor beaucoup plus important dû à l'apparition des métaux. Tous les ateliers de fondeurs employaient l'étain qui ne se trouvait que dans un très petit nombre de gisements. Le monde antique n'a, en effet, connu que les mines d'étain de la Drangiane, celles de la Péninsule Ibérique et enfin celles des Cassitérides, îles mystérieuses situées probablement entre l'Armorique et la Cornouaille, et dont la position exacte n'a pas encore été déterminée. Hérodote, 450 ans av. J. C., rapportait que des navigateurs allaient chercher l'étain aux Cassitérides, à l'ouest de l'Europe, mais il ne connaissait pas leur situation exacte.

Malgré l'abondance des outils, armes et vases céramiques fabriqués dans l'intérieur de la Gaule, certains modèles d'épées, de bijoux et d'épingles, importés sur tout son territoire, sont la preuve du grand courant commercial qui réunissait déjà notre pays au reste de l'Europe.

Les statistiques des trouvailles archéologiques nous révèlent le tracé et même l'importance relative des grandes voies qui reliaient les pays méditerranéens au nord et à l'ouest de l'Europe pendant les temps protohistoriques.

La plus ancienne était celle de l'Atlantique par les colonnes d'Hercule. Ce fut la grande voie de transit aux temps néolithiques et au début de l'âge du bronze; c'est par là que certains types de sépultures mégalithiques ont gagné de proche en proche, à partir du bassin oriental de la Méditerranée, les côtes occidentales de l'Espagne et de la Gaule, la Cornouaille pays de l'étain, l'Irlande pays de l'or, les côtes de la Mer du Nord et de la Baltique pays de l'ambre.

Une route continentale allait du nord de l'Adriatique à la Scandinavie par le Norique, les vallées de la Moldau et de l'Elbe; elle croisait la vallée du Danube qui la faisait communiquer à l'est avec la Mer Noire et à l'ouest avec la vallée du Haut-Rhin; elle tirait toute son importance du commerce de l'ambre.

Enfin, une troisième voie, fluviale comme la précédente, allait de l'Adriatique aux hautes vallées du Rhône et du Rhin par le Pô, le Tessin et les lacs de la Suisse. C'est celle qui a été suivie par les Argonautes; elle est jalonnée par les riches et nombreuses sépultures du Tessin, remplies de perles d'ambre et une suite de nécropoles tumulaires dans les vallées alpestres et sur le plateau suisse.

Les palafittes de la Suisse nous ont conservé des poids en plomb et en étain munis d'un anneau permettant de les suspendre au crochet d'une balance; d'autres, de forme tronconique, avaient une base plate permettant de les placer sur un plateau. On considère aujourd'hui comme un fait établi les relations de ces poids lacustres avec ceux des peuples de la Grèce et de l'Orient.

Les grandes écoles de sculpture de l'Égypte et de la Chaldée remontent à 4.000 ans avant notre ère, et, dès le commencement de l'âge du bronze, les pays grecs fournissent des figurines et des bas-reliefs en diverses matières. Il n'en est pas de même pour le nord et l'ouest de l'Europe où l'on ne trouve, pendant tout l'âge du bronze, que des essais tout à fait rudimentaires. Les traditions artistiques de l'époque magdalénienne ont disparu sans retour

dès le Néolithique; les espérances qu'auraient pu faire naître, au point de vue architectural, les constructions des menhirs, des dolmens et des allées couvertes, ne se sont pas réalisées. Tout l'art de l'âge du bronze se résume dans les dalles funéraires sculptées et dans les gravures rupestres, comme celles du *Monte Bego*. Le décor ornemental des poteries et des bracelets nous montre que, si les graveurs disposaient de peu de motifs, ils faisaient du moins tout leur possible pour éviter l'uniformité en variant la disposition de leurs dessins.

Des découvertes récentes ont confirmé les récits des auteurs de l'antiquité au sujet du culte du Soleil à l'âge du bronze. En 1902, on a trouvé à Trundholm, île de Seeland, les débris d'un petit chariot de bronze portant un cheval traînant un disque posé verticalement. La partie centrale du disque était recouverte d'une mince feuille d'or; son bord antérieur portait une boucle servant probablement à le relier au cheval dont l'encolure était munie d'une boucle semblable. Ce chariot se rapproche de la gravure du bandeau d'argent trouvé, il y a quelques années, sur l'acropole égéenne de l'île de Syra, et représentant un cheval et un disque. Cette gravure est considérée comme le prototype du véhicule solaire dont l'art hellénique fit plus tard le char d'Apollon ou de Phaéton. D'après les mythes antiques, le soleil disparaît chaque jour à l'occident sur les eaux du fleuve Océan qui entoure la terre; de là, invisible aux humains, il vogue sur un bateau pour reparaitre le lendemain à l'orient. Il existe de nombreuses représentations de barques portant le disque solaire figuré par une roue à quatre rayons ou à point central, soit parmi les gravures rupestres, soit sur divers objets de bronze. Souvent les extrémités de ces barques se replient en col de cygne; quelquefois, on distingue nettement la tête de cet oiseau qui était le principal symbole ou compagnon du soleil pendant la seconde moitié de l'âge du bronze en Europe. Dans la mythologie grecque, le cygne était l'attribut de l'Apollon hyperboréen; un roi ligure portait le nom de Cygne (Cynos) et les Ombriens

après avoir conquis la Haute-Italie sur les Ligures, au premier âge du fer, portaient des casques, des boucliers et des cuirasses sur lesquels était gravée l'image du cygne.

Musée. N° 315 : Amulette représentant le disque solaire porté par une double barque dont les deux extrémités sont recourbées en cou de cygne, Savines, don de M. Perrot.

Objets en bronze appartenant à l'âge du fer

Nous terminerons cette étude par l'indication succincte des objets en bronze exposés au musée et appartenant à l'âge du fer.

L'âge du fer commence 900 ans avant notre ère et se divise en deux périodes : celle de Hallstatt de l'an 900 à 500 et celle de la Tène de 500 à notre ère.

Hallstatt, nécropole célèbre du premier âge du fer, à environ 50 kil. à l'est de Salzbourg, était à proximité de la route qui réunissait l'Adriatique au Danube. Elle possède d'importantes mines de sel gemme exploitées depuis les temps préhistoriques. C'est certainement à ces gisements proches de la voie de l'ambre qu'on doit attribuer la richesse exceptionnelle de ses mobiliers funéraires. Découverte en 1846, cette nécropole fut explorée pour le compte du musée de Vienne.

La Tène est à l'extrémité est du lac de Neuchâtel, elle fut d'abord explorée en 1856, puis de 1874 à 1881 et enfin en 1907. Située sur la voie fluviale très fréquentée qui faisait communiquer les vallées du Rhin et du Rhône, elle était probablement un poste de péage très important, si l'on en juge par la richesse et la quantité des objets trouvés.

Les objets en bronze exposés au musée et appartenant à l'âge du fer sont les suivants :

N° 225 : perles ;

N° 276 : Collier en argent, Pallon, don de M. Tournier ;

N° 281 : sépulture de Peyre-Haute, don de M. Tournier

N° 282 : perle, la Roche-des-Arnauds, don de M. Martin;

N° 314 : collier, Peyre-Haute;

N° 316 : ceinture et bracelet, Orcière, don de M. Gueydan;

N° 317 : fibule, Peyre-Haute, don de M. Tournier;

N° 318 : ceinture, colliers et bracelets, Pallon, don de M. Goudet;

N° 319 : épée de bronze hallstattienne⁵, La Bâtie-Neuve, don de M. Ollivier;

C'est l'épée qui a précédé la grande épée de fer de Hallstatt; le fourreau en bois ou en cuir était muni d'une bouterolle en bronze caractérisée par le développement des ailettes, développement exagéré qui n'a pas encore été expliqué. On suppose que ces ailettes permettaient au guerrier de dégainer plus facilement en appuyant le pied sur elles.

N° 320 : ceinture, bracelets, agrafe de ceinture, Peyre-Haute, don de M. Tournier;

N° 323-326, 328, 329, 331, 332 : mobilier des tumulus de Champcrose, don de M. D. Martin⁶ et⁷;

N° 330 : objets provenant de Chabestan, don de M. D. Martin.

⁵ D. MARTIN, *Epée en bronze des Santons*, Bull. Soc. d'Et. 1910.

⁶ D. MARTIN, *Fouilles dans les tumuli de Champcrose*. Bull. Soc. d'Et. 1902.

⁷ G. DE MANTEYER. *Fouilles de Champcrose*. Bull. Soc. d'Et. 1904.



L'ART POPULAIRE DANS LE BRIANÇONNAIS

LES VERTUS ET LES VICES

Etude rédigée par M. Camille BLANCHARD

d'après les manuscrits et les notes
se son père, le Professeur Raphaël BLANCHARD
et d'après de nouvelles observations

(SUITE)

EGLISE DES ORRES

Cette commune du canton d'Embrun, possède une église datant des environs de l'an 1500, sur l'extérieur de laquelle on voyait encore, il y a une cinquantaine d'années, des peintures représentant les Vertus. Aujourd'hui, il ne reste plus que des traces infimes de ces fresques et il est absolument impossible de se rendre compte de ce qui était représenté. On reconnaît seulement qu'il y avait quelque chose de peint sur le mur. D'après J. Roman¹, cette composition datait du XVI^e siècle et ne représentait que les Vertus agenouillées et soutenues chacune par un ange ailé debout derrière elle. Il y avait sept ou huit tableaux superposés en deux parties et occupés chacun par une Vertu.

EGLISE DE NEVACHE²

Névache, commune du canton de Briançon, est situé au fond de la vallée de la Clarée, premier affluent de droite de la Durance.

¹ J. ROMAN. *Le tableau des Vertus et des Vices*, 1881, p. 24.

² Ces descriptions des fresques de Névache et des Horres, écrites par mon père, le Prof. R. Blanchard, décédé le 7 février 1919, ont

Les peintures qui ornent l'église sont à peu près entièrement effacées; elles se voient sur le mur extérieur du clocher, du côté du cimetière. Ce clocher est de construction plus ancienne que l'église elle-même; il servait de prison, du temps des seigneurs de Névache, mais ce n'est pas à dire que les fresques soient de la même époque. L'église est de la fin du XV^e siècle; elle était en construction en 1490. Ses très remarquables portes sculptées sont datées, celle de la façade occidentale, de 1498, celle de la face latérale sud, de 1493³. C'est apparemment à la même période que remontent les peintures.

Celles-ci sont dues au pinceau d'un peintre inconnu⁴. Elles forment un tableau à deux étages, le supérieur triangulaire, l'inférieur rectangulaire. La partie gauche a été détruite, lors du percement d'un portail faisant communiquer l'église avec le cimetière. Ce qui reste consiste en un tableau large de 2 m. 60 à la base, haut de 1 m. 97 sur le bord gauche et de 0 m. 98 sur le bord droit. L'étage

déjà été publiées dans l'*Europe politique et littéraire*, III, 4, p. 222. Les autres descriptions sont originales. — C. B.

³ Telle est du moins la lecture la plus vraisemblable de cette date en chiffres romains, le dernier signe (A avec une ligne verticale entre les deux jambages) devant s'interpréter comme 3. — Voir l'abbé Guillaume, *Le Mystère de Saint Anthoni de Viennès*, p. LXIV, note 4. — C. B.

⁴ Ce peintre n'était probablement pas étranger au Dauphiné, sinon à la vallée même de Névache. Au village voisin, à Plampinet, l'église a ses murs couverts de peintures représentant sainte Catherine, le martyr de saint Erasme et notamment la Passion en 18 tableaux, sur une longueur de 6 m. 50 et une hauteur de 3 m. 50. Le registre de paroisse donne cette indication: « Beaucoup de tableaux ont été faits par Hippolyte Laurençon, peintre natif de Plampinet. A la voûte, la Passion a été peinte par un autre Laurençon, à une époque bien antérieure. »

Tout dernièrement notre confrère B. Faucher a découvert dans la chapelle N.-D. de Grâce, à Plampinet, un nouvel exemplaire de la peinture des Vertus et des Vices. C'est sans doute là encore l'œuvre d'un artiste local, peut-être aussi d'un Laurençon. Voir B. Faucher, *Un septième exemplaire dans les Hautes-Alpes de la peinture des Vertus et des Vices, découvert à Plampinet*, Bull. de la Soc. d'Etudes des H.-A., 1920, p. 29-33. — C. B.

supérieur figure exactement un triangle rectangle, limité à gauche par son plus petit côté, couché sur le plus grand côté de l'angle droit et limité en haut par son hypoténuse, obliquement dirigée de haut en bas et de gauche à droite.

Étage supérieur. — La fresque devait commencer à gauche, par une gueule d'enfer, devant ou dans laquelle se tenait peut-être un diable. Puis venait un groupe de trois personnages, montés chacun sur un animal symbolique, marchant vers la gauche. La gueule d'enfer, le diable présumé et le premier personnage, représentant l'Orgueil (monté sur un Lion), n'existent plus. L'Avarice est symbolisée par un homme vêtu de brun monté sur un Cheval blanc, la Luxure par une femme aux cheveux tombants et vêtue de noir montée sur un Porc ; on ne voit plus que des traces de ces deux personnages et de leur monture.

Étage inférieur. — Les animaux marchent encore vers la gauche. Le tableau de la Gourmandise a été détruit par la construction du portail susdit ; il ne reste plus qu'une des pattes postérieures et la queue d'un Chien. La Colère est indiquée par un individu, vêtu de violet, monté sur un Léopard, l'Envie par un individu monté sur un Lévrier rongéant un os ; ces deux tableaux ne consistent plus qu'en quelques traces. Le dernier à droite, attribué à la Paresse, est entièrement effacé.

Tous les personnages sont rattachés les uns aux autres par une chaîne qui leur enserme le cou. A la rangée supérieure, cette chaîne devait aboutir vers la gauche à la gueule d'enfer ; à droite, elle suit la déclivité du bord supérieur, puis descend à l'étage inférieur, dont elle relie les uns aux autres tous les personnages en commençant par le dernier. Au près de chaque personnage, dans un petit cartouche rectangulaire, se lisait autrefois une inscription en minuscules gothiques rouges actuellement indéchiffrables.

Toute détériorée et incomplète qu'elle soit, cette fresque présente plusieurs particularités dignes d'être notées. C'est la plus simple de toutes celles que nous aurons à décrire ; c'est aussi la seule qui, réduite aux seuls pécheurs à cheval sur les animaux symboliques, se trouve répartie sur deux

étages. Comme nous l'avons indiqué déjà, peut-être y avait-il un diable à l'entrée de la gueule d'enfer; en tout cas, nul autre démon n'apparaît dans la file des pécheurs et ne vient les tourmenter de ses obsessions.

Voilà quarante ans, ces peintures ont été étudiées par J. Roman : il les a trouvées en moins mauvais état et en a donné une interprétation un peu différente⁵. Il estime que ce n'est là qu'une faible partie d'une vaste composition qui se déroulait sous un porche et qui devait représenter le Christ ayant à sa droite les vertus et les bienheureux, à sa gauche les damnés et les vices. Cette conception, tirée de la forme même des peintures subsistantes, n'est pas inadmissible; toutefois, elle ne repose sur aucune preuve et se trouve même en désaccord avec la disposition générale des autres tableaux des vertus et des vices, où cette symétrie prétendue n'existe nulle part; elle est, au contraire, constante dans le tableau du jugement dernier. M. Rostoland, professeur au collège de Valence, qui prépare une monographie historico-archéologique de la commune de Néva-che et qui a compulsé de nombreux documents d'archives en vue de son travail, a bien voulu m'écrire qu'il n'avait rien trouvé concernant ces peintures; il estime toutefois qu'elles datent du xv^e siècle. L'opinion exprimée par J. Roman reste donc à l'état d'hypothèse.

D'après cet auteur, les personnages seraient disposés comme suit : à la rangée supérieure et de gauche à droite, l'Orgueil monté sur un Cheval gris-pommelé et la Luxure montée sur un Porc; à la rangée inférieure et de droite à gauche, suivant la chaîne, l'Envie sur un Lévrier, la Gourmandise sur un Renard, portant quelque chose à sa bouche et soutenant de l'autre main un petit baril qui pend à son côté, enfin la Colère montée sur un Léopard dont on ne voit plus que la partie postérieure.

Qui se trompe ? Il est difficile de le dire, en raison de la dégradation excessive que le temps a fait subir à ces fresques.

⁵ J. ROMAN, *op. cit.*, p. 345. — *Inventaire général des richesses d'art de la France, Province, Monuments religieux*, I, n° 5, p. 62.

CHAPELLE SAINT ANTOINE, A BESSANS

Le village de Bessans est situé dans la haute Maurienne (Savoie), en amont de Lanslebourg. En outre de l'église paroissiale, on y trouve une très remarquable chapelle dédiée à saint Antoine et classée comme monument historique; sur la porte sont gravées les deux dates 1526 et 1897, cette dernière étant celle d'une récente restauration.

Intérieurement, la chapelle est longue de 14 m. 85 et large de 6 m. 12. Elle est ornée d'un beau plafond à caissons et est entièrement couverte, sauf dans les parties inférieures, de fresques très intéressantes, représentant la vie du Christ en 41 tableaux disposés sur deux rangs. La rangée supérieure est haute de 1 m. 80 et généralement bien conservée; l'inférieure est haute de 2 m. 23, mais trop souvent effacée ou recrépie au ciment. Ce serait sortir de notre étude que de nous attarder à décrire ces peintures, qui datent apparemment des environs de l'an 1530 et dont l'auteur est inconnu⁶.

Cette remarquable décoration intérieure a la plus étroite analogie avec celle de la chapelle de Saint Sébastien à Lans le Villard, également classée comme monument historique; toutefois, les fresques de Lans le Villard sont accompagnées partiellement d'inscriptions latines placées au-dessous des différents tableaux ou sur des banderolles que tiennent les divers personnages⁷.

⁶ On les attribue souvent localement à Jean Clappier, peintre et sculpteur bessannais qui vivait à la fin du XVI^e siècle, mais il n'y a aucune certitude. Cet artiste a plusieurs de ses œuvres visibles dans des églises ou chapelles de la haute Maurienne, entre autres un rétable en bois sculpté et peint représentant la vie de Saint Thomas signé et daté de 1626 et qui se trouve dans l'église d'Avrieux. Cf. Henry Bordeaux, *Promenades en Savoie*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1907, p. 130.

⁷ Les fresques de la chapelle de Saint-Sébastien ont été décrites par M. de Jussieu, archiviste de la Savoie. Elles constituent une série très remarquable, qu'il serait utile de reproduire par la gravure.

Extérieurement, du côté de l'épître, la chapelle Saint-Antoine à sa façade principale ornée de peintures primitivement disposées en deux étages, sur une longueur de 10 m. 43; la longueur devait être plus grande, mais le mur a été recrépi sur une largeur de 1 m. 43, à partir de l'angle gauche. L'étage inférieur avait une hauteur d'un mètre et devait représenter les scènes infernales; il est totalement effacé. Le supérieur est haut de 1 m. 70; il est singulièrement détérioré, mais on peut y reconnaître encore des personnages représentant les péchés capitaux et les vertus contraires.

Les pécheurs sont à cheval sur des animaux marchant vers la gauche; ils sont attachés par le cou à une longue chaîne. Le tableau débute par une gueule d'enfer surmontée d'un œil, largement ouverte, ovale et armée de dents très acérées. Dans la gueule béante, on distingue un groupe d'individus plongés dans le feu et tourmentés par un diable noir pourvu d'une queue. En avant de la gueule se tient un diable jaune, ailé, à oreilles pointues; il tire sur la chaîne pour entraîner les pécheurs en enfer.

L'Orgueil est représenté par un roi, couronne en tête, monté sur un Lion et portant sur l'épaule gauche une sorte de sceptre terminé par un pommeau orné de côtes longitudinales.

Cette chapelle a joui d'une très grande réputation; on a représenté à son intérieur, ou tout au moins devant elle, des mystères dont le texte a été retrouvé de nos jours. Telle est la *Dioclétiane*, par Jean Scybillé, « maurianoys »; le manuscrit en a été découvert et un intéressant commentaire en a été donné par M. Florimond Truchet, pharmacien à Saint Jean de Maurienne et archiviste de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne (a) : c'est la lutte de Sébastien, capitaine narbonnais, et de ses compagnons chrétiens contre l'empereur Dioclétien et les persécutions suscitées par lui. Tel est encore le *Mystère de Saint Sébastien*, écrit par Turbil, notaire, né à Lans le Villard, dont le texte a été publié par François Rabut (b).

(a) Fl. TRUCHET, *Le théâtre en Maurienne au XVI^e siècle. Le mystère de la Passion de N. S. J. C. et la Dioclétiane à Lans le Villard*, Saint Jean de Maurienne, in-8° de 23 p., 1898.

(b) *Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, Chambéry.

On ne distingue plus guère que des traces du buste du personnage représentant l'Avarice, ainsi que de la tête et des pattes du Singe qui lui servait de monture. Au-dessous on déchiffre : *Avaricia*, en lettres gothiques presque effacées.

La Gourmandise n'est pas en meilleur état; tout est effacé, sauf des traces du buste et du bras gauche du pêcheur, ainsi que les pattes postérieures de sa monture, qu'on ne peut identifier. Au-dessous on lit encore : *gola*.

La luxure est représentée par une femme montée sur un Bouc et se contemplant dans un petit miroir qu'elle tient de la main droite. Sa tête, surmontée d'une haute coiffe blanche, est encore bien visible; le reste du corps est presque totalement effacé. Il ne reste plus du Bouc que les deux pattes antérieures, une partie du poitrail, l'encolure et les cornes. Au-dessous se lit : *lusuria*.

L'Envie est représentée par un jeune homme monté sur un Lévrier blanc, le visage tourné vers la droite, c'est-à-dire regardant en arrière. Il est coiffé d'une sorte de bérêt, et, les bras croisés, montre de l'index ceux qui le précèdent et qui le suivent.

La colère est symbolisée par un homme monté sur un Léopard et coiffé d'un bonnet. La main gauche passée dans sa ceinture, il se poignarde de la droite. Au-dessous : *ira*.

La Paresse est montée sur un Cheval à peine apparent, mais dont le cou est entouré d'une corde encore visible. C'est une femme les cheveux épars, les habits tout déchirés, la main gauche posée devant la ceinture, la joue droite appuyée sur la main droite qui supporte ainsi la tête dans une attitude nonchalante. Au-dessous : *pegricia*.

Aucun de ces personnages n'est tourmenté par des démons.

A la suite des Vices, six femmes, toutes debout sauf la seconde, représentent les Vertus.

Dans toutes les autres peintures que nous examinons dans cette étude, les Vertus, lorsqu'elles sont représentées, occupent une rangée située au-dessus des Vices. Nous

trouvons ici le seul cas d'une disposition différente. Cela est certainement dû à la faible hauteur de cette chapelle, sur laquelle le peintre n'a pu trouver la place de trois rangées de tableaux superposés.

La Diligence, tournée vers la gauche, file une quenouille qu'elle tient de la main droite. Elle est coiffée d'un voile blanc et porte un tablier également blanc.

La Charité est assise, de face. Elle allaite un enfant enmaillotté, de chaque sein, en les soutenant de chaque bras; un autre enfant est par terre devant elle. Au-dessous se lit le mot : *caritas*.

L'Abstinence, tournée vers la droite, tient dans la main gauche un verre de vin rouge, dans lequel elle verse de l'eau avec une aiguière tenue de la main droite. Elle tend son verre à l'Humilité, qui lui fait suite, sombreusement vêtue, et la regarde dans l'attitude de la reconnaissance.

La Chasteté, ornée d'un grand voile blanc, qui de la tête tombe jusqu'aux talons en entourant les bras, lit dans un livre d'heures. Elle est tournée vers la droite.

La Libéralité, drapée d'un grand manteau, mais dont la tête est effacée, tient dans la main gauche un bol contenant des pièces d'argent marquées d'une croix. De la main droite elle en tend une à un jeune garçon marchant avec des béquilles et qui se trouve devant elle.

Il est fort probable qu'un dernier personnage devant représenter la Patience se trouvait plus à droite; on en trouve actuellement plus aucune trace.

La même façade de la chapelle saint Antoine est encore ornée, un peu plus à droite, de peintures de saints et d'évêques qui n'ont rien à voir avec notre étude.

L'auteur des peintures est inconnu, la date où elles furent peintes l'est également. Tout ce que l'on peut dire, à en juger par l'habillement des personnages, c'est qu'elles sont vraisemblablement du début du 16^e siècle et nettement d'inspiration française.

NÉCROLOGIE

Aimé LAMBERT

Une vie modeste mais utile, intéressante et embellie par l'étude des sciences naturelles, vient de prendre fin. C'est celle de l'excellent M. Aimé Lambert, agent voyer principal en retraite, à Veynes et membre fidèle de notre Société d'Etudes à laquelle il appartenait depuis 1892.

Le 29 octobre 1920, il s'éteignait, à l'âge de 69 ans, à l'hôpital de Gap où on avait été forcé de le conduire pour tâcher d'arrêter, par une opération urgente, de graves infirmités qui avaient atteint ses jambes.

Avant de rappeler sa carrière bien remplie et les intéressantes études minéralogiques et géologiques auxquelles il s'était livré, qu'il nous soit permis de rendre un hommage amical à la mémoire d'un homme sympathique à tous ceux qui l'ont connu. Tout le monde s'associera à nous, nous en sommes sûrs, pour conserver son souvenir et pour éprouver les regrets les plus sincères de sa disparition.

Il était difficile, en effet, de rencontrer une physionomie plus ouverte et plus aimable que celle d'Aimé Lambert. Son accueil était toujours franc et obligeant soit qu'on s'adressât à lui pour des affaires de sa profession, soit qu'on l'entretint de ses trouvailles scientifiques, dont il faisait à l'occasion généreusement profiter ses amis.

Alexandre-Aimé Lambert, né à Gap, le 7 septembre 1851 entre, à peine âgé de 18 ans, dans l'Administration de la Voirie comme agent voyer piqueur, à l'Argentière, mais il est forcé d'interrompre sa carrière pendant près de cinq ans, du 29 décembre 1872 au 1^{er} avril 1877, pour faire son service militaire dans l'artillerie, où il obtient le grade de maréchal des logis chef.

Après avoir passé ensuite près d'une année au bureau de l'agent voyer d'arrondissement, à Gap, pour compléter l'étude de sa profession, Lambert est nommé agent voyer cantonal le 1^{er} avril 1878 dans la circonscription de Tallard et y demeure jusqu'au 30 avril 1887.

A cette date il est chargé de la circonscription d'Aspres, puis, en janvier 1891 envoyé à Veynes où il est nommé de première classe le 1^{er} janvier 1892, et admis à la retraite le 1^{er} août 1903.

Nous ne saurions terminer ce *curriculum* un peu aride de sa vie de fonctionnaire, sans signaler, comme ilconvient, quelques-uns des principaux travaux d'art que Lambert fit exécuter et qui mirent plus spécialement en relief ses qualités professionnelles, son activité, sa compétence en matière de devis, son choix raisonné des emplacements des ouvrages.

Nous citerons l'établissement très réussi de l'important pont métallique à poutres droites d'une seule portée de 26 mètres sur le petit Buëch. Ce pont, dit de la Bastionne, sur le chemin de grande communication n° 48, relie à Veynes les quatre communes d'Oze, de St-Auban-d'Oze, de Chabestan et du Saix. La dépense prévue et déjà réduite s'élevait à 25.400 fr. Le rapport de l'agent-voyer chef, M. Thévenard, à la session d'août 1892, informe le Conseil général des Hautes-Alpes que la construction de ce pont est terminée et que la dépense ne s'est élevée qu'à 22.355 fr. 03.

Rappelons aussi le pont en charpente des Savoyons, établi d'après le principe des ponts suspendus et un des ponts sur le Drouzet, tous deux reconstruits en 1892, sur le chemin vicinal n° 20, par les soins de Lambert.

Les digues du Drouzet avaient été enlevées par les grosses inondations de 1886 et le territoire agricole des Savoyons, près Veynes, péniblement conquis sur les graviers, et d'une valeur estimée à 80.000 fr. à cette époque, avait été ravagé.

Ces digues constituaient d'ailleurs sur une longueur d'environ 2 kilomètres, le chemin vicinal n° 20 qui pré-

sente même un certain intérêt stratégique reconnu dans le temps par le Baron Berge, l'éminent gouverneur militaire de Lyon qui s'occupa avec tant de compétence et d'intérêt de nos diverses routes des Alpes.

En effet, de Gap jusqu'au dessous de Serres, ce chemin constitue une des seules voies directes de communication par Barcillonnette entre la vallée du petit Buëch desservie par la gare de croisement de Veynes, la vallée de la Durance encore actuellement dépourvue de voie ferrée entre Gap et Sisteron.

A ce triple point de vue de l'agriculture, des communications ordinaires et de la stratégie, une entente aurait dû se produire entre les divers ministères pour partager la dépense. Ce fut au contraire une raison à Paris pour que chacun rejetât le fardeau sur son voisin. De nombreux projets de rectification du chemin n° 20 suivant d'autres tracés furent demandés par le Ministère de l'Intérieur en laissant de côté la question des digues. Ces nouvelles études n'aboutirent qu'à retarder des réparations urgentes. On nous pardonnera d'avoir rappelé ici cette question d'histoire locale et dont les populations souffrirent le contre-coup pendant près de dix ans. Elle montre une fois de plus les inconvénients de cette centralisation administrative exagérée, qui nous cause tant de torts.

L'opinion réfléchie et invariable de Lambert, soutenue énergiquement au Conseil général par l'auteur de cet article triompha enfin. Il obtint de faire rétablir le chemin et les digues sur le même emplacement que précédemment.

C'était la seule solution pratique envisagée par lui dès la première heure et nous croyons encore l'entendre nous dire avec sa bonhomie habituelle en résumant son opinion : *« Si le chemin ne se fait pas sur la digue, il faudra une digue pour protéger le chemin, ce qui reviendra au même ».*

Nous ne nous attarderons pas davantage sur cette partie de la vie de Lambert, et sur sa carrière. Elle nous a permis de rappeler quelques-uns des services rendus par lui à

la circulation du pays et qui méritent que son nom ne tombe pas dans l'oubli de ses concitoyens.

Nous avons hâte de tracer le portrait du savant modeste mais patient et tenace qui depuis sa jeunesse avait commencé à s'occuper de minéralogie. Lambert avait multiplié les courses, toute sa vie, pour explorer tous les gîtes intéressants de minerais de notre région. C'est ainsi qu'à L'Argentière, à Savines, à La Pierre près Serres, à St-Pierre-d'Argençon, à La Beaume, il avait recueilli, entr'autres, de riches échantillons de galène argentifère, de calamine, de blende, de smithsonite, dont il avait bien voulu nous offrir quelques beaux exemplaires.

Mais la minéralogie au bout de quelques années n'offrait plus à son activité qu'un champ limité puisque ses tiroirs renfermaient des types de presque tous les gisements des Hautes-Alpes, déjà connus ou découverts par lui.

La géologie avec son caractère plus général et ses vues d'ensemble plus étendues devait le tenter à son tour. Il reçut les conseils de M. Henry Itier, licencié de la Faculté des sciences de Lyon, dont on connaît les services rendus au Musée de Gap, pour le classement des belles collections de son grand-père Jules Itier.

Lambert se jeta résolument dans cette nouvelle branche d'études et se mit en rapport avec plusieurs professeurs de géologie. Aussi en quelques années s'était-il constitué des collections assez importantes de beaux fossiles pour que la Faculté des sciences de Grenoble en ait offert l'achat à ses héritiers, ses deux neveux, l'un percepteur, l'autre contrôleur des Contributions directes.

Mais qu'on se garde bien de comprendre que Lambert ne fut, pourrait-on dire, qu'un simple ramasseur de cailloux intéressants. Ce serait déjà un mérite. Il fut mieux que cela. Il fut l'artisan d'une belle page de l'histoire de l'évolution géologique dans notre petit coin des Alpes pendant la période secondaire.

Il fournit de nouvelles lumières sur la forme des mers de cette époque et signala en particulier plusieurs ammonites (entr'autres des perisphinctes), qui se rencontrent

rarement en France et forment le groupe indo-germanique, souvenir de deux grandes méditerranées qui baignaient simultanément, à l'époque de l'oxfordien, le Nord et le Sud de l'Europe.

Il faudrait une plume plus autorisée que la nôtre pour traiter des questions qui apportent de nouvelles contributions à l'étude des étages calovien et oxfordien dans la région de Veynes, Oze, Aspres-sur-Buëch, Savournon et des étages néocomien, barémien, hauterivien, à La Faurie, St-Julien-en-Beauchêne et en Dévoluy, pour ne citer que les gisements qui, grâce à lui, sont en passe de devenir classiques.

Aussi espérons-nous que paraîtra bientôt dans notre bulletin, une appréciation détaillée des recherches de Lambert. Aujourd'hui nous n'avons voulu que tracer un compte rendu général de sa vie utile et que rendre hommage à ses qualités.

Rappelons en passant que Lambert, sans diminuer son mérite, fut le savant continuateur des travaux intéressants que Rouy avait commencés il y a déjà plus de soixante ans. Rouy, son précurseur, heureux chercheur, était tout simplement marchand-tailleur à Gap et ce qu'on peut appeler comme Lambert, un de ces autodidactes modestes mais si utiles à la science. Il délaissait fréquemment son magasin pour continuer ses recherches passionnées qui ont procuré tant de beaux fossiles au Musée de Gap.

Il nous semble voir encore Lambert avec sa belle taille et son aspect qui révélait la force, rentrant après une course fatigante, le visage inondé de sueur, mais éclairé par un joyeux sourire et un air de contentement. Les vastes poches de sa large veste de chasse en velours, son costume habituel, étaient bourrées de beaux échantillons de périssphinctès, d'ammonites, de belemnites, etc. Toute son attitude respirait la satisfaction du chasseur qui rapporte du gibier, pendant qu'il déballait ses trouvailles.

C'était un homme simple, un philosophe pratique que la géologie suffisait à rendre heureux. *Le nemo contentus sua sorte* ne lui était pas applicable.

Quand malheureusement l'âge et de cruelles infirmités aux jambes, supportées avec une courageuse résignation, l'empêchèrent il y a quelques années de continuer ses courses d'intrépide marcheur. Lambert ne quitta plus la maison qu'il s'était fait construire à Veynes sur le boulevard qui conduit à la gare. C'était la retraite du sage. Pour s'occuper et se consoler de ses souffrances, il s'était épris d'horticulture et tous ceux qui passaient devant les grilles de son jardin s'arrêtaient pour admirer ses belles collections de roses, si variées de coloris et ses mignons arbres fruitiers qu'il soignait avec une compétence éclairée et un véritable amour.

Il continuait à mettre en ordre parfait ses échantillons de pierres, les classant avec un soin minutieux, indiquant sur leurs étiquettes les localités, la composition des minerais ou le nom des fossiles avec un renvoi à un catalogue plus détaillé qui forme l'index de ses recherches.

Un seul regret nous reste à propos de cette vie bien remplie et utile. Lambert était resté trop un adepte de la science, pour elle-même. Il se contentait des douces et intimes satisfactions qu'elle lui procurait. Malgré de nombreuses exhortations ce modeste ne consentit jamais à prendre la plume pour faire part aux membres de la Société d'Etudes et au public du fruit de ses recherches. Ses collections, nous l'espérons, parleront pour lui et conserveront la mémoire d'un collègue estimable et regretté.

P.-J. ITIER.

Emile TURLIN

M. Emile Turlin était issu d'une très honorable famille. Son père, sous-officier de gendarmerie, était titulaire de la médaille militaire et Chevalier de la Légion d'honneur. L'un de ses frères a été victime d'expéditions coloniales. Un autre est parvenu à une belle situation dans les assurances. Quant à lui, sa vie s'est écoulée tout entière dans notre bonne ville de Gap où il est né en 1855, et chacun de nous peut porter témoignage en faveur de son mérite.

Comme la plupart des vieux conducteurs des Ponts et Chaussées (aujourd'hui ingénieurs des travaux publics de l'Etat), M. Turlin était un autodidacte. Non pas que sa famille eût négligé son instruction; il fit d'assez bonnes études chez les Frères des Ecoles chrétiennes d'abord, puis au Collège de Gap. Mais ce n'était pas avec un bagage mi-primaire, mi-secondaire, qu'il pouvait marquer sa place dans la société. Il lui restait à se créer une situation.

Il jeta son dévolu sur le service des Ponts et Chaussées et en y occupant quelques années des emplois subalternes, il put acquérir des connaissances techniques étendues grâce à son intelligence et à son travail et entrer dans le corps des Conducteurs des Ponts et Chaussées en 1878.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que sa carrière est étroitement liée aux grands projets de travaux publics qui sont devenus familiers à tous les Hauts-Alpins.

Au moment où il entra dans l'Administration, le canal de Ventavon en était à sa première phase d'exécution. On espérait bien le terminer à brève échéance et on préparait tous les projets des travaux. M. Turlin faisait partie de ces équipes joyeuses d'opérateurs dont la fantaisie baptisa de noms gracieux ou bizarres les multiples ravines qui découpent les terrasses de la vallée de la Durance, de Vitrolles à Sisteron. Si jamais on termine le canal, ces désignations devenues officielles dans le service hydraulique, arriveront jusqu'aux indigènes qui

seront bien étonnés d'apprendre que leurs ravins ont de si jolis noms.

Il fut la cheville ouvrière des études qui furent faites pour la régularisation du bassin de la Durance, sous la direction de M. l'ingénieur en chef Wilhelm. On connaît ce vieux rêve qui hante la Provence depuis près d'un siècle : une Durance sans crues ni pénuries d'eau, roulant un flot uniforme pour le plus grand profit des riverains.

Et des mots qui prennent des proportions de légende courent sur toutes les lèvres : Serre-Ponçon, Gréoux, Caréjuan, Lac d'Allos, etc... Et l'imagination aidant, surtout après un désastre dû au caprice de notre Durance, on pense pouvoir mettre en bouteille cette rivière ombreuse. Et que de compétitions autour des bénéfices que l'on attend de cette opération ! Que de discussions d'Avignon à Toulon, en passant par les Alpes et Marseille, où chacun prétend que tout est à lui et même un peu plus.

Tout ce bruit n'a qu'un fondement de quelque solidité : les patientes recherches de M. Turlin et de quelques modestes comme lui. Et si un jour on sort des palabres pour commencer un travail utile, il faudra bien reprendre les recherches là où ils les ont laissées.

C'est d'ailleurs au cours de ces recherches dans la vallée du Verdon que notre ami ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter dix-sept ans plus tard. Les gorges du Verdon sont une merveille, mais il est entendu qu'elles sont beaucoup trop près de nous pour susciter notre intérêt. Cependant, ceux qui par hasard les ont vues se rappellent ces plateaux désertiques coupés par les cañons de la rivière qui s'étendent de Castellanne à Moustiers et à Gréoux. Quelques rares villages se sont égarés au milieu de ce pays trop grandiose pour s'accommoder de la présence de l'homme. C'est dans l'un de ces villages, Esparron, après une journée passée au fond des gorges à essayer de sonder leur profondeur, que M. Turlin faillit rester dans une crise d'emphysème. L'alerte fut vive. C'était bien l'ange de la mort qui avait frôlé de son aile ce corps robuste. Pour cette fois, le mauvais ange

n'insista pas davantage, porta sa ronde plus loin et M. Turlin put reprendre ses rudes occupations.

Décidément la Durance faisait réfléchir ceux qui voulaient la maîtriser. On se reporta sur notre petit Drac qui l'été, au moment où la culture a tant besoin d'eau, s'amuse à réduire son débit avec plus que de la parcimonie. C'était une affaire de peu d'importance somme toute que de le rendre plus traitable ; mais il fallait le poursuivre jusque dans ses sources les plus hautes, à plus de 2.400 mètres, aux lacs de Crupillouze et d'Orcières. Comme d'habitude, M. Turlin fut chargé d'aller voir sur place ce que l'on pourrait faire et les projets d'aménagement des lacs furent encore basés sur ses constatations.

Tout cela n'exigeait pas qu'une année de travail et il faut de longues études à notre vieux monde fatigué, surchargé, où tant d'intérêts s'enchevêtrent, pour aboutir à une réalisation. M. Turlin avait participé à des études du plus haut intérêt, mais il semblait que sa carrière dût s'écouler ainsi dans une besogne un peu artificielle.

Ce n'était pas changer le caractère de ses occupations que d'aider M. Wilhelm, alors ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, à prendre part au concours international de Vienne sur le franchissement d'une forte dénivellation par un canal de navigation. Mon ancien chef ne m'en voudra pas, au contraire, je le sais, de marquer ici la part de son collaborateur dans cette tentative, combien heureuse, d'affirmer à l'étranger le clair et hardi bon sens qui est au fond du génie de la France.

Cependant le sort réservait à M. Turlin la satisfaction de participer à une œuvre plus durable qu'un projet. A partir de 1906, il fut attaché au service du chemin de fer de La Mure à Gap, et il a mené la construction de cette ligne à peu près au point où elle en est aujourd'hui dans le département.

Certes, M. Turlin n'occupait pas dans ces études et ces travaux la toute première place ; il y tenait très largement la sienne qui était fort honorable. Il a préparé pour toutes ces œuvres une pierre et pierre d'angle sur laquelle il au-

rait bien eu le droit d'inscrire son nom. Cette satisfaction ne lui sera pas donnée. En parcourant les dossiers, on voit encore la trace de son labeur ; mais de nouveaux dessins, qui n'ajouteront peut-être rien aux siens, viendront petit à petit prendre leur place et les reléguer dans les archives où se sera bien par hasard si quelqu'un leur accorde un coup d'œil distrait de temps en temps. Les résultats de ses recherches s'incorporeront dans la tradition des Ponts et Chaussées relative à telle ou telle affaire et d'ici quelques années on aura oublié à qui on les doit. C'est le sort de chacun de nous ; ils sont rares ceux qui laissent une marque durable derrière eux. Et il le faut ainsi afin que les morts n'encombrent pas un monde si petit déjà pour suffire à la vanité des vivants.

M. Turlin le savait et c'est ce qui fait la noblesse de ces existences qui, sans espoir aucun, ni de fortune, ni de gloire, consacrent de belles qualités à des besognes d'intérêt public. — P. S.

Le Chanoine ROUX

Le chanoine Roux, Etienne-Honoré, secrétaire général de l'évêché de Gap, était né à Ste-Marguerite commune de St-Martin-de-Queyrières, le 6 novembre 1860. Par sa mère, il appartenait à la famille Daurelle qui, en une centaine d'années, donna quatre titulaires successifs à l'étude notariale du pays.

Dès l'âge le plus tendre, il vécut chez son grand-oncle, M. Roux, alors curé de Vallouise, qui dirigea ses premières études. Il les continua ensuite au petit séminaire d'Embrun, puis au grand séminaire de Gap.

« Les meilleures vocations sont écloses à l'ombre d'un presbytère. » Ainsi s'exprima Monseigneur de Llobet dans une lettre écrite à l'occasion de la mort de son secrétaire général et dans laquelle Sa Grandeur rend un témoignage autorisé aux vertus sacerdotales du chanoine Roux.

Ordonné prêtre au mois de juin 1865, celui-ci fut suc-

cessivement curé à Notre-Dame de Ribiers, aux Guibertès, à Chantemerle, à Réotier ; puis il fut appelé à Gap où il associa aux fonctions du secrétariat de l'évêché la charge de l'aumônerie de l'hospice. Doué d'un naturel aimable et liant, il gagna partout l'estime et la sympathie des populations au milieu desquelles il vécut.

La lettre épiscopale contient encore le passage suivant : « Que de fois revenaient dans les récits de notre chanoine les impressions de cette formation première au presbytère de Vallouise, tandis que son oncle en était le pasteur estimé. De là dataient chez lui et l'amour des traditions locales et le culte de notre passé. Au petit séminaire d'Embrun, puis à Gap, ces dispositions s'avivèrent au cours d'études qui développèrent avec sa piété droite et simple, une curiosité intellectuelle dont sa vie entière devait être inspirée ». Il s'intéressait en effet vivement aux mœurs, aux usages, au langage de la région. Il devait donc appartenir à notre Société et il en fut un membre actif et dévoué.

Il a publié dans notre bulletin (année 1918, 4^e trimestre, p. 195 à 210) *La grande muraille et le Pertuis Rostan*. Dans cet article, « né dans le pays, ayant eu, par conséquent, sous les yeux, dès l'enfance, ces ruines vénérables et pour cette raison familier avec elles », il recherche après le chanoine Guillaume, M. Roman, M. Voltaire et tant d'autres, dans quel but et à quelle époque fut construit le rempart appelé à tort *mur des Vaudois*.

Rédacteur de la *Quinzaine Religieuse* du diocèse, il y publia des chroniques pleines d'intérêt, d'humour parfois, consacrées à l'apostolat de St Vincent Ferrier, au culte de St-Roch dans les Alpes, à quantité de traits de l'histoire locale.

Divers travaux ébauchés sollicitaient encore son activité lorsque le 16 décembre 1920, au matin, en revenant de dire sa messe, il tomba foudroyé par la mort. — E. H.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
Altitude : 735m20 (moyenne barom. 689m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure solaire)
(Relèves de M. CHABOT)

Observations du quatrième trimestre 1920

OCTOBRE						NOVEMBRE						DÉCEMBRE					
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	
1	698.5	+11.7	+17.0	34"/7		1	696.5	+4.5	-12.0	-	67"/2	1	702.8	-2.2	+10.4	0"/2	
2	694.9	+10.6	+15.8	4		2	694.9	+4.9	+6.5	-	8"/2	2	704.1	-1.5	+9.2	-	
3	693.8	+10.5	+16.3	8	1	3	690.2	+2.5	+10.3	-	9	3	705.4	-2.0	+13.5	-	
4	698.5	+11.3	+20.2	-		4	690.0	+5.0	+16.3	-	-	4	698.9	+1.5	+8.0	-	
5	701.1	+4.4	+30.5	-		5	695.7	+0.3	+15.0	-	-	5	693.4	+1.8	+5.0	-	
6	698.4	+6.5	+25.0	-		6	698.4	+5.5	+12.2	-	3	6	695.0	-2.3	+4.5	-	
7	698.2	+6.0	+20.0	1	8	7	700.0	+4.0	+12.6	-	0	7	695.5	-2.1	+3.2	-	
8	701.1	+9.9	+20.1	4	5	8	701.3	+4.5	+11.4	-	7	8	697.5	-3.5	+6.4	-	
9	698.6	+8.5	+15.8	12	3	9	705.3	+2.2	+15.5	-	-	9	697.0	-5.0	+6.5	-	
10	700.0	+4.1	+16.8	3	5	10	706.2	-4.0	+15.5	-	-	10	697.7	-2.3	+4.2	-	
11	697.5	+9.5	+15.7	0	8	11	701.0	-5.2	+11.3	-	-	11	694.6	-3.0	+4.0	-	
12	701.1	+5.6	+20.0	0	2	12	703.6	-6.1	+13.5	-	-	12	691.8	-1.5	+0.0	0	3
13	704.1	+5.5	+19.9	-		13	705.1	-5.5	+13.0	-	-	13	697.2	-6.8	+4.7	-	
14	700.8	+8.5	+15.5	5	3	14	706.5	-5.1	+12.5	-	-	14	696.5	-2.6	+8.0	-	
15	699.3	+6.0	+18.0	1	0	15	707.6	-4.5	+14.0	-	-	15	694.0	-2.5	+7.5	-	
16	698.0	+3.5	+17.2	-		16	707.1	-3.8	+12.5	-	-	16	693.9	-6.5	+1.0	-	
17	696.9	+8.5	+16.0	7	0	17	707.1	-3.5	+15.1	-	-	17	693.5	-11.0	+3.6	2	5
18	696.2	+10.4	+13.7	17	0	18	703.0	-1.5	+14.2	-	-	18	693.2	-14.5	+1.2	-	
19	696.1	+7.3	+13.4	6	2	19	708.3	-4.6	+13.5	-	-	19	694.7	-9.8	+7.0	0	9
20	697.7	+5.5	+16.3	-		20	706.8	+3.1	+7.5	-	-	20	692.6	-5.2	+9.1	-	
21	695.8	+7.5	+17.5	-		21	704.5	+0.9	+9.2	-	-	21	696.9	-6.2	+7.8	-	
22	696.0	+4.2	+13.0	-		22	702.1	0	+9.0	-	-	22	692.4	-6.3	+4.8	-	
23	699.0	+4.7	+15.0	-		23	700.0	+0.5	+10.0	-	-	23	695.1	-5.6	+3.5	8	0
24	700.9	+1.8	+16.3	-		24	698.5	+5.2	+15.0	-	-	24	702.2	-11.0	+5.0	-	
25	699.3	+3.5	+17.5	-		25	703.2	-2.5	+13.0	-	-	25	706.0	-9.5	+9.0	-	
26	702.5	+6.0	+19.7	0	2	26	702.4	-1.0	+12.5	-	-	26	706.8	-9.8	+8.9	-	
27	701.2	+2.1	+16.1	-		27	700.6	+2.5	+15.2	-	-	27	702.0	-5.0	+7.0	-	
28	698.8	+3.4	+14.5	-		28	701.5	+4.8	+7.5	16	1	28	702.5	-5.0	+8.5	-	
29	698.9	+3.6	+13.2	-		29	701.9	+2.4	+8.6	14	5	29	704.5	-2.5	+13.0	-	
30	698.6	+1.8	+12.5	-		30	703.2	-3.7	+10.5	-	-	30	704.5	-2.5	+12.5	-	
31	694.2	+3.0	+8.5	-								31	703.5	-4.0	+14.0	-	

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 735m²⁰ (moyenne barom. 699m^m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure solaire)
 (Relevés de M. CHABOT)

Observations du premier trimestre 1921

JANVIER					FÉVRIER					MARS				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	704.0	3.5	+14.0	—	1	689.1	— 1.2	4.2	1 ^m /6	1	707.8	5.9	+17.9	—
2	703.2	3.2	+6.5	—	2	692.1	— 0.6	7.3	—	2	705.8	6.3	+16.0	—
3	700.7	1.0	+11.2	—	3	693.2	— 0.8	8.3	3	702.3	702.3	5.0	+13.6	—
4	704.5	2.5	+9.5	—	4	698.7	— 1.8	5.5	—	4	702.1	2.0	+14.2	—
5	705.0	3.7	+8.5	—	5	698.6	— 5.8	4.9	—	5	702.7	5.0	+14.3	—
6	703.5	2.5	+10.6	—	6	694.0	0	7.2	0	6	698.7	1.3	+11.5	—
7	703.8	2.2	+9.0	—	7	694.8	— 2.0	3.6	—	7	695.0	2.1	+11.4	1 ^m /9
8	700.3	2.4	+8.0	—	8	699.4	— 3.0	2.5	—	8	695.6	1.2	+10.5	—
9	705.0	2.2	+8.9	—	9	702.1	— 2.4	3.8	—	9	699.8	1.9	+14.6	—
10	706.2	3.4	+11.6	—	10	701.3	— 2.3	4.5	—	10	699.3	5.8	+14.5	—
11	701.3	5.0	+10.0	—	11	703.1	— 3.5	7.1	—	11	698.8	5.9	+13.1	—
12	698.0	4.3	+10.7	—	12	700.7	— 2.7	6.3	—	12	700.1	7.3	+13.6	—
13	693.0	4.1	+5.6	3 ^m /3	13	702.8	— 7.0	9.2	—	13	701.1	5.8	+13.7	—
14	693.4	0	+3.1	10	14	702.0	— 5.7	9.2	—	14	705.1	3.2	+14.8	—
15	697.7	3.0	+2.0	—	15	701.5	— 1.3	7.0	—	15	705.7	0.4	+16.3	—
16	701.8	3.2	+1.5	—	16	702.2	— 2.0	13.1	—	16	710.4	0	+17.0	—
17	704.9	5.7	+5.5	—	17	696.5	+ 0.5	13.7	—	17	709.7	3.5	+17.7	—
18	702.9	4.8	+7.8	—	18	697.4	— 4.6	13.9	—	18	708.7	4.5	+16.2	—
19	696.8	2.0	+5.7	0	19	699.8	— 5.5	16.7	—	19	704.9	3.1	+13.8	0
20	702.8	0.6	+7.2	—	20	702.7	— 6.5	13.0	—	20	702.7	3.5	+12.7	0
21	709.4	1.7	+7.8	—	21	702.6	— 5.7	18.7	—	21	693.6	0.5	+13.0	1
22	709.6	5.0	+13.0	—	22	703.1	— 5.8	13.5	—	22	703.1	3.0	+17.0	—
23	704.4	3.2	+13.9	—	23	705.1	— 5.7	13.0	—	23	705.0	3.0	+20.0	—
24	704.8	0.2	+11.2	—	24	707.1	— 6.8	11.2	—	24	707.5	4.8	+30.0	—
25	702.3	0.7	+10.1	—	25	709.3	— 6.9	10.4	—	25	705.5	4.8	+17.8	—
26	703.5	5.8	+10.5	—	26	708.4	— 7.2	11.3	—	26	702.8	1.0	+17.5	—
27	699.6	3.8	+12.1	—	27	710.7	— 5.7	12.9	—	27	696.0	3.0	+16.5	—
28	704.5	3.2	+8.3	—	28	711.5	— 5.1	14.5	—	28	698.0	0.5	+15.0	—
29	707.5	5.2	+13.9	—						29	696.8	1.5	+15.0	—
30	703.3	7.1	+9.0	—						30	697.0	2.0	+19.8	—
31	693.6	1.2	+5.5	12						31	704.5	2.0	+19.0	0

1881

Le Secrétaire-Gérant,
H. HUGUES.



MARSEILLE - TURIN

PAR

BRIANÇON - OULX

Grâce à notre confrère, M. l'Ingénieur Clément Aubert, auteur de la si intéressante et si documentée brochure de propagande publiée par le Comité d'Action Economique des Alpes en 1920 (Marseille-Turin par Briançon-Oulx), la Société d'Etudes se trouve en mesure de publier ci-après le compte-rendu de la réunion du Mont Genève et du Congrès franco-italien tenu l'an dernier à Briançon, le 20 septembre 1920.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler, tout d'abord, quelles sont les origines de la route nationale n° 94 d'Espagne en Italie, route nécessaire que bientôt, espérons-le, la voie ferrée devra développer.

LES ORIGINES

de la route nationale n° 94 d'Espagne en Italie

En dehors des voies maritimes, depuis que le commerce international existe, c'est le chemin primitif, marqué par la nature le long du cours de la Doire Ripaire en Piémont et de la Durance en Provence, qui relie de la manière la

plus directe le bassin du Po aux Pyrénées, c'est-à-dire l'Adriatique à l'Atlantique.

C'est par le littoral, assurément, que la domination de Rome pénètre dans la Gaule transalpine, vers l'an 120 avant J.-C., pour joindre Marseille et, de là, elle remonte le Rhône. Ainsi les Voconces de la Drôme deviennent les fédérés de Rome du temps de Pompée (77-72). Mais l'indépendance des Alpes cottiennes et de la Durance nécessite un détour gênant pour les communications directes.

En 58, César traite avec Donnus, qui règne sur Suse et qui détient l'accès de la Durance comme celui de la Drôme, pour obtenir de passer librement le Mont Genève. Auguste, son neveu, organise le réseau des voies qui mènent d'Italie dans les Gaules. Son attention se porte sur le col de Tende, au sud, sur le col du Mont Genève, au centre, et sur le Saint-Bernard, au nord. En face de chacun de ces cols, à proximité des montagnes qui les dominent, Auguste met un poste auquel il attribue son propre nom.

Vers les Alpes Pœnines, en 25 av. J.-C., c'est *Augusta Prætoria Salassorum* (Aoste) ; vers les Alpes Maritimes, c'est *Augusta Bagiennorum* (Bene Vagienna) ; vers les Alpes Cottiennes, c'est *Augusta Taurinorum* (Turin).

De l'autre côté des Alpes, *Augusta Tricastinorum* (St-Paul-Trois-Châteaux) répond à *Augusta Bagiennorum* ; *Augusta Vocontiorum* (Aouste-en-Diois) sur la Drôme, répond à Turin ; *Augusta Allobrogum* (Aoste-en-Bugey) répond à *Augusta Salassorum* (Aoste).

Ainsi, au centre des Alpes, le Pô (Turin) mène à la Drôme (Aouste) par le Mont Genève. Cela fait, Auguste engage le fils et successeur du roi Donnus à construire, entre Turin et Arles, une voie se dirigeant le long de la Durance : il doit la mener de Suse à Sisteron, par Briançon, Embrun, Chorges, Gap et Tallard. C'est la voie cottienne à laquelle celui-ci donne son nom. La voie du Rhône au Pô joint la voie cottienne à Gap, qui se trouve fondé en 14 aussitôt après la soumission de Chorges. Le bornage des pierres milliaires de la voie cottienne est établi pendant l'automne de l'an 3 av. J.-C.

Tel est le point de départ de la première route ouverte par les fondateurs de la civilisation moderne sur la trace des sentiers primitifs. César a passé par le Mont Genève : Auguste en a établi la voie le long de la Durance vers l'Espagne et, de Gap, il en détache une autre voie directe vers le Rhône¹.

Au IV^e siècle de l'ère actuelle, en 333, on voit un pèlerin se rendre de Bordeaux à Jérusalem en passant ainsi par le col du Mont-Genève.

A travers les âges, toutes les fois que les circonstances politiques adverses ne s'y sont pas opposées, l'administration s'est vue ramenée à suivre cette exigence de la nature qui, elle, ne varie pas.

Peu à peu, sur le col, la voie pavée romaine s'était réduite à un simple chemin muletier et il faudra que Napoléon vienne rouvrir les traces d'Auguste.

Tout le monde sait comment le préfet des Hautes-Alpes Ladoucette, dont le souvenir est demeuré si vivant encore aujourd'hui, sut réaliser ce que les lenteurs administratives et les difficultés financières, aussi bien que quelques oppositions peu éclairées, tendaient à retarder d'une année à l'autre, c'est-à-dire la transformation de ce vieux chemin muletier en route carrossable.

Cependant le jeune et actif préfet du premier empire a eu des prédécesseurs dont l'esprit aussi fut clair : ils concurent et ils tentèrent vainement ce que lui seul, après eux, devait pouvoir imposer, grâce au Consul, et c'est pourquoi leurs noms sont tombés dans l'oubli. Il faut cependant, aujourd'hui, faire revivre leur souvenir.

Le 12 juillet 1762, l'Intendant de Dauphiné, Christophe Pajot de Marcheval, dans sa tournée du Briançonnais, vient au Mont Genève « dont la pente, constate-t-il, est praticable pour les voitures ».

Le 18 prairial an IV (6 juin 1796), l'ingénieur en chef du département des Hautes-Alpes, Chevalier, adresse à l'administration centrale de son département une notice

¹ G. DE MANTEYER. Le nom et les deux premières enceintes de Gap. Gap, 1905, pp. 134-139.

sur la communication routière à ouvrir entre Briançon et Turin¹.

« Citoyens, dit-il, le glorieux traité de paix conclu entre la République et le roi de Sardaigne est une circonstance trop favorable pour ne pas mettre sous vos yeux un projet... que je formai il y a deux ans, d'ouvrir une communication accessible aux voitures pour passer de France en Piémont, par Briançon et Turin, laquelle serait faite avec les routes qu'il est indispensable d'ouvrir, d'un côté, de Valence à Gap, et de l'autre, du Pont-Saint-Esprit à Gap, au moyen desquelles le département se trouverait traversé dans sa plus grande longueur par la grande route de France en Italie et on éviterait le redoutable passage du Mont-Cenis, qui n'est praticable que la moindre partie de l'année et même jamais aux voitures, tandis que celui que je propose le serait presque toute l'année, même aux voitures.

« En m'occupant de ce projet, j'ai eu en vue de rendre un service important à la République et surtout à ce département. Je désire avec empressement que vous l'envisagiez sous le même point de vue..... je crois que le moment est venu de le proposer au Gouvernement ».

Le 23 vendémiaire an V (14 octobre 1796), l'administration municipale de Briançon appuie le projet : « cette route, dit-elle, serait le passage de toutes les parties méridionales de la République qui ont des relations commerciales avec toute l'Italie ».

Saisi de ce projet, le Directoire Exécutif le renvoie au Ministre de l'Intérieur. Celui-ci, le 2 brumaire an VI (23 octobre 1797) constate que cette route « passant par le Mont-Genèvre, Sézanne et Oulx, établirait avec les départements méridionaux de la France une communication beaucoup plus facile, épargnant cinq journées de marche sur l'espace à parcourir et, par conséquent, plus économi-

¹ Tous les documents qui suivent subsistent, aux Archives des Hautes-Alpes, dans les liasses L. 100 à 102, S. 67 à 69.

que que celle qui passe par Chambéry et le Mont-Cenis. Le passage du Mont-Genèvre est assez doux pour qu'il ne soit pas même nécessaire de doubler les attelages au lieu qu'on ne peut en aucun temps franchir le Mont-Cenis sans être obligé de démonter les voitures et de les faire transporter à dos de mulet pendant sept heures de marche et d'embarras ».

« Il est fâcheux que l'état actuel du Trésor public ne permette pas de faire procéder de suite à l'exécution des travaux de cette communication importante ».

Le 14 prairial an VI (2 juin 1798), l'administration centrale des Hautes-Alpes s'adresse aux départements de l'Isère, de la Drôme, des Basses-Alpes, des Bouches-du-Rhône, du Gard et de Vaucluse, pour leur faire constater la communauté de leurs intérêts avec les siens. Dès le 19 prairial (7 juin), l'Isère, la première, se range à ce point de vue.

Le 28 fructidor an VI (18 septembre 1798), le Ministre de l'Intérieur, avant de statuer définitivement sur le projet, invite l'administration des Hautes-Alpes à faire établir les études préliminaires au point de vue topographique et au point de vue financier, de Briançon au Mont-Genèvre. Le 9 germinal an VII (29 mars 1799), l'administration des Hautes-Alpes envoie au Ministre ces plans.

Sur une nouvelle lettre du Ministre de l'Intérieur du 29 thermidor an VIII (17 août 1800), le préfet des Hautes-Alpes, Bonnaire, lui adresse, le 21 vendémiaire an IX (13 octobre 1800), un mémoire rappelant l'intérêt que présente l'ouverture de la route aux voitures par le Mont-Genèvre, route aussi nécessaire au midi de la France et à l'Espagne que l'est, au nord, celle du Mont-Cenis. Ce mémoire demande l'ouverture des travaux préparatoires.

Cependant, la reprise des hostilités fait différer le projet : « on s'en tient provisoirement à la réparation du chemin actuel en l'élargissant et en adoucissant quelques pentes trop roides de sorte à le rendre praticable aux voitures » écrit l'ingénieur en chef des Hautes-Alpes le 30 prairial an IX (19 juin 1801).

Le conseiller d'Etat Cretet, chargé alors spécialement des Ponts et Chaussées au Ministère de l'Intérieur, a, semble-t-il, d'autres vues qui l'éloignent du Mont-Genèvre.

Dès son arrivée dans les Alpes, le baron de Ladoucette, successeur de Bonnaire, presse les Ponts et Chaussées d'aboutir pour remédier aux besoins urgents des populations qui lui sont confiées.

Le 25 prairial an X (14 juin 1802), il écrit à Cretet dans ce sens et, sur une lettre peu décisive de lui, du 4 thermidor (23 juillet), il n'hésite pas à partir pour Briançon le 27 thermidor (15 août) afin de mettre en mouvement, de suite, les pioches et les pelles de ses administrés. Le lendemain de son départ, une nouvelle lettre du Conseiller d'Etat, datée du 16 thermidor (4 août) arrive à la Préfecture des Hautes-Alpes, destinée à imposer encore une attente. Mais, en l'absence du Préfet, elle ne trouve que son secrétaire général, Farnaud, pour l'ouvrir ; les travaux sont déjà entrepris.

Heureusement pour Ladoucette, le Premier Consul est là, qui aime assez cet esprit d'initiative et qui l'approuve. L'appui personnel du maître de la France fait attribuer, en l'an XI, 250.000 francs, puis, en l'an XII, 200.000 francs pour l'ouverture de la route d'Espagne en Italie par le Mont-Genèvre et, dès lors, toutes les propositions du Préfet, si multiples qu'elles soient, sont approuvées — et rapidement — par la Direction Générale des Ponts et Chaussées.

Le 22 fructidor an XII (9 septembre 1804), pour célébrer son succès, — sa victoire, pourrait-on dire, — le préfet des Hautes-Alpes inaugure l'Obélisque élevé par ses ordres sur le Mont-Genèvre, à la gloire « de Sa Majesté Impériale ».

M. Malechart, garde d'artillerie à Briançon, y déclame des vers dont on a conservé le texte :

Quelle métamorphose étonnante, imprévue,
Par un charme nouveau frappe soudain ma vue !
Quoi ! Dans ces mêmes lieux où nous vîmes épars
De Bellone flotter les sanglants étendards

En un temple de paix règne une autre déesse
 Qui répand dans nos cœurs une touchante ivresse,
 Elle offre à nos regards les plus doux attributs
 Les Grâces, la beauté, les talents, les vertus,
 Autour d'elle on s'empresse, etc...

Animé par les accords de cette lyre touchante, l'ingénieur des Ponts et Chaussées lui-même, M. Dastier, se laisse gagner par la poésie au cours du banquet qui se donne dans un Temple de verdure.

Du sommet de ces monts qui dominent la terre,
 Viens, auguste Préfet, redire à l'Univers
 Les vertus du Héros que l'Europe révère.

.....
 Grâce à toi, le Genève obtint la préférence

La trame de nos maux est à la fin rompue.

Tel est le passé; vienne l'avenir. Aujourd'hui c'est la voie ferrée qui doit se superposer à la route de Napoléon comme jadis, celle-ci élargit le chemin muletier, reste modeste de la voie romaine.

Rome, volontiers, vénérât Janus qui, l'œil fixé sur le passé, le tenait, en même temps, ouvert vers l'avenir.

Sans demander à l'administration actuelle l'impossible, il faut souhaiter qu'elle considère successivement l'un et l'autre, car le passé, souvent, peut éclairer l'avenir.

Gap, 11 août 1921.

MANTEYER.



Compte-rendu de la Réunion du Mont-Genèvre
ET DU
CONGRÈS FRANCO-ITALIEN

tenu à BRIANÇON le 20 septembre 1920

CHAPITRE PREMIER

**Réunion, au Montgenèvre, des Ministres français
et italiens et des délégations d'hommes poli-
tiques et économistes, le 20 septembre 1920.**

Lors de la réunion des parlementaires des départements des Bouches-du-Rhône, des Basses et Hautes-Alpes, tenue à Paris, le 1^r juillet 1920, M. Noblemaire avait été prié de se tenir en rapport direct avec M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, pour suivre et stimuler l'action de nos voisins d'Italie, afin de faire aboutir le projet de raccourcissement du Chemin de fer de Briançon à Oulx.

Notre Ambassadeur, mis au courant de la question, qu'il connaissait du reste, et à laquelle il s'est toujours montré sympathique, a fait connaître à M. Noblemaire qu'il avait entretenu de l'affaire MM. Giolitti, président du Conseil, Peano, ministre des Travaux publics, le Ministre du Commerce, M. Danéo, ancien ministre du Trésor, etc., et que tous s'étaient montrés très favorables à cette idée. Il ajoutait qu'une conférence aurait lieu, à Rome, au Ministère des Travaux publics, à laquelle étaient convoqués tous les intéressés, entre autres le Préfet et le Président de la Chambre de Commerce de Turin.

M. Barrère indiquait, de plus, que les hautes personnalités ci-dessus désignées se montraient tout à fait disposées à accepter la suggestion de M. Noblemaire, tendant à une rencontre prochaine des Français et Italiens s'intéressant à la construction de la nouvelle ligne de communication à travers les Alpes.

Notre Député proposa, alors, de fixer le lieu de réunion au Mont-Genèvre, et la date entre le 15 et le 20 septembre 1920.

Outre l'intérêt propre que présentait, au point de vue économique, le projet du Chemin de fer, il pouvait offrir l'opportunité heureuse d'une manifestation d'amitié entre les deux pays.

Quant à la réunion, plus elle serait importante, plus haute serait la qualité des participants, plus elle aurait, à tous points de vue, d'efficacité.

Le 3 septembre, M. Honnorat, député des Basses-Alpes, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, était désigné par le Conseil des Ministres, pour représenter le Gouvernement français à cette réunion. Il en fixait la date au 20 du même mois.

Malheureusement M. Peano, ministre des Travaux publics du Gouvernement royal Italien, qui avait accepté d'assister personnellement à cette réunion, en fut empêché, au dernier moment, par suite de l'ouverture d'une session du Sénat Italien qui avait été fixée au 20 et de la mise à l'ordre du jour de lois importantes déposées par lui.

Malgré sa bonne volonté et son désir d'aller au Mont-Genèvre, il dut désigner l'honorable M. Rubili, sous-secrétaire d'Etat du Commerce et de l'Industrie, pour représenter le gouvernement royal Italien.

Le Comité d'Action économique des Hautes-Alpes, organisateur de la réunion, avait, dès les premiers jours de septembre, adressé en France ses invitations à tous les Sénateurs et Députés des départements des Bouches-du-Rhône, Basses et Hautes-Alpes, Vaucluse, Hérault et Gard; aux Préfets des dits départements, au Directeur général de la Compagnie P.-L.-M. et à divers chefs de service, aux Con-

seils généraux, aux Présidents et Membres des Chambres de Commerce, aux Présidents et Membres des Syndicats d'Initiative, au Général, commandant le Groupe fortifié des Hautes-Alpes, à l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, aux Municipalités et à diverses personnalités connues pour s'être particulièrement occupées du projet du raccordement. Enfin, la presse locale et régionale avait été convoquée.

En Italie, en dehors des invitations qui avaient été laissées aux soins de M. Barrère, notre ambassadeur, le Comité avait invité les Municipalités de Turin et des communes voisines, le Président des Chambres de Commerce Italiennes et Françaises de Turin et leurs délégués, les hommes politiques et économistes qui avaient déjà assisté au Congrès tenu à Marseille en Mars 1919.

Près de cent cinquante adhésions étaient reçues la veille du Congrès, savoir, environ cinquante de nos amis Italiens, cinquante des régions méridionales de la France et cinquante des régions Alpines.

Le 19 au soir, arrivait, à Briançon, le ministre, M. Honorat, que les présidents d'honneur du Comité d'action : MM. Noblemaire, député des Hautes-Alpes et Clément Aubert, directeur-conseil des Chemins de fer du Nord de l'Espagne, étaient allés recevoir et saluer, au nom du Comité, au col du Lautaret.

Le Ministre était accompagné du Préfet de l'Isère et de secrétaires.

Le 20, à 8 heures $\frac{1}{2}$ du matin, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts partait en auto pour le Montgenèvre, recevoir les Italiens.

Il était accompagné des Préfets des Hautes-Alpes et de l'Isère, des Présidents du Comité d'action, MM. Noblemaire, Aubert et Chabrand, des sénateurs et députés du département, des Président, Vice-Président et Secrétaire du Conseil général, des Conseillers généraux de Briançon, du Maire de cette ville, du Président de la Chambre de Commerce de Marseille, etc., et des Membres de la presse locale et régionale.

Le mauvais temps a malheureusement empêché la grandiose réception préparée à la frontière et c'est au petit village italien des Clavières que la rencontre eut lieu.

A 9 heures $\frac{1}{2}$, arrivaient en auto, venant de Turin et d'autres régions d'Italie, le Sous-Secrétaire d'Etat du Commerce et de l'Industrie S. E. M. Rubili, représentant du Gouvernement royal, le commandant Margotta, chef de service de la construction à la direction générale des Chemins de fer de l'Etat, le commandeur ingénieur Borgesa, président, et les conseillers : commandeur ingénieur Peyron, chevalier avocat Chabloz, membres de la députation provinciale de Turin ; le chevalier professeur Gribaudo et le chevalier avocat Rubini, représentants la Municipalité de Turin, le commandeur avocat Bocca, président de la Chambre de Commerce de Turin, l'honorable Bouvier, ancien député, représentant la ville de Suse, M. Drevon et M. l'ingénieur Sénéchal, représentant la Chambre de Commerce française de Turin, l'honorable Cassin, président de l'Union des Chambres de Commerce Italiennes avec l'ingénieur Daviso chef du bureau technique de la province de Coni, le maire chevalier Bordier, l'adjoint Péron, le secrétaire chevalier Audibert, le colonel Allois et MM. Rosa-Busin et Capello, d'Oulx ; le maire chevalier Peyron et la Commission Municipale de Césane, les Maires de Brousson, Sauze d'Oulx, Salbertrand, Rollières, Fenils et autres communes de la région piémontaise, le chevalier avocat Suspize pour les communes de Bardonnèche, enfin le représentant de la *Gazzetta del Popolo* de Turin.

Après les présentations et félicitations d'usage, le cortège, composé d'une vingtaine d'automobiles et auto cars alpins, se met en route. Après un arrêt de quelques minutes à la frontière, où un superbe arc de triomphe rustique pavoisé aux couleurs françaises et italiennes, est dressé et où des jeunes filles souhaitent la bienvenue et offrent des fleurs aux Ministres et à leur suite, la caravane se remet en route à travers le pittoresque et splendide paysage alpestre que traverse la route qui conduit du Montgenèvre à Briançon.

CHAPITRE II

Congrès de Briançon (20 septembre 1920)

La ville est pavoisée de drapeaux Français et Italiens et, malgré le mauvais temps, la population se presse pour saluer les délégués.

Le Congrès se réunit à 11 heures, dans la salle des fêtes du Collège, agréablement décorée aux couleurs des deux sœurs latines. Sur l'estrade, où des fauteuils sont disposés, prennent place : les Ministres français et italiens, les personnalités des deux pays, M. Hubert Giraud, qui doit présider le Congrès, M. Faure, maire de Briançon et les orateurs. Nous notons, dans la salle, la présence de tous les délégués italiens arrivés dans la matinée et relevons les noms suivants ; du côté Français :

M. Noblemaire, député ; M. Peytral, sénateur, ancien sous-secrétaire d'Etat ; M. Schrameck, sénateur des Bouches-du-Rhône ; MM. Bonniard, député, président du Conseil général des Hautes-Alpes ; De Veuille, préfet des Hautes-Alpes ; Tenot, préfet de l'Isère ; Authier, secrétaire général ; Beaugrand, sous-préfet de Briançon ; Papinot, sous-préfet d'Embrun ; Faure, maire de Briançon ; Jean Ferréol, président de la Chambre de Commerce des Hautes-Alpes ; Commandant d'armes ; MM. les conseillers généraux, Planche, Toy-Riont, Pellevoizin, Chabrand, Gueydan, Cornand, Blanchard, Escaillier, Provansal, Grimaud Ernest, Arthaud, Servel, Pavie, Bois, Jourdan, conseillers généraux des Hautes-Alpes ; Fabre, Barthélemy, Eugène Pierre, des Bouches-du-Rhône ; Gassier Paul, Barnaud, de Courtois, des Basses-Alpes ; MM. Dauteroche, vice-président du Conseil de Préfecture ; Revilliod, chef de cabinet et Simplot, chef de division de la Préfecture ; Berne, maire de Gap ; Bec, maire d'Avignon ; Thouard, maire d'Embrun ; Merle, maire de Montgenèvre ; Verpillat, commissaire spécial.

De la Chambre de Commerce des Hautes-Alpes : MM.

Baldy, Boyer, Martin, Berlié, Faure Alphonse, Gravier Jules, Imbert Emile; Perret et Lisbonis, membres de la Chambre de Commerce de Marseille; M. l'Ingénieur en chef de l'exploitation de la Compagnie P.-L.-M. représentant la Compagnie; M. Simon, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées; M. l'Inspecteur principal de la Compagnie P.-L.-M. à Grenoble; MM. Chabanne, agent commercial de la Compagnie P.-L.-M. à Grenoble; Perrin, inspecteur de l'exploitation à Gap; Chef de gare de Briançon, Wilhelm, ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées; Monges, ingénieur des Ponts et Chaussées à Sisteron; Turcan, agent-voyer d'arrondissement; Gravier, vice-président de la fédération des Syndicats d'Initiative de Provence; Goudet, président du Syndicat d'initiative de Gap; Bonfiglio, directeur des Services autos-cars de la Société Niçoise; Barle V., président du Syndicat d'initiative; Teissier, membre du Syndicat d'initiative; Louis Aubert, membre; Brun Léon, président de la section du C.-A. F. de Briançon; Bourcier Jean, président et Villan, secrétaire du syndicat d'initiative du Queyras.

Du Comité d'action :

MM. Noblemaire et Aubert, présidents d'honneur; Lemaitre, vice-président; Tanc, secrétaire; Jouglar, Maurel, Laurençon et les représentants de la presse locale et régionale parmi lesquels se trouvait M. Proal, ancien député des Basses-Alpes.

S'étaient excusés de ne pouvoir assister au congrès : MM. André Lefebvre, ministre de la Guerre; Le Trocquer, ministre des Travaux publics; Peano, ministre des Travaux publics Italiens; Facta, ministre des Finances; comte Th. Rossi, sénateur de Turin; Noblemaire, directeur général honoraire Conseil du P.-L.-M.; Margot, directeur général du P.-L.-M.; Séjourné, sous-directeur; Gabriel Cordier, président de l'Union des Industries Métallurgiques et Minières; les Préfets des Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Vaucluse, Gard et Hérault; le général Bordeaux, et son Chef d'Etat-Major; le Député

Andrieux; le Directeur des Wagons lits; les conseillers généraux Gastinel et Massot, des Basses-Alpes; Jouval, des Bouches-du-Rhône, etc., etc.

Le Comité d'Action a reçu, en outre, une quantité de télégrammes et de lettres d'adhésions qui montrent, une fois de plus, l'importance capitale que les personnages les plus qualifiés de la France méridionale et du Piémont attachent à la question débattue aujourd'hui.

Il serait trop long de les reproduire tous; citons, cependant, parmi les dépêches, celles, tellement significatives, qu'il est inutile d'en souligner l'importance, de M. l'Ambassadeur Barrère, celle du Ministre des Travaux publics et du Ministre des Finances du Gouvernement Italien : MM. Peano et Facta.

Dépêche de l'Ambassadeur M. Barrère :

« COMITÉ D'ACTION DE GAP. — *L'obligation de retourner à Rome m'empêchera à mon vif regret, de profiter de votre aimable invitation; je n'en suivrai pas moins, avec un vif et sympathique intérêt, l'Œuvre Franco-Italienne que vous allez accomplir, et dans laquelle tous mes vœux vous accompagnent.* — BARRÈRE, ambassadeur. »

Dépêche du Ministre des Travaux publics Italien :

« A l'honorable M. Noblemaire, hôtel Terminus, Briançon. — *Regrettant vivement que les devoirs de ma charge ne me permettent pas d'assister à la réunion qui se tient au Mont-Genèvre, pour la construction de la ligne Oulx-Briançon, je vous adresse mon salut déférent, en vous donnant l'assurance que je serai très heureux de soutenir au nom du Gouvernement italien la noble initiative qui constituera un nouveau lien de solidarité entre les deux nations sœurs.* — PEANO, ministre des T. P. »

Dépêche du Ministre des Finances italien :

« COMITÉ D'ACTION DE GAP. — *Je remercie vivement votre Comité pour son aimable invitation, regrettant que les travaux parlementaires m'empêchent de prendre part*

de la façon la plus sympathique, à votre réunion, à laquelle j'envoie ma cordiale adhésion. Respects. — FACTA, ministre des Finances. »

Contentons-nous de citer encore quelques-uns des noms de signataires de lettres d'adhésions : MM. Arthaud, président du groupe parlementaire ; le professeur, docteur, ingénieur Luigi Luiggi, inspecteur général des Travaux publics à Rome ; Michel et Perchot, sénateurs des Basses-Alpes ; Gazelle, sénateur du Gard ; de Magallon, Guibert Félix, députés de l'Hérault ; Reynaud, député des Basses-Alpes ; Caillat, député des Hautes-Alpes ; Auguste Girard, député des Bouches-du-Rhône ; Meritan, député de Vaucluse ; Ceccaldi, préfet de la Vienne ; Baron de Boccard, homme de lettres à Rome ; Tassy, Daniel Millaud, Jules Millaud, E. Michel, Jourdan, conseillers généraux des Bouches-du-Rhône ; Ailhaud, Pellissier, Honnorat, conseillers généraux des Basses-Alpes ; Teyssedre et Jeoffray, présidents des Chambres de Commerce de Nîmes et d'Avignon ; les Maires de Marseille, Nîmes, Aix, etc., etc....

La séance est ouverte par le Maire de Briançon qui, au nom de la population, adresse ses souhaits de bienvenue à toutes les personnalités françaises et italiennes et particulièrement à MM. Honnorat et Rubili dont la présence à ce Congrès est un gage assuré de son succès. Il se félicite des relations cordiales qui existent entre les deux nations sœurs, relations qui seront plus intimes encore lorsque le raccordement Briançon-Oulx sera un fait accompli. M. Faure passe ensuite la présidence à M. Hubert Giraud, député, président de la Chambre de Commerce de Marseille, qui prononce l'allocution suivante :

« Messieurs, je dois à une circonstance fâcheuse l'honneur de présider, aujourd'hui, cette imposante assemblée. Mon collègue et ami, M. Arthaud, député des Bouches-du-Rhône, assez sérieusement souffrant, s'est trouvé dans l'impossibilité de venir occuper ce siège, qui lui revient, comme président du Comité parlementaire des départements intéressés à la ligne Marseille-Turin.

« Je vous apporte donc ses excuses, et je vous propose de
 « lui envoyer, au nom du Congrès, nos vœux de prompt
 « rétablissement.

« Messieurs, je vais rompre avec toutes les traditions,
 « en m'abstenant d'adresser, ici, les souhaits de bienve-
 « nue qui sont dans nos cœurs, à tous ceux qui ont bien
 « voulu répondre à notre appel. Soyez d'ailleurs sans
 « crainte : nos hôtes ne perdront rien pour attendre, et
 « mon collègue et ami, M. G. Noblemaire, leur dira, mieux
 « encore que moi, dans une autre enceinte, toute la satis-
 « faction que nous éprouvons à les voir parmi nous. Je
 « ne puis, cependant, me dispenser de remercier le Gou-
 « vernement de S. M. le roi d'Italie et le Gouvernement
 « de la République d'avoir officiellement envoyé à ce
 « Congrès des délégués dont la présence, ici, sur cette
 « estrade, a une importance et une signification sur les-
 « quelles je n'insisterai pas mais qui n'échappera à per-
 « sonne. Si je ne puis m'étendre davantage, c'est que notre
 « Congrès se tient à un moment où nous ne disposons
 « que d'un temps très limité. Un événement profondé-
 « ment regrettable, et que nous déplorons tous, vient de
 « rendre nécessaire la convocation subite des Chambres
 « françaises. Tous les parlementaires ici présents doivent
 « être à Paris, demain matin, et, pour y parvenir, nous
 « sommes obligés de quitter la ville hospitalière de Brian-
 « çon cet après-midi, à 3 heures précises. Nous ne pour-
 « rons donc, Messieurs, ni les uns ni les autres, donner
 « tous les développements que nous aurions désiré appor-
 « ter aux exposés que nous'avons à faire. Je suis con-
 « traint de demander aux orateurs de tenir compte de
 « cette nécessité, tout à fait imprévue, ai-je besoin de le
 « dire, quand la date du Congrès a été fixée au 20 sep-
 « tembre.

« Messieurs, si j'ai accepté de prendre au fauteuil une
 « place qui revenait tout naturellement à bien des person-
 « nalités qui m'entourent et qui en sont infiniment plus
 « dignes, c'est uniquement parce que ma présence a une
 « signification que je tiens à affirmer. En tant que pré-

« sident de la XI^e Région Économique, je viens déclarer
 « ici, une fois de plus, que la création de la ligne Brian-
 « çon-Oulx est autre chose qu'une question locale, ou
 « même alpine. C'est toute une région ; d'abord (je dis
 « d'abord, parce que ce n'est pas seulement notre région)
 « qui est directement intéressée à la prompte réalisation
 « d'un projet dont l'utilité a été si souvent et si péremp-
 « toirement démontrée. Ce n'est pas Briançon-Oulx, c'est
 « Marseille-Turin, que nous poursuivons et que nous
 « voulons voir aboutir. Cette vérité vient d'être confirmée
 « ces jours-ci. Samedi 18 courant, avant hier, le Comité
 « Régional des Chambres de Commerce, réuni à Nîmes,
 « sous ma présidence, a émis à l'unanimité, un vœu dans
 « ce sens, vœu dont je n'ai pas apporté le texte, mais qui
 « est une contribution nouvelle et significative à notre
 « œuvre commune.

« Messieurs, je dois donner l'exemple de la brièveté,
 « mais je voudrais cependant marquer rapidement un
 « des caractères les plus français de notre œuvre et les
 « mieux faits pour décider sa prompte exécution.

« Parmi les très nombreux grands travaux à entre-
 « prendre en France, il en est qui sont simplement l'achè-
 « vement d'un travail incomplet ; il en est, qui auront
 « pour effet, de décupler le rendement d'un outillage
 « auquel il manque peu de chose, mais quelque chose
 « *d'essentiel*.

« Si je pouvais me permettre une comparaison, je vous
 « dirais que le Briançon-Oulx est un travail du même
 « ordre que l'Étang de Berre. Qu'est-ce que c'est que
 « l'Étang de Berre ? C'est ce que M. Pierre Baudin ap-
 « pelait une merveille inutile. Pourquoi est-elle inutile ?
 « Parce que l'Étang de Berre est isolé et inaccessible. Ou-
 « vrons vers Marseille la porte du tunnel de Rove, ou-
 « vrons vers la mer celle de Caronte, par Port-de-Bouc,
 « ouvrons vers le Rhône celle du canal de Marseille au
 « Rhône, et nous verrons, avant dix ans, la vie intense
 « infusée à ce lac inerte, par les voies qui lui assureront
 « une active circulation. Et qu'est-ce que la dépense à

« faire, si grosse qu'elle soit, à côté de la fécondité apportée à 15.000 hectares d'eau abritée, entourée de 60 kilomètres de rivages.

« Messieurs, Briançon doit cesser d'être un Terminus; la voie ferrée, sans issue, doit en trouver une vers l'Italie et la percée du Mont-Genèvre permettra à des mains qui, des deux côtés des Alpes, se tendent en vain les unes vers les autres, de se serrer enfin dans l'union et pour le travail.»

Très applaudi, M. H. Giraud donne la parole à M. Lemaître, vice-président du Comité d'action économique des Hautes-Alpes qui, avec son éloquence coutumière, prononce le discours ci-après :

« MESSIEURS,

« Il y a treize ans — c'était exactement le 18 août 1907 — dans cette ville de Briançon, se réunissait un important Congrès qui groupait de nombreuses et importantes personnalités Italiennes et Françaises, représentant le Piémont et la vallée du Pô, les Alpes et la Provence.

« Un rapport, d'une lumineuse clarté, d'une précision absolue, écrit en un style simple autant qu'élégant, était lu par M. Pons et ses conclusions en étaient votées d'enthousiasme.

« Cet enthousiasme se prolongeait en un banquet nombreux et animé et se manifestait en des toasts vibrants, en des discours enflammés, dans lesquels, orateurs français et italiens, rivalisant d'éloquence, disaient leur espérance dans le succès de la cause qui provoquait cette manifestation et affirmaient leur volonté de travailler, sans relâche, à en assurer le succès.

« Quelle était donc cette cause ?

« Quel était donc le but de ce Congrès ?

« Quelle était l'espérance ainsi affirmée ?

« L'une des résolutions votées sur le rapport de M. Pons le proclamait : *Le Congrès renouvelant énergiquement le vœu, exprimé à plusieurs reprises, par les as-*

« *semblées régionales et la représentation des provinces
« du Piémont, du Dauphiné et de la Provence, invite les
« Gouvernements à reprendre l'étude d'un projet de che-
« min de fer de Briançon en Italie, par la voie la plus
« directe. »*

« Et voici qu'aujourd'hui, après treize ans c'est un non-
« veau Congrès, à Briançon ; à ce Congrès nous voyons
« nombre de personnalités françaises qui, de leur pré-
« sence, honoraient le Congrès de 1907, nous voyons,
« nombreuses, parmi les notabilités italiennes, celles qui
« déjà étaient les hôtes de Briançon à cette époque.

« Et ces hôtes italiens, ce n'est pas à la sortie du tunnel
« du Montgenèvre que nous sommes allés les recevoir ;
« c'est sur le Mont-Genèvre lui-même que nos délégués
« les sont allés attendre et saluer tout à l'heure et, chemi-
« nant, ils ne virent nul chantier, n'aperçurent aucun
« jalonnement, indices d'un travail en cours ou même
« prochain.

« Et si vous êtes venus, Messieurs, nos immédiats voi-
« sins de Cézanne, d'Oulx et de Suse et vous, moins pro-
« ches, qui nous arrivez de Turin et vous, enfin, person-
« nalités éminentes venues de Rome jusqu'à nous, si
« des Français de toutes les parties du Sud-Est et si de
« nombreux alpins, sont venus ici, c'est encore et c'est
« toujours pour affirmer les mêmes espérances, crier la
« même volonté :

« *Obtenir que soient enfin reliés les chemins de fer
Français de la vallée de la Durance et Italien de la vallée
du Pô. »*

« N'a-t-il donc servi à rien le Congrès du 18 août
« 1907 ?

« N'a-t-il donc été d'aucune utilité, le vote du Congrès
« national des Travaux publics tenu à Bordeaux, le
« 12 octobre suivant ?

« Inutile, aussi, la remarquable étude sur les chemins
« de fer transalpins, publiée en 1909 par M. Berge, secré-
« taire du Comité France-Italie ?

« Oui, Hélas ! tout cela fut inutile, au point de vue de
 « la réalisation immédiate de nos désirs ; mais, tu moins,
 « tous ces vœux, tous ces travaux, maintinrent la ques-
 « tion au rang de l'actualité, et ce fut tout ce qu'une oppo-
 « sition d'ordre en grande partie financier et d'autres
 « circonstances avaient permis d'obtenir, lorsqu'éclata,
 « sur l'Europe entière, l'horrible tempête dont les derniers
 « grondements se font encore entendre dans le lointain
 « Orient.

« Certes, ce n'était pas pendant que toutes les énergies,
 « toutes les volontés, toutes les pensées mêmes, étaient
 « tournées du côté de la guerre, tendues vers les combat-
 « tants, qu'il pouvait être question de demander et d'ob-
 « tenir la réalisation d'un projet si cher à nos régions ;
 « mais la guerre a permis de mieux percevoir l'utilité
 « pressante de cette réalisation.

« Pour les mêmes causes, pour le même idéal, contre la
 « même barbarie, la France et l'Italie ont lutté, ont souf-
 « fert ensemble ; l'affinité de leurs races s'est affirmée,
 « une fois de plus ; la communauté de leurs pensées, la
 « similitude de leurs intérêts sont apparues avec plus de
 « force que jamais, et, plus que jamais, nous avons re-
 « gretté que deux Peuples aussi rapprochés par le cœur
 « et par tout ce qui unit, soient ainsi séparés par ces in-
 « posants et trop souvent infranchissables sommets.

« Et nombreux furent ceux qui déplorèrent que n'aient
 « pas mieux été entendues et comprises les voix qui de-
 « puis 1875, avec plus de force, en 1880, avec les députés
 « Français, Laurençon, et, Italien, Genin ; en 1883, avec le
 « Conseil provincial de Turin et les Conseils généraux des
 « Bouches-du-Rhône et des Hautes-Alpes et les Cham-
 « bres de Commerce de Marseille et de Turin ; en 1884,
 « avec les auteurs du projet de chemin de fer de monta-
 « gne Fell ; en 1899..., après un long silence..., avec le pro-
 « jet de tramway Visetti ; en 1900, avec la Municipalité de
 « Turin ; en 1901, après la remarquable campagne de
 « MM. Chabrand et Prunier et avec sept Chambres de
 « Commerce françaises et les Représentants de sept dé-

« partements, du Sud-Est de la France; en 1905, avec le
 « Syndicat de l'Alimentation Marseillaise; en 1907, avec
 « le Congrès d'Oulx et de Briançon, avaient demandé,
 « avec une inlassable constance, une énergie toujours plus
 « grande, l'exécution d'un projet, vieux déjà, puisqu'il
 « remonte à la conception même du réseau général des
 « chemins de fer, en Italie comme en France et, pour la
 « France, au 11 avril 1857, projet précisé et affirmé dans
 « les conventions intervenues entre l'Etat et la Compagnie
 « P.-L.-M. le 5 juillet 1874, conventions suivies, dès cette
 « même année, de l'établissement d'un avant-projet, par
 « l'Ingénieur en Chef de la Compagnie elle-même.

' « Et, impérieusement, la question se pose de nouveau
 « en pleine guerre.

« Au mois de mai 1916 au Congrès des Comités Italia-
 « Francia et France-Italie, M. Honnorat, député des Bas-
 « ses-Alpes, déposait un rapport concluant à l'ouverture
 « de négociations entre les deux Gouvernements de
 « France et d'Italie, en vue d'adopter un programme nou-
 « veau de construction de chemins de fer consistant :

« 1° Dans le raccordement des lignes françaises et
 « italiennes par Briançon-Oulx; le Ministre ne reniera
 « certainement pas l'opinion du député.

« La même année, sous les auspices de M. le Préfet
 « Ceccaldi, MM. Clément Aubert et Chabrand fondaient
 « le Comité d'Action Economique des Hautes-Alpes,
 « Comité qui fixait, comme premier but à son activité,
 « le même raccordement et, dès 1917, se mettait résolu-
 « ment à l'œuvre, rassemblant la documentation, provo-
 « quant tous concours et le réveil des bonnes volontés,
 « des deux côtés des Alpes.

« Ce Comité obtint rapidement un premier résultat :
 « l'union entière, du côté français, sur le tracé de Brian-
 « çon-Oulx, grâce au patriotisme éclairé des représen-
 « tants autorisés de la vallée du Queyras. L'union faite
 « en France, le bureau du Comité, auquel s'était joint
 « M. Pierre, maire de Marseille, se rendit, le 26 août
 « 1918, à Turin. L'année 1917, point culminant de la

« guerre, avait interrompu les négociations, et, sous les
 « bienveillants auspices de la Chambre de Commerce,
 « en présence de M. le sénateur Rossi et MM. les députés
 « Bouvier et Giretti, se tint une importante réunion, dont
 « le souvenir restera gravé dans le cœur de ceux qui y
 « prirent part.

« L'accord s'y fit de confier à la Commission mixte fer-
 « roviaire de Turin, présidée par M. l'Ingénieur Borgesa,
 « que je suis heureux de saluer ici, la mission de faire un
 « choix définitif du tracé dont l'exécution devrait être de-
 « mandée aux deux Gouvernements et, quelques temps
 « après, cette Commission faisait connaître sa décision
 « en Italie, comme en France, le Briançon-Oulx recueil-
 « lait les suffrages.

« Quelques mois après la région Economique Pro-
 « vençale, groupant les représentants des Chambres de
 « Commerce et de tous les groupements économiques
 « de six départements, acceptait de mettre à son ordre
 « du jour la question du raccordement et, le 7 mars 1919,
 « après deux intéressantes séances, après le brillant ex-
 « posé de M. Pierre, les interventions heureuses de MM.
 « Aubert, Peytral, de M. Planche et Bourcier, les élo-
 « quents et entraînants discours de MM. Rossi et Bou-
 « vier, le Congrès votait à l'unanimité le vœu suivant :

« *Le Congrès des Chambres de Commerce et des Groupements agricoles, industriels, commerciaux et touristiques de la région provençale;*

« *Voulant faire aboutir le projet de raccordement des chemins de fer français et italiens, par la vallée de la Durance, projet qui faisait déjà partie du plan général des chemins de fer français, en 1859, et qui était compris dans la concession accordée à la Compagnie P.-L.-M.;*

« *Considérant que le tracé d'une nouvelle voie ferrée, qui offre le plus d'avantages et répond le mieux aux besoins des deux nations est le tracé Briançon-Oulx.*

« *Considérant que l'alliance entre la France et l'Italie, scellée par le sang des vaillants soldats des deux peuples*

et consacrée par la Victoire, rend de plus en plus nécessaire la construction entre le Piémont et le Midi de la France de nouvelles voies de communication;

« Que l'accord s'est fait, sur ce point, entre les représentants autorisés des régions intéressées, tant en France qu'en Italie;

« Renouvelle, énergiquement, le vœu, exprimé à plusieurs reprises, par les assemblées régionales et les représentants du Piémont, du Dauphiné et de la Provence, et invite les Gouvernements français et italiens à prendre les dispositions nécessaires, pour raccorder par le tracé Briançon-Oulx, la ligne française des Alpes et la voie Modane-Turin;

« Considérant, d'autre part, qu'il y a un intérêt de premier ordre à développer les rapports commerciaux entre les vallées du Queyras et du Pellice, et à faciliter le tourisme dans ces pittoresques régions;

« Emet le vœu que les Gouvernements français et italiens mettent, le plus tôt possible, à exécution, le projet de route établi pour relier Bobbio Pellice et la Monta, par le col Lacroix;

« Donne mandat à un Comité spécial de faire auprès des Gouvernements, avec l'appui des représentants au Parlement, des régions intéressées, toutes démarches utiles pour la réalisation, tant du Raccordement Briançon-Oulx, que de la construction de la route du col Lacroix. »

« Quelques jours après, un nouveau Congrès, tenu à Lyon, émettait le même vote. Toutes les hésitations semblaient devoir tomber, nous croyions pouvoir entrevoir enfin le jour de la réalisation de nos espérances plus que demi-séculaires..... Or, en dépit des démarches entreprises au lendemain même du Congrès de Marseille par MM. Arthaud et Pierre, malgré les instances de nos représentants, malgré la documentation si précise fournie, le 17 novembre 1919, le Conseil supérieur des Travaux publics a émis l'avis suivant :

« Il y a lieu de ne pas exécuter la ligne Briançon-Oulx

et de renvoyer au Comité d'Etudes des travaux des routes l'examen de l'amélioration des relations entre la France et l'Italie sur ce point et des facilités à donner au tourisme. »

« C'était la défaite !

« Devions-nous l'accepter comme définitive ?

« Après Charleroi, Joffre ne désespéra pas du salut de la France, ce fut la retraite et la victoire de la Marne !

« Le 17 novembre 1919 est notre Charleroi ; il dépend de nous, de notre énergie, de nos volontés que nous ayons notre victoire, qui sera celle du Mont-Genèvre !

« Le Comité n'a pas désespéré, il ne désespère pas, il ne désespérera jamais ! Si le succès est aux audacieux, il est aussi aux tenaces ! Tant que les chemins de fer seront le meilleur mode pour assurer les relations entre deux régions — et ce sera sans doute toujours — il criera qu'il faut que celui-là se fasse qui, réalisant le plan de 1857, réunira les vallées de la Durance et du Pô, par le Mont-Genèvre et, à force de crier, il l'obtiendra, d'autant mieux, qu'à sa voix, se joindront celles de vingt-cinq autres départements français et que, du côté italien, c'est la même unanimité qui se manifeste.

« Le Comité n'a pas désespéré ; sous l'impulsion de son Président d'honneur, il a repris la campagne et saisi les représentants des trois départements plus directement intéressés : le 1^{er} juillet dernier, une réunion groupait, dans un bureau de la Chambre des Députés, les Représentants de ces trois départements et les Délégués du Comité et, de cette réunion, sortit la décision de recommencer la campagne en provoquant, tout d'abord, le Congrès de ce jour.

« Nos présences, Messieurs, les nombreuses adhésions et regrets exprimés, sont une première réponse à l'avis de rejet du Conseil supérieur et, respectueusement, mais fermement, nous faisons appel de ce Conseil à ce Conseil lui-même... mieux informé.

« Est-ce téméraire ?

« Et-il téméraire de défendre et d'espérer voir enfin réaliser une idée aujourd'hui vieille de 63 ans, qui parut une vérité d'évidence lors de l'élaboration du plan général des chemins de fer français, qui fut acceptée en Italie, qui ne suscita aucune objection fondamentale et de principe, et qui, de tout temps, reçut l'unanime adhésion des régions intéressées ?

« Est-il contraire au bon sens de soutenir que, sera utile et profitable à l'intérêt général, une ligne qui apparut comme telle à tant de bons et sains esprits ?

« Est-il insensé d'espérer que l'opposition actuelle pourra fléchir devant la démonstration de l'importance des intérêts en jeu ?

« Répondre négativement, à toutes les questions, serait faire injure à la mémoire de ceux qui nous ont précédés dans cette lutte et qui ont disparu avant d'avoir vu poindre l'aurore de la victoire ; à tous ceux qui ont lutté, jusqu'à ce jour, à ceux-là qui, de bonne foi, ne partageront pas, jusqu'à présent, notre conviction, mais qui accueilleront, avec la bonne foi, nos justes revendications !

« Les avantages du tracé Mont-Genèvre, sur les deux autres, qui furent envisagés, se résument en ceci : de 6 kilomètres plus long, comme itinéraire, que celui du Queyras, il ne présente, par contre, que 28 kilomètres à construire, au lieu de 70 ; un tunnel de 8 kilomètres, au lieu de 10, une altitude de 1.400 m., au lieu de 1480, un prix de revient très inférieur.

« Le Queyras sera, d'autre part, admirablement desservi, au point de vue économique comme au point de vue touristique, par la route, qui, passant par le col Lacroix, reliera les vallées du Queyras et du Pellice, par la Monta et Bobbio-Pellice.

« Quant au col de l'Échelle, ce tracé, qui avait eu d'abord toutes les préférences de la Compagnie P.-L.-M., est définitivement écarté, lui aussi ; il créerait un itinéraire de douze kilomètres plus long que celui de Briançon-Oulx et, avec allongement du trajet, qui ne serait

« pas compensé par la réduction d'un kilomètre sur la
 « ligne à construire et de la longueur du tunnel de sommet
 « à 1.500 m.

« Pourquoi donc ce projet a-t-il été ainsi repoussé ?

« Dans son remarquable rapport M. Séjourné, sous-
 « directeur de la Compagnie a établi :

« Que ce tracé était préférable à celui de l'Echelle ;

« Que la distance de Marseille-Turin serait par lui ré-
 « duite de 516 kilomètres à 410 et à 383 par le raccourci
 « Sisteron-Gap, alors que la ligne Nice-Coni laissera sub-
 « sister une distance de 435 kilomètres, soit de 52 kilo-
 « mètres de plus ;

« Mais que le point culminant de notre ligne serait à
 « 1.400 m. au lieu de 1.040 sur le Nice-Coni ;

« Que la loi du 3 juillet 1874 ayant déclaré d'utilité pu-
 « blique la ligne : Briançon à la frontière, *les populations*
 « *intéressées sont autorisées à la réclamer ;*

« Et il conclut, qu'en l'état, la ligne n'est pas à faire ;
 « *mais qu'on ne peut déclarer qu'elle ne se fera jamais.* »

« Le Conseil Supérieur, le 17 novembre, considérant
 « l'ouverture décidée de la ligne Nice-Coni, par rapport
 « à laquelle la ligne Briançon-Oulx ne donnerait qu'un
 « raccourcissement insignifiant compensé par l'infériorité
 « du profil ;

« Convaincu que les grands trains internationaux conti-
 « nueront à emprunter la ligne du littoral et que le trafic
 « local ne paraît pas devoir prendre une importance jus-
 « tifiant la dépense du Briançon-Oulx.

« Emet l'avis que vous connaissez.

« Dernièrement, d'autre part, une *Revue économique*
 « s'efforçait de nous convaincre que nous n'entendions
 « rien, nous autres, les Hauts-Alpins, à la défense de nos
 « propres intérêts et, qu'en nous *hypnotisant* sur le Mar-
 « seille-Turin, nous nous préparions des déceptions que
 « nous nous éviterions en coopérant à l'ouverture de la
 « ligne : Nice-Grenoble.

« Aux objections du Conseil supérieur, de plus compé-

« tents que moi ont déjà répondu, par avance, et d'autres
« répondront encore ;

« C'est, d'abord, en 1905, pour ne pas remonter plus
« haut, le Syndicat de l'Alimentation Marseillaise qui
« affirma l'importance du mouvement qu'il créerait entre
« Marseille et Turin, même avec la ligne Nice-Coni ;

« Ce furent les affirmations formelles des deux Congrès
« de 1907 ;

« C'est M. Berge, dans le rapport au Comité France-
« Italie qui donnait l'énumération des avantages devant
« résulter de l'ouverture de cette nouvelle voie d'accès de
« France en Italie ;

« C'est M. Clément Aubert, par la carte qu'il établissait,
« et que vous avez sous les yeux, de la zone « d'aspira-
« tion » de la ligne projetée, ligne qu'il soumettait à la
« réunion de l'Union économique Provençale, par les
« chiffres si précis de sa note au Ministère des Travaux
« Publics, note établissant au chiffre de six millions, le
« total de la population française ayant intérêt à cette
« construction ; et à 2.500.000 celui de la population ita-
« lienne, soit huit millions cinq cent mille au total, sans
« parler de la population de la péninsule ibérique ; enfin,
« par son étude sur les charbonnages du Briançonnais et
« leur possible et prochaine production.

« C'est M. Honnorat, dans le rapport que je citais tout à
« l'heure qui, dès 1916, répondait à l'objection de la pré-
« tendue insignifiance du raccourcissement, pour les rap-
« ports avec le Sud-Ouest de la France, l'Espagne et le
« Portugal, en établissant que, de Turin à Tarascon, par
« Savone et Marseille, la distance est de 600 kilomètres ;
« de 488, par Modane et Valence, et qu'elle le serait par
« Oulx-Briançon, Gap-Sisteron, de 406 seulement, soit
« un raccourcissement de 82 kilomètres.

« Peut-on traiter cette distance d'insignifiante ?

« C'est, enfin, la compagnie P.-L.-M., elle-même, qui
« en 1875, affirmait l'intérêt qu'elle attachait à la cons-
« truction de ce raccordement, en acceptant une réduction
« de huit millions sur les vingt qui lui étaient alloués,

« comme subvention, pour la construction de la ligne de
 « la Durance, à la condition que ce travail soit exécuté
 « avant le 1^{er} mai 1878.

« Il n'y a rien d'éloquent comme les chiffres; celui-ci
 « est éloquent qui affirme l'importance que la Compagnie
 « reconnaissait alors à créer ce lien de plus entre son ré-
 « seau et celui des chemins de fer italiens.

« Qu'y a-t-il donc de changé depuis cette époque ?
 « Rien, que dans un sens favorable; l'utilisation, de plus
 « en plus considérable, de cette force naturelle « la
 « houille blanche », force dont notre pays est si riche, qui
 « reste en presque totalité inexploitée, faute de débouchés
 « pour nos industries, et en raison de la très insuffisante
 « desserte de notre région, et force aussi, qui permettrait
 « l'électrification facile et peu onéreuse de toute la ligne
 « des Alpes, comme elle est déjà chose faite pour le ré-
 « seau italien.

« Une seule objection sérieuse peut être faite : le ren-
 « chérissement du coût des travaux; mais ne trouverait-
 « on pas une compensation dans le relèvement déjà opéré
 « des tarifs et aussi est-ce sérieusement que l'on pourrait
 « soutenir que deux Nations comme l'Italie et la France,
 « ne pourraient trouver dans leurs budgets de dizaines de
 « milliards, les quelques cent millions nécessaires à la
 « construction de seize kilomètres de voie ferrée, pour la
 « première, et de douze, pour la seconde ?

« Nous sommes profondément convaincus que le Mar-
 « seille-Turin servira puissamment les intérêts de notre
 « département, de toute la région Alpine, et d'une grande
 « partie de la France; c'est, chez nous, conviction pro-
 « fonde et raisonnée et non simple entraînement d'enthou-
 « siasme; pour les Alpes, en particulier, ainsi que l'a écrit
 « M. Aubert, « c'est une question de vie ou de mort ».

« Il faut que nos Alpes sortent de leur isolement; l'iso-
 « lement peut être chose splendide pour « une nation
 « toute puissante » pour une région, c'est mortel ! Nos
 « Alpes, trop longtemps déshéritées, ne pourront sortir de
 « leur torpeur, secouer leur léthargie, que par le passage

« continu d'un intense courant de circulation, seule, la
 « percée des Alpes, et non de simples routes de tourisme,
 « le pourront créer !

« Les Alpes ont largement payé leur tribut à la vic-
 « toire; ils sont nombreux, trop nombreux, les enfants de
 « nos montagnes et de nos vallées qui ont versé leur sang,
 « qui ont donné leur vie pour que la France vive ! La
 « France victorieuse voudra payer sa dette envers ceux
 « qui si bien l'ont défendue; elle ne refusera pas, à la
 « petite Patrie de ces héros, ce qui doit être son salut !

« Nous avons confiance; car vous êtes avec nous, Re-
 « présentant de la Région provençale, comme vous y
 « fûtes, depuis qu'est posée cette grave question; en
 « unissant vos efforts aux nôtres, vous savez bien que
 « vous défendez vos propres intérêts, comme les nôtres -
 « mêmes, et vous nous avez prouvé, aussi, que l'union qui
 « s'est nouée entre nous est née du cœur, tout autant que
 « de la raison.

« A vous et à nous, vous appellerez les Représentants
 « des vingt-trois autres départements français intéressés
 « au succès de notre cause, et tous, ainsi étroitement unis,
 « nous triompherons !

« Nous triompherons; car nous avons la certitude que
 « nous servons aussi la cause même de la Patrie !

« Nous voulons, en créant cette voie d'accès nouvelle
 « sur la Haute Italie, resserrer encore les liens, déjà si
 « puissants et si doux, qui nous unissent à notre sœur
 « latine.

« Oh ! je le sais bien, cela apparaît comme « un peu
 « flou » à certains esprits très positifs.

« Est-ce si sûr que cela ? L'Allemagne, comme le faisait
 « remarquer M. Honnorat, dans son rapport de 1916,
 « l'Allemagne a bien trouvé qu'il était, pour elle, pratique
 « et expédient, de s'unir, par de multiples réseaux de voies
 « ferrées, avec tous les pays d'origine plus ou moins ger-
 « manique et les alliances qu'elle s'est ainsi assurées, ont
 « bien été pour elle des réalités. Pourquoi donc entre peu-
 « ples de même race, de même origine, ne s'efforceraient-on

« pas de rendre, de plus en plus faciles, et, par suite, de
 « plus en plus fréquentes et cordiales, les relations du
 « temps de paix, garanties d'aide efficace en cas de
 « danger.

« Cela, certes, n'est ni flou ni irréel; les événements,
 « dont le souvenir est encore dans nos esprits, sont là pour
 « l'attester !

« Ce fut bien une réalité, que les campagnes de 1859 :
 « Magenta et Solferino, permettaient de prévoir l'alliance
 « de 1915, et nos soldats, combattant sur l'Isonzo et le
 « Carso, pendant que Bersaglieres et Alpinis versaient
 « leur sang, en Champagne et en Lorraine, scellant ainsi
 « de façon définitive, l'union des deux Peuples !

« De cette union vous nous apportez, Messieurs, un
 « nouveau gage, soyez en remerciés; dans cette ville,
 « autrefois gardienne vigilante de notre frontière, au
 « pied de ces forts, aujourd'hui désarmés et inutiles,
 « vous êtes accueillis en Amis, en Frères, nos drapeaux
 « mêlent leurs couleurs si étroitement, qu'on les confond
 « presque; est-ce d'ailleurs surprenant ?

« Nos deux Tricolores n'ont-ils pas même origine et
 « presque même signification ?

« Tous deux ont le « Blanc » caractéristique de la
 « Noblesse et de la Pureté des idées; l'un et l'autre, ils
 « ont le « Rouge », symbole de l'Energie et du Courage,
 « et, si le nôtre a le « Bleu », couleur de cet idéal dont
 « la France fut toujours le champion et le soldat, le
 « votre a le « Vert », couleur d'Espérance; de cette
 « espérance que vous nous apportez plus forte que ja-
 « mais, espérance dans l'avenir glorieux de nos Nations
 « et pour revenir au but précis de ce Congrès, espérance
 « et confiance dans la prochaine création d'un lien nou-
 « veau entre nous !

Des applaudissements unanimes et répétés accueillent
 ces déclarations.

L'avocat Chabloz, membre de la députation provinciale
 de Turin, apporte, au nom de son Président et de ses
 Collègues, le Salut de la province de Turin; celle-ci donne

tout son appui au chemin de fer tant désiré, car il doit augmenter, notablement, la capacité de la ligne du Mont Cenis, vers laquelle converge une grande partie des transports internationaux; il contribuera, comme l'ont, à juste titre, fait remarquer les représentants du Comité français, à améliorer les rapports de sincère fraternité entre les deux peuples.

De nombreux applaudissements saluent l'avocat Chabloz et accueillent, en même temps, l'honorable M. Bouvier, ancien député de Suze, un des ouvriers de la première heure.

Celui-ci remercie l'honorable Rubili et le Ministre Honnorat d'avoir apporté au Congrès l'adhésion des deux gouvernements italien et français; il rappelle les personnes autorisées qui ont contribué au projet par leurs études et leur appui. Il se réjouit que les populations du Queyras et du Pellice, renonçant à leur opposition, aient accepté le choix du tracé Briançon-Oulx. Il donne lecture d'une lettre de l'ex-Président du Conseil, l'honorable Orlando, qui, en janvier 1919, l'assurait de l'appui du Gouvernement Italien. Tous, désormais, sont donc d'accord : aux discours, doivent succéder les actes. Pour son compte, l'Italie travaille à l'amélioration de la ligne de Modane, sur laquelle devra se greffer la ligne Briançon-Oulx. Dans une conclusion chaleureuse et applaudie, il souhaite, lui aussi, des rapports cordiaux entre italiens et français.

L'honorable Cassin, représentant la Chambre de Commerce et le Conseil provincial de Coni, déclare s'associer, sans restrictions, aux vœux du Congrès; car la France et l'Italie ont le plus grand intérêt à multiplier leurs points de contact et à faciliter les relations commerciales. Il prie M. Honnorat d'agir auprès du Gouvernement français, afin que les travaux de la ligne de Nice-Coni soient poursuivis sans retard, et termine en faisant des vœux pour l'amitié indissoluble des deux pays.

Le président, M. Giraud, donne à l'honorable Cassin l'assurance de l'appui des parlementaires français à ce sujet.

Le Conseiller provincial de Bardonnèche invite l'Assemblée à émettre un vœu énergique en faveur de la route du col de l'Échelle, route touristique, intéressante, qui nécessitera peu de dépenses.

M. Toy-Riont demande également que l'Assemblée approuve le vœu adopté, lors du dernier Congrès d'Aiguilles, en faveur de la route du col Lacroix; mais M. Cassin fait remarquer qu'il ne serait pas prudent de lier les deux questions, attendu qu'en Italie, l'accord n'est pas encore définitif sur le tracé de la route.

M. Hubert Giraud déclare clos le Congrès de Briançon et fait adopter à l'unanimité le vœu suivant, présenté par le Comité d'action économique des Hautes-Alpes.

« Le Congrès franco-italien réuni à Briançon, le 20 septembre 1920, sur la convocation du Comité d'Action Economique des Hautes-Alpes :

« Affirme, de nouveau et énergiquement, la ferme volonté des populations alpines et provençales, ainsi que des populations du Piémont et de toute la Haute-Italie, d'obtenir le raccordement du chemin de fer de la vallée de la Durance au chemin de fer de Modane à Turin.

« S'associe entièrement au vœu déjà émis au Congrès de Marseille, du 7 mars 1919, et demande fermement aux deux gouvernements de réaliser, enfin, un projet et une promesse qui remontent à l'établissement même des plans généraux des chemins de fer des deux nations.

« Il donne mandat aux représentants du peuple, tant au Parlement français qu'au Parlement italien, de poursuivre immédiatement la réalisation de ce projet et d'y intéresser, tout d'abord, les représentants des départements ou provinces qui n'ont pas encore été saisis. »

CHAPITRE III

Le Banquet

Les autorités et membres du Congrès se réunissent, ensuite, à un banquet organisé et offert par le Comité d'Action Économique des Hautes-Alpes. Dans les superbes salles de l'Hôtel Terminus, à côté d'une grande table d'honneur, en sont dressées d'autres. Le gérant, M. Bérino, s'est distingué en servant, en moins de deux heures, un menu apprécié de tous, à près de deux cents convives.

C'est pendant le banquet, que la manifestation a pris un caractère très significatif.

Au champagne, parmi les discours, qui furent salués d'ovations enthousiastes, nous citerons entr'autres celui de M. G. Noblemaire. Avec son talent si personnel et sa foi dans la cause à laquelle il s'est dévoué, le sympathique député des Hautes-Alpes, parlant tantôt en français, tantôt en Italien, dit que, plus que jamais, les partisans du Briançon-Oulx sont décidés à faire aboutir le projet si cher à leurs vœux. M. Noblemaire en sa triple qualité de président d'honneur du Comité d'Action, de député des Hautes-Alpes et de promoteur de la réunion préside le banquet et s'exprime comme suit :

MESSIEURS,

« Entre amis — et quels meilleurs amis que les frères
 « latins qui se sont réunis ici pour remercier les initia-
 « teurs et stimuler les continuateurs d'une grande œuvre
 « latine — entre amis, dis-je, il est accoutumé d'attendre
 « le moment d'entre la poire et le fromage pour échanger
 « des confidences... ou des compliments. Vous ne me
 « tiendrez pas rigueur de devancer un peu ce moment là.
 « Vous savez, en effet, la raison grave pour laquelle les
 « parlementaires français doivent reprendre le chemin

« de Paris et de Versailles, et vous quitter beaucoup plus
« tôt, qu'à tout point de vue, ils n'eussent souhaité.

« D'abord, je dois excuser les absents.

« Le ciel, tout le premier, le beau ciel d'azur et d'or
« qui rayonne d'habitude sur les deux versants de nos
« belles Alpes, et qui s'est voilé aujourd'hui.

« Mais, à vrai dire, étiez-vous venus ici, au seuil des
« assises du Pelvoux, pour, avec le poète, voir :

« Comme l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
« Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
« Courbant son front superbe et tranquille, recoudre
« Sa robe de nuée et son manteau de foudre,
« Et, croisant ses genoux sur quelque gouffre obscur
« Mettre, à ses cieux troués, une pièce d'azur.

« Non ! Si la pièce d'azur est trop rare, dans un ciel
« trop maussade, vous n'en aurez cure ; ce n'est point
« de poésie qu'il s'agit ici ; de rêverie poétique du moins,
« puisque la plus magnifique poésie, celle que vous vou-
« lez et venez faire, elle est dans un acte réfléchi de la
« volonté humaine. Et ce ne sera certes pas une poésie
« médiocre, qui rayonnera du ruban d'acier, que vous
» voulez tendre, entre nos deux villes jumelles, et qui,
« sur les pentes magnifiques de la vallée de la Doire et de
« la Durance, ruissellera de la richesse vivifiée des choses
« et de la fraternité resserrée des hommes.

«Après avoir excusé le ciel, j'excuse maintenant le
« grand français qui a contribué à maintenir la sérénité
« de ce ciel commun à nos deux patries ? M. Camille
« Barrère m'a adressé le télégramme suivant :

« Je vous ai écrit, hier, à Paris. A mon grand regret,
« mon départ pour Rome m'empêche de me joindre à
« vous, je vous envoie mes meilleurs vœux de succès
« et mes affectueux souvenirs. — BARRÈRE, ambassa-
« deur.. »

« Il a, d'autre part, envoyé au Comité d'Action, le té-
« légramme que voici :

« L'obligation de retourner à Rome m'empêchera, à
« mon vif regret, de profiter de votre aimable invitation ;

« je n'en suivrai pas moins, avec un vif et sympathique
« intérêt, l'œuvre, franco-italienne, que vous allez accom-
« plir et dans laquelle tous mes vœux vous accompagnent.

— BARRÈRE, ambassadeur. »

« Vous regretterez, avec moi, Messieurs, et vous remer-
« ciez ce bon serviteur de l'Alliance qui, représentant
« depuis près d'un quart de siècle la République Fran-
« çaise près Sa Majesté le Roi d'Italie, a montré, vivant
« exemple, qu'aimer l'Italie, c'est encore une manière, et
« des meilleures, de servir et d'aimer la France. (*Vifs*
« *applaudissements*).

« Nous comptons, avec gratitude et joie, sur la pré-
« sence de S. E. Peano, ministre des Travaux Publics
« du Royaume. Il n'a pu venir et j'ai reçu de lui le télé-
« gramme que voici :

« Onorevole Noblemare Terminus-Briançon.

« Dolente che i doveri del mio ufficio non mi consen-
« tano di presenziare alla riunione che si tiene al Mongi-
« nevra per la costruzione della linea Oulx-Briançon,
« mando a lei il mio deferente saluto, assicurando la che
« sarò ben lieto di propugnare a nome del Governo la
« nobile iniziativa che costituirà un nuovo vincolo di
« solidarietà fra le due nazioni sorelle. - MINISTRE PEANO. »

« Le Comité d'Action a reçu de S. E. Facta, Ministre
« des Finances, le télégramme que voici :

« Ringrazio vivamente codesto comitato per cortese
« invito dolente che le cure parlamentari impedisca-
« prendere parte simpatica importante riunione cui man-
« do mia cordiale adesione ed ossequi. — FACTA. »

« Nous savons la gravité des devoirs qui retiennent des
« Ministres, le jour même de la rentrée du Sénat, et nous
« adressons à S. E. Peano et à S. E. Facta, notre plus
« déférent salut, en même temps que l'expression de
« notre reconnaissance, pour la certitude qu'ils nous don-
« nent du plus sympathique appui du Gouvernement au-
« quel ils appartiennent. (*Applaudissements*).

« A la place de S. E. Peano, c'est S. E. Rubili, Secré-
 « taire d'Etat pour l'Industrie et le Commerce, qui nous
 « est venu. Qu'il veuille bien agréer l'hommage de notre
 « respect et de notre dévouement ; et que, bientôt, de
 « retour à Rome, il porte à celle qui est mère et mai-
 « tresse auguste des Cités, le filial salut des Latins de la
 « douce France. (Vifs applaudissements unanimes).

« Les membres du Parlement Français pouvaient et au-
 « raient dû être, ici, plus nombreux. Si vous réfléchissez
 « que c'est un peu à un tour de force que les Parlementai-
 « res présents demandent l'espoir d'être à Paris, c'est-à-
 « dire à leur devoir, dès demain matin, vous comprendrez
 « ceux qui, pour être sûrs de ne pas manquer à ce devoir
 « (on voit bien qu'ils ne connaissaient pas assez M. Bon-
 « figlio) n'ont pas osé tenir leur promesse d'être aujour-
 « d'hui des nôtres.

« Et ceci m'est occasion de saluer, avec un respect
 « profond et une amitié douloureuse, celui qui, de par sa
 « volonté patriotique, mûe par la haute conception du dif-
 « ficile devoir, aura cessé, demain, d'être le premier ma-
 « gistrat de la République. Il en restera le premier servi-
 « teur, l'un des plus aimés ; le regret chaleureux de tous
 « l'accompagnera dans une retraite prématurée qui lui
 « rendra, nous en formons tous le vœu ardent, la santé et
 « les moyens de faire encore du bien à la Patrie et à la
 « République. (Applaudissements prolongés).

« Je voudrais vous lire les nombreuses lettres d'excuses
 « que le Comité a reçues. Elles sont trop, et il est trop
 « tard, et c'est bien dommage, car leur lecture eût été celle
 « d'un hymne d'enthousiasme envers notre grand projet
 « et de confiance en son destin.

« Elles émanent de MM.

« André Lefebvre, ministre de la Guerre ;

« Le Trocquer, ministre des Travaux publics ;

« Conte Rossi, sénateur de Turin ;

« Artaud, député de Marseille ;

« Noblemaire, directeur général honoraire du P.-L.-M.,

« auquel vous me permettez bien d'envoyer un filial
 « souvenir, très tendre et très fier. (Tonnerre d'applaudis-
 « sements);

« Margot, directeur général du P.-L.-M.;

« Séjourné, sous-directeur de la Compagnie P.-L.-M.;

« Gabriel Cordier, président de l'Union des Industries
 « Métallurgiques et Minières; etc., etc....

« Les excuses, enfin, ne seraient pas complètes, si, par-
 « lant en mon nom personnel, je n'avais à vous demander
 « pardon de la témérité avec laquelle j'ai accepté la prési-
 « dence de ce banquet; mais le triple motif pour lequel
 « j'ai cédé à de trop flatteuses instances, me donne l'occa-
 « sion de vous dire, d'un mot, la triple forme dont je puis
 « et veux vêtir ma modeste contribution à votre grande
 « œuvre.

« Parlementaire, je ne puis qu'imiter ceux qui m'ont
 « précédé ou qui m'entourent au Parlement. Je le ferai,
 « avec une tendresse spéciale, pour cet aimable Briançon-
 « nais, qui a bien voulu, plus particulièrement, m'adopter.
 « Je n'aurai qu'à suivre les exemples de ceux qui m'y ont
 « précédé et que je suis heureux de voir, de saluer, de
 « remercier, à cette table.

« P.-L.-M.; J'aurais pu être gêné par les quelques criti-
 « ques que la prudence, peut-être un peu misonéiste, de
 « certains de nos services financiers ou techniques, a
 « adressés à notre cher projet. Mais, n'oubliez pas,
 « Messieurs, que mon nom était déjà celui d'un des diri-
 « geants du P.-L.-M. lorsque, il y aura bientôt cinquante
 « ans, le P.-L.-M. non seulement prenait, à sa charge, le
 « tronçon de Briançon à la frontière, mais, encore, s'en-
 « gageait à restituer à l'Etat jusqu'aux 2/5 des subven-
 « tions accordées et, cela, à titre de prime éventuelle
 « (hélas ! combien éventuelle...); à l'avancement des tra-
 « vaux. D'ailleurs, après 48 années, le statut du réseau
 « français allant être modifié, les raisons financières d'hé-
 « siter, ou surtout de combattre, disparaîtront, à peu près
 « toutes, sous le nouveau régime, et c'est un bien gros
 « obstacle qui, là, va s'applanir. (Applaudissements).

« Il en restera assez pour stimuler mon activité, sous sa
 « troisième forme : celle de membre du Comité d'Action,
 « au nom duquel je vous parle. Mais c'est ici, surtout, que
 « j'ai à me faire pardonner de parler, puisque c'est au
 « premier président d'honneur que la parole aurait dû être
 « donnée. Je n'ai accepté de prendre la place de M. Clé-
 « ment Aubert que sur sa promesse que c'est lui qui par-
 « lerait le jour de l'inauguration de la ligne. Sa verte ma-
 « turité la verra certainement, et ses admirables efforts
 « auront, ce jour-là, une plus admirable récompense. (*Vifs*
 « *applaudissements prolongés*).

« Et maintenant, Messieurs, il me faut remercier les
 « présents : tâche spécialement agréable, mais que, pressé
 « par le temps, je devrai accomplir moins à loisir que je
 « n'eusse voulu, moins à loisir que ne mériterait votre qua-
 « lité, Messieurs.

« Merci d'abord, au Maître de la maison, M. le Maire
 « de Briançon, dont chacun de nous connaît et aime la
 « générosité d'esprit et la cordialité d'accueil, dont, après
 « cette belle journée, nous garderons tous un affable sou-
 « venir de reconnaissance et d'amitié. (*Vifs applaudisse-*
 « *ments*).

« Merci à M. le Préfet des Hautes-Alpes. Il vient d'ar-
 « river parmi nous, mais cette arrivée est un retour. De
 « lui à nous, estime et confiance sont réciproques. Qui
 « aime les Alpes est aimé des Alpins. (*Applaudissements*).

« Merci à M. le Préfet de l'Isère ; merci à tous ceux qui
 « représentent, dans les arrondissements de notre départe-
 « ment et dans les départements voisins, le Gouverne-
 « ment de la République. Leur présence sympathique est
 « pour nous un rare encouragement.

« Merci à M. le Maire d'Avignon ; merci aux Maires
 « des grandes et petites villes de la région, venus boire à
 « la source d'où doit jaillir une prospérité, qui coulera,
 « pour les fructifier, aux rives qu'ils administrent.

« Merci aux Conseillers généraux, Conseillers d'arron-
 « dissement, Conseillers municipaux ; merci à tous ceux
 « qui sont revêtus de cette insigne et incomparable dignité

« que seule peut conférer la confiance populaire des électeurs locaux. (Vifs applaudissements).

« Je suis heureux de saluer l'armée en la personne de M. le Colonel commandant le 159^e; les palmes qui, sur sa poitrine, voisinent avec la « *medaglia al valore* » sont la glorieuse évocation de bien émouvants souvenirs. (Vifs applaudissements).

« Merci aux représentants de mon cher P.-L.-M. Ils comprendront et excuseront que la parole soit brève. Ils savent que le cœur y est.

« Merci aux dirigeants des Syndicats d'Initiative, à ceux qui révèlent, au monde, les incomparables beautés de nos Alpes.

« Merci cordial et reconnaissant aux promoteurs du Briançon-Oulx, à tous ceux dont le nom est attaché à l'œuvre, aux Artaud, aux Aubert, aux Eugène Pierre, aux Chabrand, aux Pellevoizin, aux Lemaitre, aux Tanc, aux Laurençon, aux Toy-Riont, aux Planche, aux Ceccaldi, aux Revilliod, aux Escalle, aux Blanchard, aux Pons, aux Goudet, aux Brun, aux Berge, à tous ceux dont je ne puis dire tous les noms : tel ce patriarche Laban, qui, ne sachant plus nommer tous les fils de sa tribu, les aimait tous, cependant d'un amour éga^l.

« Merci aux parlementaires; mais ici merci très court, car avec votre confiance, vous leur avez tout donné : il est bien naturel qu'aujourd'hui ce soit d'eux que vous ayez tout à recevoir.

« Un merci de choix cependant à M. Schrameck, sénateur, ancien gouverneur général de Madagascar, qui, après avoir occupé les plus hautes charges de l'Etat, est descendu dans l'arène : toujours pour bien servir la France, et qui nous apporte le sourire de la chère Marseille. Grand merci à M. Hubert Giraud, président de la Chambre de Commerce de Marseille, dont l'autorité souriante et le dévouement inépuisable viennent de s'affirmer, une fois de plus, dans notre Congrès et qui nous apporte, avec l'appui de l'illustre Compagnie qu'il préside, un concours cautionnant toutes les espérances. (Applaudissements).

« Merci aux Présidents et représentants des Chambres
 « de Commerce de la région, sur lesquelles nous comptons
 « beaucoup pour faire triompher les raisons raisonnantes,
 « je veux dire d'ordre économique, qui doivent un jour
 « bâtir le Briançon-Oulx.

« Merci à mes confrères et amis, les représentants de la
 « presse. Nous comptons sur les cent bouches de leur in-
 « constante maîtresse, pour fixer la fortune de Marseille-
 « Turin.

« Merci tout spécial et spécialement reconnaissant à
 « vous, M. le Ministre de l'Instruction publique, alpin d'en-
 « tre les alpins, qui nous êtes venu malgré les charges et
 « les tristesses du moment présent. Vous ne vous con-
 « tentez pas, Mon cher Ministre, d'être le maître des heu-
 « res et le favori des Muses : vous réunissez ce paradoxe,
 « homme politique, de n'avoir que des amis ; vous n'en
 « avez jamais eu de plus chauds, de plus reconnaissants
 « que ceux qui vous entourent aujourd'hui. (Vifs aplau-
 « dissements).

« Eccellenza,

« E voi, Signori, voi, se mi fosse lecito d'impiegare le
 « parole del santo inno nazionale, voi « fratelli d'Italia »
 « è per me, come per tutti i Francesi presenti, una gran-
 « dissima soddisfazione di salutarvi.

« E la soddisfazione è doppia : giacchè, anzitutto, l'oc-
 « casione non poteva essere migliore d'un incontro dove
 « gl'interessi delle due nazioni siano più intimamente
 « confusi-poi perchè oggi, Venti Settembre, è il commo-
 « vente anniversario della gloriosa giornata che, cin-
 « quant'anni fà, ha suggellate la potente, l'infrangibile
 « unione italiana. (Applaudissements prolongés).

« Quella unione, la vittoria, la nostra comune vittoria,
 « ma anzitutto la vittoria Italiana, ha strettamente cemen-
 « tata e glorificata !

« La vittoria ? Io, addetto militare presso il fraternō
 « esercito reale, l'ho veduta, quanto nasceva sull'eroico
 « Carso, sulle bianche e rosse cime del l'Adamello, sulle

« insanguinate pendeze della montagna di Reims, dap-
« pertutto dove Italiani et Francesi hanno insieme pu-
« gnato per la santissima causa del diritto e della libertà !

« Ma, dopo la vittoria, vi sono altri ed alti doveri per i
« superstiti; e il primo dovere è, non è vero, il pio man-
« tenimento della nostra fratellanza; e, a parer mio, cer-
« tamente a parer vostro, il più ricco terreno per coltivare
« questa fratellanza, necessaria alla pace ed alla fortuna
« del mondo, è quello dei comuni interessi economici dei
« due paesi.

« E gli è perciò che siamo, tutti noi Francesi, tanto fieri
« e tanto contenti di salutare oggi, e di ringraziare, tutti
« voi Italiani, illustrissimi e attivissimi tenenti della
« ferrovia Oulx-Briançon. (*Applaudissements*).

« Oui ! messieurs, cette fraternité, fraternité d'armes
« et d'âmes, rebaptisée dans ce généreux sang latin, qui
« a ruisselé aux pentes des *Sette Comuni* et de la Mon-
« tagne de Reims, elle doit, pour la paix, survivre à la
« guerre.

« C'est assurément la volonté de nos morts, de nos
« bien aimés, de nos innombrables morts, plus innom-
« brables, ici, que nulle part ailleurs, puisque Italiens et
« Français, ce sont les alpins qui, de beaucoup, ont payé
« le plus lourd tribut à la victoire. (*Applaudissements*). Et
« c'est aussi leur volonté que, nous survivants, nous tra-
« vaillions, dans la paix extérieure et dans l'ordre inté-
« rieur qu'ils nous ont conquis, et qu'aucun de nous n'a,
« dès lors, le droit de laisser périliter, (*très bien ! très
« bien !*) nous travaillions, coude à coude et cœur à cœur,
« aux œuvres qui doivent accroître nos richesses maté-
« rielles et morales, et, par elles, notre indestructible
« amitié.

« La traversée du Genève, le raccordement rapide et
« direct de Marseille à Turin, seront l'une des premières
« de ces œuvres-là.

« Vive l'Italie ! Messieurs ; Vive la France ! et vive,
« trait d'union magnifique de la France à l'Italie, vive le
« chemin de fer d'Oulx à Briançon ! (*Vifs applaudisse-
« ments prolongés*). »

Monsieur de Veulle, préfet des Hautes-Alpes, prononce ensuite l'allocution suivante :

MONSIEUR LE MINISTRE,

« J'ai l'honneur, au nom des populations du département
« des Hautes-Alpes, dont vous connaissez les sentiments
« nettement républicains, de vous souhaiter la plus respectueuse bienvenue.

« En acceptant de vous rendre, ce matin, au Mont-
« Genève, vous avez donné, Monsieur le Ministre, à une
« des plus intéressantes régions de la France, un témoignage de sympathie, dont le souvenir restera gravé dans
« nos cœurs ; car votre présence, aujourd'hui, parmi nous,
« est une preuve nouvelle que le Gouvernement de la République s'attache à toutes les questions qui ont pour
« but le développement économique du Pays.

« La population Briançonnaise, en particulier, vous est
« reconnaissante d'avoir bien voulu répondre à l'appel
« des membres autorisés du Comité d'Action économique
« des Hautes-Alpes et tous espèrent que le projet qui vous
« a été soumis et dont les études remontent à une quarantaine d'années, va enfin entrer en voie d'exécution,
« pour le plus grand profit de la France et notre voisine
« l'Italie.

« Fidèle interprète des populations des Hautes-Alpes,
« j'adresse des souhaits de cordiale bienvenue aux Eminentes personnalités Italiennes qui sont à vos côtés et je
« salue respectueusement Monsieur Rubili, sous-secrétaire
« d'Etat au Ministère de l'Industrie et du Commerce du
« Gouvernement Italien.

« Messieurs, je vous invite à lever avec moi votre verre
« en l'honneur de Monsieur Paul Deschanel, président
« de la République, dont nous déplorons tous l'état de
« santé et à qui nous souhaitons dans sa retraite, un
« prompt rétablissement, de Monsieur Honnorat, Ministre
« de l'Instruction publique, de son Excellence Monsieur
« Rubili, sous-secrétaire d'Etat et des personnalités Italiennes qui ont bien voulu l'accompagner ».

Le commandeur Bocca se fait ensuite l'interprète des remerciements de la Chambre de Commerce et de la ville de Turin, qui s'intéresse vivement au projet Briançon-Oulx.

Puis M. Bonniard, député des Hautes-Alpes, président du Conseil général, parlant au nom de cette assemblée s'exprime ainsi :

« Au nom du Conseil général des Hautes-Alpes, et de
« mes collègues du département au Parlement Français,
« je tiens d'abord à remercier le Comité d'Action des
« Hautes-Alpes de la généreuse réception qu'il nous fait
« aujourd'hui et à le féliciter des heureuses initiatives
« qu'il a prises au sujet du projet de chemin de fer de
« Marseille-Turin par Briançon-Oulx. Il en est reconnu
« pensé par le beau succès de son congrès.

« En second lieu, j'ai le grand honneur de m'associer
« aux paroles de cordiale bienvenue qui ont déjà été
« adressées à nos amis d'Italie et à ceux de France qui
« ont bien voulu répondre, nombreux, à l'appel du Comité
« d'Action des Hautes-Alpes.

« J'adresse à son Excellence, M. Rubili, sous-secré-
« taire d'Etat du Commerce et de l'Industrie du gouverne-
« ment royal d'Italie, nos respectueux hommages et nos
« vifs remerciements pour avoir bien voulu venir nous
« apporter, non seulement l'assurance de sa sympathie
« et de son amitié personnelles, dont nous lui sommes
« très reconnaissants, mais encore l'appui de l'autorité qui
« s'attache à ses hautes fonctions. Nous le prions d'ac-
« cepter, pour son Gouvernement, pour lui et les person-
« nes qui l'accompagnent, le témoignage de notre sincère
« gratitude.

« La plus grande cordialité unit la France à l'Italie ;
« mais nos peuples ne se connaissent pas assez et il est
« indispensable que nous travaillions tous à rendre l'ami-
« tié Franco-Italienne indissoluble et toujours plus vi-
« vante. Pour atteindre ce but, nous avons le devoir de
« créer, entre les deux nations sœurs, des relations admi-

« nistratives, économiques et commerciales, plus faciles,
 « plus étroites, et le projet de percée du Mont-Genèvre,,
 « pour lequel nous sommes réunis ici, aujourd'hui, est
 « un des moyens qui nous permettront de nous fréquenter,
 « de faire des échanges commerciaux; de créer de com-
 « munes entreprises, d'ajouter les liens d'affaires aux liens
 « de sympathie et d'amitié, en un mot, de mieux nous
 « connaître et par suite de nous aimer davantage.

« Mon cher Ministre, Monsieur Honnorat, les habitants
 « de nos montagnes, vous le savez, ont au cœur l'amour
 « de nos devoirs envers la Patrie et la République que
 « nous ne séparons jamais l'une de l'autre; aussi, sommes-
 « nous heureux d'apporter, à un membre du Gouverne-
 « ment, le témoignage de notre profond attachement à la
 « République.

« Permettez-moi, Mon cher Ministre, de vous dire com-
 « bien j'ai été satisfait en apprenant que c'était vous qui
 « deviez venir représenter parmi nous le gouvernement de
 « la République. J'en ai été heureux, non seulement en
 « raison des excellentes relations que dix années de colla-
 « boration quotidienne et amicale ont créées entre nous,
 « mais surtout, parce que vous êtes, comme nous, repré-
 « sentant des populations des Alpes, dont vous connaissez
 « bien le dur labeur et les besoins, et que, par suite, vous
 « apporterez à la réalisation de la percée du Mont-Genè-
 « vre, dont vous vous êtes déjà si souvent occupé, votre
 « plus actif et dévoué concours.

« La dépopulation de nos campagnes, que nous effor-
 « çons d'arrêter et contre laquelle nous luttons avec peine,
 « doit prendre une large part dans nos préoccupations et
 « dans celles du Gouvernement. La nouvelle voie Brian-
 « çon-Oulx permettra de développer notre élevage, notre
 « agriculture et de mettre en valeur de nombreuses ri-
 « chesses naturelles, qui restent inexploitées chez nous,
 « faute de débouchés et de moyens de transport. En pro-
 « curant ainsi, à nos populations, du travail, et, par suite,
 « un peu de bien-être, qu'elles ne connaissent pas, nous les
 « retiendrons dans nos montagnes, qu'elles ne quittent

« jamais qu'à regret et dont la misère les oblige à s'ex-
« patrier.

« C'est dans cette pensée que nous vous demandons,
« M. le Ministre, certains d'être entendus, de joindre vos
« efforts aux nôtres, à ceux de tous nos collègues et amis
« des régions intéressées, que je salue ici, et de nous don-
« ner votre précieux et puissant appui auprès du Gouver-
« nement, pour faire aboutir rapidement la construction
« Briançon-Oulx.

« Lorsqu'on a, comme moi, fait une carrière politique
« déjà longue, on est heureux de pouvoir assister à la réa-
« lisation d'un rêve de jeunesse, si longtemps caressé et
« toujours ardemment soutenu. Les décisions unanimes du
« Congrès de ce matin, les volontés fermes d'aboutir, qui
« se sont manifestées, les concours qui ont été promis, me
« donnent l'assurance de voir réaliser cette grande œuvre.

« Evoquant l'époque, déjà lointaine, de 1859, où, Fran-
« çais et Italiens, ont confondu leur sang sur les champs
« de bataille de Solférino et de Magenta, et celle, récente,
« de la grande guerre, où vos soldats « Excellences » et
« les nôtres ont, avec héroïsme, combattu, souffert et sont
« morts côte à côte, j'estime que nos deux nations dont
« l'alliance a été scellée par le sang de leurs enfants, non
« seulement ne doivent plus être séparées, mais qu'elles
« doivent marcher cœur à cœur pour gagner une nouvelle
« bataille, moins meurtrière que celle de la guerre, mais
« peut-être, plus difficile à assurer ; celle de la paix.

« Messieurs, je résume mes sentiments dans un cri una-
nime : Vive l'Italie ! Vive la France ! ».

Le Ministre Italien prend ensuite la parole. Dans un français très correct, son Excellence M. Rubili, avec beaucoup de chaleur et de franchise, déclare aux applaudissements répétés de la salle entière, qu'il apporte *l'adhésion sans réserve de son Gouvernement* et que son vœu le plus cher est de voir se réaliser bientôt cette nouvelle voie de communication entre les deux pays.

Enfin, M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique

et des Beaux-Arts, dans un magistral discours, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, célèbre le Génie Latin et l'union des deux grandes nations, filles de la civilisation romaine.

Il fait les vœux les plus fervents pour la fraternelle amitié des deux pays et la construction du chemin de fer si cher à nos cœurs.

La réunion, ainsi, prend le caractère d'une cordiale manifestation franco-italienne, rendue encore plus sensible par le rappel de la fête du vingt septembre.

L'obligation impérieuse, dans laquelle se trouvaient les parlementaires français et italiens, d'assister, le lendemain, à la séance des Chambres, a malheureusement écourté ces agapes si cordiales et si fraternelles, et les congressistes vont rejoindre, les uns Rome par le Mont-Genèvre et les plaines d'Italie, les autres Paris, par le Lautaret et Grenoble, où l'ouverture des parlements et la crise Présidentielle, les appellent d'urgence.

Tous partent de Briançon en emportant avec eux agréable souvenir et bon espoir dans l'œuvre entreprise.

Gap, octobre 1920.

CL. AUBERT,

*Officier de la Légion d'honneur,
Directeur honoraire-Conseil des Chemins de fer du Nord de l'Espagne,
Président d'honneur du Comité économique d'action
des Hautes-Alpes et du Syndicat d'Initiative des Alpes.*



L'ART POPULAIRE DANS LE BRIANÇONNAIS

LES VERTUS ET LES VICES

Etude rédigée par M. Camille BLANCHARD

d'après les manuscrits et les notes
se son père, le Professeur Raphaël BLANCHARD
et d'après de nouvelles observations

(SUITE)

EGLISE D'AVRIEUX

Avrieux est situé à environ quatre kilomètres en amont de Modane (Savoie), sur la rive droite de l'Arc et au bord de cette rivière. C'est dans ce village que, dans une misérable cabane, *in villissimo-tugurio*, mourut Charles II le chauve, le 6 octobre 877, en revenant d'Italie, où il était allé porter secours au Pape Jean VIII, contre les Sarrazins. L'annaliste saint Bertin accuse son médecin, le juif Sédécias, de l'avoir empoisonné, mais ce mystère ne fut jamais éclairci. Le village s'appelait alors Brios, nom d'où dériverait Avrieux : *ad Brios, Avrieux*.

L'église, de style roman, mais fortement restaurée, située au bout du village et au bord de la rivière, est placée sous le vocable de Saint Thomas Becket de Cantorbéry¹; elle est très intéressante, en raison des peintures et sculptures

¹ Voir : R. DURAND, *Notes historiques sur la paroisse et la commune d'Avrieux en Maurienne*. Travaux de la Soc. d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, IV ; H. BORDEAUX, *Promenades en Savoie*, nouvelle librairie nationale, Paris, 1907, p. 128-130; H. BORDEAUX, *La nouvelle croisade des enfants*, Paris, 1915, p. 27-30.

dont elle est ornée et qui sont l'œuvre d'artistes locaux. Elle est précédée d'un porche clos; au-dessus du portail est tracé, en seize lignes, l'inscription suivante :

LA RÉCOMPENSE
ET LE CHATIMENT DU PÉCHÉ
DURERONT TOUTE L'ÉTERNITÉ.
QUI PEUT COMPRENDRE L'ÉTERNITÉ ?
JE PENSE MILLE ANS JE PENSE CENT FOIS MILLE
ANS ET CENT MILLIONS DE FOIS MILLE ANS ET
CENT MILLIONS ET MILLIERS D'ANS QU'IL Y A
DE BRINS D'HERBE SUR TERRE, DE GRAINS DE SABLE
DE GOUTTES D'EAU EN LA MER ET JE
N'AI PAS ENCORE COMMENCÉ DE DIRE
CE QUE C'EST
ÉTERNITÉ.
QUI A FAIT TOUTE AUTRE CHOSE HORS
SON SALUT N'A RIEN FAIT.
QUI N'A RIEN FAIT, MAIS A FAIT SON SALUT
A TOUT FAIT.

A l'intérieur du porche, sur le mur de droite, est une fresque longue de 1 m. 36, haute de 0 m. 68, sous laquelle se trouve une inscription de 0 m. 21 de haut, et divisée en deux moitiés égales par une colonne large de 0 m. 10. Chacune des moitiés forme un tableau cintré par le haut.

Le tableau de gauche représente la bonne mort : le moribond, couché sur un lit, est entouré de deux anges qui recueillent son âme; celle-ci est figurée par un enfant qui tient une croix à la main et monte vers le ciel. Au-dessous se lit cette inscription :

BONNE MORT

Considère, chrétien, la fin de ces deux âmes :
L'une va dans le ciel, et l'autre dans les flâmes.
Apprends que sans bien vivre on ne peut bien mourir.

Le tableau de droite représente la mauvaise mort : le

moribond est au lit; son âme s'échappe de sa bouche, sous l'aspect d'un enfant tout contourné, dont un serpent entoure les jambes et qui est saisi par un diable aux mains griffues, entouré de flammes, pourvu de deux petites ailes de chauve-souris et de deux cornes torses; des larmes de sang tombent sur le mourant. Au-dessous, on lit l'inscription suivante, qui complète la précédente :

MAUVAISE MORT

L'un de ces lieux sera ta demeure éternelle;
Il faut l'un de ces deux, te sauver ou périr,
Mourir comme un chrestien, ou comme un infidèle.

La porte de l'église, sculptée en plein bois et bien conservée, est large de 2 m. 40; elle date de l'an 1600 environ.

A l'intérieur de l'église, on remarque deux panneaux en bois, qui servaient autrefois à former le rétable de l'ancien autel; ils sont sculptés en ronde bosse d'un côté et peints sur l'autre face; ils sont signés et datés : Jean Clappier², 1626, et représentent deux scènes de la vie de Saint Thomas, patron de l'église. Nous nous bornons à signaler cette œuvre intéressante dont la description nous entraînerait trop loin de notre étude.

Le tableau des Vertus et des Vices, auquel nous arrivons maintenant, est peint à l'extérieur de l'église, sur la façade latérale, du côté de l'évangile, immédiatement à gauche du portail dont nous avons parlé. Il comprend trois étages égaux, mesurant chacun 0 m. 78 environ, la hauteur totale étant de 2 m. 36. Une hauteur de 2 mètres sépare le bas de la composition du sol, tandis que le bord supérieur de la fresque touche au toit qui avance en forme d'étroit auvent.

Ces trois étages sont subdivisés d'une façon à peu près égale en sept compartiments, répartis en deux groupes,

²² Jean Clappier, né à Bessans, vivait à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e. On lui a attribué les fresques intérieures de la chapelle Saint-Antoine de Bessans; nous pensons que c'est à tort, les costumes de ces fresques rappelant Charles VIII, tandis que les cavaliers du rétable d'Avrieux ont des chapeaux à plumes de l'époque de Louis XIII.

séparés l'un de l'autre par une fenêtre : le groupe de gauche comprend quatre compartiments à chaque étage, sur une longueur de 2 m. 80; le groupe de droite ne comprend que trois compartiments à chaque étage, sur une longueur de 2 m. 30. La composition est limitée à droite par le porche d'entrée; elle s'appuie à gauche à une fenêtre semblable à celle qui sépare les deux groupes dont nous venons de parler. Ces deux fenêtres n'atteignent pas le sommet de la fresque; elles laissent, au-dessus d'elles, un espace de 50 centimètres de haut, qui est occupé par deux petits tableaux supplémentaires. Le panneau situé au-dessus de la fenêtre de gauche symbolise le chemin de la vie : au milieu d'une campagne verdoyante, serpente une route, semée de croix et de chausse-trappes, qui conduit à la porte du ciel; elle est suivie par des piétons de toute catégorie, prêtres, paysans, mousquetaires, ainsi que par un carrosse et une chaise à porteurs; tous, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, parcourent ce même chemin, mais beaucoup tombent dans les fondrières ou meurent en route, comme l'indiquent les croix dressées çà et là, et bien peu nombreux sont les élus qui arrivent jusqu'au ciel. Le panneau situé au-dessus de la fenêtre du milieu représente simplement un château renaissance, avec terrasse et jardins.

Tableau des Vertus. — L'étage supérieur est composé de sept tableaux représentant les Vertus; chacun d'eux met en scène de nombreux personnages, peints avec des couleurs variées, aujourd'hui assez ternes. Au-dessus de chaque tableau, le nom de la Vertu est inscrit en grandes majuscules sur une large bande blanche interrompue de place en place par les chevrons de la toiture.

Le premier tableau, en commençant par la gauche, figure l'Humilité; il est large de 0 m. 70. A droite, un ange, un homme à barbe grise et trois femmes, tous à genoux, sont en prière; à gauche, le Christ est prostré devant eux dans une attitude d'humilité. Le fond est un paysage de collines où se distinguent un château et plusieurs maisons. Au-dessus se lit : HVMILITE.

Le deuxième tableau représente la **Libéralité**; il est large de 0 m. 74. Une femme assise sur la place d'une ville, dont les maisons forment le fond du tableau, fait l'aumône à un groupe de pèlerins, hommes, femmes et enfants qui se tiennent tout autour d'elle. Au-dessus : **LIBERALITÉ**.

Le troisième tableau représente la **Chasteté**; il est large de 0 m. 75. Quatre femmes debout entourent, deux de chaque côté, un autel fleuri; elles portent elles-mêmes des fleurs à la main. Au-dessus de l'autel le soleil étend ses rayons; à droite, sur un nuage, la Vierge apparaît, saluée par un ange : c'est l'annonciation. Au-dessus se voit : **CHASTÉTÉ**.

Le quatrième tableau représente la **Patience**; il est large de 0 m. 67. Le calvaire est peint à droite. Le Christ est sur une haute croix, entre les deux larrons. Il est nargué et insulté par ces derniers ainsi que par des juifs placés plus à droite. Dans un nuage, au-dessus de la croix, Dieu le père domine cette scène. Au-dessus : **PATIENCE**.

Au-delà de la fenêtre vient le cinquième tableau représentant la **Tempérance**; il est large de 0 m. 70. Dans une salle obscure, à fenêtre grillagée au fond, la sainte famille, debout autour de la table, saint Joseph à gauche, la Vierge de face au milieu, l'enfant Jésus, adolescent, à droite. Chacun a les mains jointes pour réciter le *Benedicite* avant de commencer le repas. Le service est très modeste; une servante se voit à droite à l'arrière plan. Au-dessus se lit : **TEMPERANCE**.

Le sixième tableau figure l'amour du prochain; il est large de 0 m. 78. Il est en très mauvais état et représentait sans doute le bon Samaritain. On ne voit plus au-dessus que la lettre R.

Le septième et dernier tableau, large de 0 m. 83, représentait la **Diligence**; il est presque entièrement effacé; on y distingue vaguement des travailleurs. On ne peut plus rien lire au-dessus.

Tableau des Vices. — L'étage du milieu représente, en sept tableaux peints en noir et blanc, la série des Péchés

capitaux. Les personnages, réunis les uns aux autres par une chaîne qui leur enserme le cou et qui disparaît à gauche en avant du premier vice, sont en costume Louis XIV, avec perruque; ils sont montés sur les animaux symboliques, chacun d'eux ayant en croupe un démon qui le tourmente; ils cheminent vers la gauche au milieu d'un paysage; il n'y a ni gueule d'enfer, ni diable les attirant à lui. Au-dessous de chaque panneau, le nom du vice est inscrit en petites capitales sur la bande qui sépare le tableau des Vices de celui des Châtiments.

Le premier vice est l'Orgueil, représenté par un gentilhomme en habit de cour, à barbiche et fines moustaches noires. Il porte une grande perruque et un long chapeau orné de plumes. Il est monté sur un lion extrêmement maigre, à petite tête et à abondante crinière frisée. Derrière lui, en croupe, un diable cornu tenant une fourche de la main gauche, est prêt à le tourmenter. Au-dessous se lit : SUPERBE.

Le second vice est l'Avarice. C'est un homme à longue barbe, vêtu d'un ample manteau, coiffé d'un chapeau plat, monté sur un sanglier. De sa main droite il supporte une cassette; de la gauche il porte une bourse bien remplie. De la poche gauche de son manteau dépassent trois tablettes sur lesquelles on lit ces mots :

V	CON	IN
SV	CVS	IVS
RES	SI	TI
	ONS	CES

Derrière le pécheur, en croupe, un démon veille sur sa proie. Il tient un serpent dans la main gauche et porte sur le ventre une face humaine velue^{*}. Au-dessous du panneau est écrit : AVARICE.

La Luxure est représentée par une femme opulente, en robe très ornée et décolletée, avec un diadème dans les che-

^{*} Comme on le verra plus loin, je donne, dans ma description des fresques de N.-D. du Bourg à Digne, l'explication de cette très curieuse figuration. — C. B.

veux. Elle est montée sur un bouc entièrement frisé. Contrairement à ce que nous avons vu dans les peintures que j'ai décrites jusqu'ici, la pécheresse ne relève pas sa robe pour montrer sa jambe, mais, dans sa main gauche pendante, elle tient le portrait d'un beau militaire, tandis qu'elle se regarde dans un miroir qu'elle tient de sa main droite à hauteur de sa figure. Derrière elle, un diable ailé l'entoure de ses bras. Au-dessous se voit : **LUXURE**.

Le dernier vice avant la fenêtre est la Colère. Elle est représentée par un soldat armé d'un sabre et de poignards, à cheval sur un léopard. Il se poignarde lui-même en s'enfonçant son épée dans le ventre, à deux mains. On ne voit plus le démon qui était certainement en croupe derrière lui. Au-dessous : **IRE**.

Le premier vice après la fenêtre est la Gourmandise. Un gros homme, vêtu d'un habit à basques avec long gilet, est monté sur un animal, dont la tête est effacée, et qui peut être interprété pour un renard ou un chien. De la main gauche il tient sous son bras un volumineux jambon, tandis que de la droite il porte à sa bouche un flacon de vin rouge. C'est le seul endroit du tableau des vices où il y ait une couleur autre que le blanc et le noir. Le démon, qui est en croupe derrière lui, l'aide à boire de la main droite et tient un fourche de la main gauche. Au-dessous se lit : **GOURMANDISE**.

Dans l'avant-dernier panneau est représentée l'Envie, sur les traits d'un bourgeois à cheval sur un chien maigre qui tient un os entre ses dents. Il est probable que le peintre, malhabile, a voulu représenter un lévrier. Le damné tient dans sa main droite une sorte de serpent enroulé à tête de canard ; la peinture est en trop mauvais état pour que l'on puisse distinguer ce qu'il fait de la main gauche. On ne voit plus du diable qui se trouve en croupe derrière lui que sa tête, avec un immense nez crochu. Au-dessous : **ENVIE**.

Enfin, dans le dernier panneau, la Paresse, on ne distingue plus que la tête d'une femme à coiffe blanche et l'arrière train de l'animal sur lequel elle est montée : le reste est effacé. Au-dessous on lit encore : **PARESSE**.

Tableau des Châtiments. — Ce tableau, situé à l'étage inférieur, se compose de sept panneaux ; les quatre premiers sont peints en sanguine relevée de blanc, les trois derniers sont simplement en noir et blanc. Tous les supplices ont lieu au milieu de flammes.

L'Orgueilleux est pendu à une potence par le pied droit, la tête en bas, les mains liées derrière le dos. Deux démons, l'un à gauche, debout, l'autre à droite, baissé, lui passent une lame ou une scie à travers le corps et semblent vouloir le couper en deux de bas en haut ; on voit, du reste, une plaie sur sa poitrine. A droite, en haut, un animal extraordinaire vole vers le damné.

L'Avare est couché sur le dos, sur une petite table, la tête vers la gauche. Il a les quatre membres coupés, ses deux bras et ses deux jambes étant attachés au-dessus de sa tête à une potence. Autour de lui trois diables, avec de lourds marteaux, lui enfoncent des épieux dans les chairs. En haut, à droite, se trouve un serpent ; en bas, à gauche, un être contrefait.

La Luxurieuse est couchée sur le dos sur une sorte de claie, la tête vers la droite. Un serpent est enroulé autour de ses jambes et de ses hanches, un autre autour de ses bras et de son cou. Derrière elle, une damnée et trois démons la supplicient. La première, la plus à droite, lui frappe le visage à pleine main ; le second lui frappe la poitrine avec une massue garnie de pointes qu'il tient dans la main droite ; plus à gauche, les deux derniers démons, ailés, tourmentent la pécheresse avec leurs fourches, afin qu'elle soit punie par où elle a péché.

Le Coléreux est représenté par un énorme individu dont on ne voit plus que la tête et le buste, menacé tout autour de lui par des serpents. Les cheveux dressés sur la tête il se mord lui-même le poignet droit.

Le Gourmand est pendu par le cou à une potence au moyen d'une corde ; les bras et les jambes libres. A gauche, un grand diable, à tête de porc, au moyen d'une grande cuiller en bois, qu'il tient de ses deux mains, verse, dans un entonnoir placé dans la bouche du damné, du liquide

bouillant qu'il prend dans une bassine placée en avant au milieu du tableau. A droite, un démon ailé remplit la bassine de liquide bouillant où puise le premier démon; en avant, un troisième diable pique le ventre du gourmand avec sa fourche. Dans le haut un serpent menaçant lance du feu par la gueule.

L'Envieux est lui aussi pendu par le cou à une potence, mais au moyen d'une chaîne; un lourd sac plein de pierres est suspendu à ses pieds liés ensemble; ses poignets sont attachés derrière son dos. Un grand diable, situé à gauche, lui embroche la tête avec une épée qui pénètre au-dessous de son œil droit et ressort à la naissance des cheveux au-dessus de l'œil gauche. A droite, un second démon, plus petit et à corps de lapin, le pique au-dessous du sein gauche. En haut, à droite, un animal fantastique, ailé, tourmente le damné.

La dernière scène, qui représente le supplice du paresseux, est presque totalement effacée : le patient était écartelé. On ne voit plus que le bras et le sommet de la tête du damné, la main gauche clouée à une potence, la droite supportant un lourd poids.

De quelle époque sont ces peintures et de qui sont elles ? Nous ne pouvons le dire, mais il semble certain que les tableaux de l'étage supérieur sont notablement antérieurs à ceux des deux étages inférieurs. Il y a incontestablement là l'œuvre de deux artistes différents, d'époques différentes. On a attribué localement la série des Vertus à ce Jean Clappier qui a peint le rétable qui se trouve dans l'église et dont nous avons parlé; il se peut, en effet, que ces peintures soient de lui. Quant aux tableaux de la série des Vices, et de celle des châtiments, ils sont attribués à l'abbé Joseph Damé, né à Lanslebourg et qui fut curé d'Avrioux, où il est mort, du 6 avril 1680 au 3 mars 1722. L'abbé Damé a-t-il simplement complété l'œuvre du premier artiste restée inachevée ? Ou a-t-il peint par dessus de plus anciennes fresques ? Nous ne le savons pas.

Quoiqu'il en soit, ces peintures sont les plus récentes que nous ayons à examiner dans cette étude, et selon toute vraisemblance ce sont les œuvres d'artistes locaux.

ÉGLISE NOTRE-DAME DU BOURG, A DIGNE

Notre-Dame du Bourg, ancienne cathédrale de Digne, est une église romane du XIII^e siècle, à une seule nef, où apparaissent déjà des arcades en tiers point. Elle est couverte, à l'intérieur, de fresques en fort mauvais état, certaines même n'existant plus qu'à l'état de vestiges¹.

Quatre arcades, faisant intérieurement saillie de 32 centimètres sur les murs latéraux, divisent chacune de ses parois en quatre parties sensiblement égales. Entre deux arcades consécutives se trouvent des parties saillantes larges de 1 mètre 36, sortes de piliers contre lesquels sont appuyés des demi-colonnes de 60 centimètres de diamètre. Contre le sol, une petite banquette en pierre, haute de 31 centimètres, légèrement plus saillante que les arcades, unit chaque pilier au suivant.

C'est sous la seconde arcade du côté de l'épître, qu'est peinte la fresque représentant le jugement dernier, l'enfer, les Vertus, les Vices et les châtiments de ces derniers. Cette peinture occupe tout l'espace d'un pilier à l'autre, se déroulant sur une longueur de 6 mètres 64 et une hauteur de 3 mètres 96. Elle atteint par son bord supérieur le bas d'une fenêtre placée sous l'arcade; son bord inférieur se trouve à 1 mètre 07 du sol, soit à 76 centimètres de la banquette de pierre dont nous avons parlé. Deux bandes décorées encadrent en haut et en bas la composition. Elles présentent, entre deux filets blancs, des motifs de feuilles d'acanthes, jaunes sur fond rouge, encadrés de noir, alternant avec des rosaces, blanches sur fond noir, entourées de cercles blancs. La bande supérieure mesure 25 centimètres de large; l'inférieure, large de 36 centimètres, montre

¹ Ces peintures ont déjà été étudiées à plusieurs reprises; entre autres voir : Le Chanoine Andrau, *Semaine Religieuse du diocèse de Digne*, 1880, numéros 18-21; Le Docteur Ollivier, *Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne*, 1881, numéros 2-3, p. 87-96 et 131-133; et J. Roman, *Le Tableau des Vertus et des Vices, extrait des mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1881, p. 5-13.

cinq rosaces situées, de gauche à droite, la première à 1 mètre 02 du bord de la peinture, la seconde, à 1 m. 12 de la première, la suivante à 1 mètre 12 de la seconde; la quatrième et la cinquième chacune à 1 mètre 18 de la précédente, la dernière se trouvant à 1 mètre 02 du bord droit de la fresque. A droite et à gauche, une colonette est peinte sur la saillie de l'arcade, de telle sorte que le tableau se trouve totalement encadré.

La composition comprend deux étages principaux : le supérieur, haut de 1 m. 97, subdivisé bientôt lui-même en deux étages secondaires dans la plus grande partie à droite, représente le paradis puis les vertus et les vices; l'inférieur, haut de 1 m. 36, nous montre l'enfer et les châtiments des péchés.

Tableau supérieur. — Le paradis, figuré par une enceinte losangique limitée par un mur crénelé et dont chaque angle est occupé par une tour carrée à sommet crénelé et à machicoulis, remplit toute la partie gauche de ce tableau. Cette scène, dont la partie droite est détruite, s'étendait sur une longueur de 2 m. 56.

Un ange auréolé, portant des ailes peu visibles, se tient debout sur la tour de gauche; un autre est sur celle placée en avant : tous deux sonnent de la trompette; il est probable qu'un troisième ange occupait la tour de droite, tandis que le sommet de la tour postérieure est en dehors de la composition. Au son de ces trompettes, trois tombeaux, placés à gauche et en contre bas du paradis, s'ouvrent et leurs occupants, au nombre de six dans le plus en arrière, de quatre dans chacun des deux autres, en sortent. Ils sont nus, ou simplement vêtus d'un caleçon de bain, et se dirigent vers la tour placée en avant du paradis, dans laquelle est percée une porte précédée de quelques marches, au pied desquelles se tient Saint-Pierre. Ce dernier saisit de sa main droite le premier juste et semble le tirer vers la porte. Plus à gauche, appuyée contre le mur du paradis, se dresse une échelle que gravissent deux justes, vêtus de chemises blanches, qui, eux aussi, viennent de

sortir d'un tombeau que l'on ne voit pas. L'un d'eux est bientôt au sommet de l'échelle et tend la main à un ange auréolé et à grandes ailes, qui est dans le paradis et se dispose à le recevoir. Derrière le mur allant de la tour postérieure à celle de gauche, un second ange, auréolé, empenné, en dehors du paradis, domine la scène.

Au centre du paradis, le Christ auréolé, assis dans un ovale, sorte de nimbe, vêtu d'une robe ornée de croix noires, les épaules couvertes d'un manteau, préside toute la scène, la main droite levée pour bénir. Derrière lui et de chaque côté, un ange ailé et auréolé d'or monte la garde : on ne voit que leur torse ; celui de droite est détruit en entier à l'exception d'une aile. A droite du Christ, trois saintes et un saint, tous quatre auréolés, sont assis tournés vers la droite et dans l'attitude de la prière. Au dessous, au pieds de Notre Seigneur, deux anges, empennés et auréolés d'or eux aussi, se trouvent de chaque côté de la tour antérieure ; à gauche, l'un regarde par dessus le mur la résurrection des morts ; à droite, l'autre joue de la flûte. A gauche du Christ, la scène est totalement détruite ; on n'aperçoit plus qu'un pan de vêtement.

Deux longues banderolles sortent de l'ovale où siège Notre Seigneur et s'étendent de chaque côté, depuis les genoux de ce dernier jusqu'au dehors du paradis, en passant au-dessus des murs antérieurs et entre les anges placés aux pieds du Christ et les saints assis à ses côtés. Sur chacune d'elles se voient deux lignes d'écriture gothique, assez effacées, mais où l'on peut néanmoins lire encore sur celle de gauche :

venite benedicti patris mei p.....
.... in ...od para.....

et sur celle de droite :

ne maledicti in ign.....
*proicite illos in teneb.....*²

² Tel est du moins ce que j'ai pu lire, assez difficilement d'ailleurs, le reste est effacé ou détruit. J. Roman (*Le Tableau des Vertus et des Vices*, p. 6), donne une lecture différente et erronée : « *Venite ad me benedicti.....*, » et : « *Recidite a me maledicti.....* ». C. B.

Tout le reste de cette scène, sur la gauche du Christ, est détruit; c'était probablement la représentation des damnés jetés en enfer, car, ainsi que nous le verrons plus loin, les scènes infernales commencent, à l'étage inférieur, juste au dessous de cette partie détruite. Au-delà, on ne retrouve la peinture qu'après une interruption d'environ 1 m. 75, enduite de plâtre, sur lequel se trouve cette inscription très moderne :

ON EST PRIÉ DE RESPECTER
CES BEAUX VESTIGES DE FRESQUES

Le tableau supérieur est alors dédoublé en deux plus petits étages superposés et sensiblement égaux, divisant ainsi en deux la hauteur occupée par le paradis. Chacun de ces deux étages secondaires comporte une suite de sept arcades à plein cintre, supportées par des colonnettes corinthiennes et surmontés d'un rectangle contenant une inscription : l'étage supérieur est le tableau des Vertus, l'inférieur celui des Vices.

Tableau des Vertus. — Sous chacune des sept arcades est figurée une Vertu, sous la forme d'une femme tournée vers la gauche. Une inscription de quatre lignes en caractères gothiques, surmontée du nom de la vertu, peint sur le bord de l'encadrement de la fresque, se trouve au-dessus de chaque arcade. Ce sont des quatrains en langue vulgaire, mais dont les mots ont été écrits à la suite les uns des autres, comme de la prose, sans tenir compte des vers. Détruites ou effacées de plus en plus, ces inscriptions, ainsi que celles accompagnant les Vices, ont été relevées vers 1880 par le chanoine Andrau, qui en fit un calque exact, au moyen duquel M. Victor Lieutaud est parvenu à reconstituer la presque totalité de ce petit poème*.

La première Vertu à gauche est totalement détruite; on ne distingue plus de la seconde qu'une faible partie, suf-

* Voir l'abbé Guillaume, *Le poème des Vertus et des Vices de l'ancienne Cathédrale de Digne*, in *Le Mystère de Saint Antoni de Viennès*, 1884, p. XLVI-XLIX.

fisante néanmoins pour deviner une femme assise, à robe rouge. Les inscriptions placées au-dessus de ces deux Vertus, qui sont l'Humilité et la Libéralité, manquent en entier.

Sous la troisième arcade, la Chasteté est représentée sous les traits d'une religieuse à genoux, vêtue d'une robe noire et coiffée d'un voile noir bordé de blanc. Elle lit dans un livre qu'elle tient ouvert de ses deux mains à hauteur de sa poitrine et sur lequel on voit une inscription en trois lignes verticales. Au dessus on n'aperçoit plus que des traces d'inscription, les deux derniers mots étant seuls lisibles. Disons ici une fois pour toutes que dans les textes suivants les reconstitutions de M. Lieutaud sont placées entre crochets ; ce qui est actuellement lisible est en italique ; le reste vient du relevé du chanoine Andrau.

[castitat]

[lo mieu cor be]n . ay . contrit

[fase]ns . a Dieu . o [racion]

[al diabol] . ay . resestit

[et ven]ray a *salvacion* -

Une femme coiffée d'un petit bonnet blanc et portant une robe verte est assise sous la quatrième arcade, les deux mains écartées, comme en extase : c'est la Patience. Au dessus on lit assez facilement :

paciencia

passiens . suy . toïorn . estada en totas

tribulacions . jamays . non . mi . suy

corrossada . n'auray . grans -

retribucion -

On ne voit plus que le front, l'œil droit et la robe violette de la Charité, assise sous la cinquième arcade. Le reste a été détruit. Au-dessus est écrit :

caritas

[totas] *personas* . ay . amat . [lor] ben

non ay . ponch . desirat . quand . lor

ay . vist . de bens . plen . dansa . mon

cor . n'avia . grant . alegransa -

Sous le sixième arceau, vêtue d'une robe rose et coiffée d'une capeline blanche, la Tempérance est assise. De la main droite, elle verse l'eau contenue dans une carafe à long col, dans un verre qu'elle tient de la main gauche. On ne peut plus rien lire aujourd'hui du quatrain qui était écrit au-dessus, mais le relevé du chanoine Andrau, complété par la reconstitution de M. Lieutaud, donne le texte suivant :

[temperencia]
de totas causas del mon
ben me soy [totz temps] privada
[per aver de Dieu guierdon]
[en seray recompensada]

Enfin, sous le dernier arceau, la Diligence, vêtue d'une robe jaune à plastron blanc, portant une coiffure relevée de chaque côté, couverte d'un voile blanc pendant jusqu'au épaules, est assise. De sa main droite, elle tient un dévidoir sur lequel est un écheveau de laine, tandis que de la gauche, elle tire sur le fil, son peloton étant placé dans un récipient par terre à sa gauche. Au-dessus on lit :

[deligencia]
..... mia . *esarutor teca*—
adorar . ay . *agut . sens* .
..... obrat . ay
tot . *perfechement*—

Tableau des Vices. — Comme dans toutes les peintures que nous avons vues jusqu'ici, les Vices sont représentés par des personnages montés sur des animaux symboliques, se dirigeant vers la gauche, et attachés les uns aux autres par une chaîne qui leur enserre le cou. Chacun de ces personnages est placé sous la Vertu qui lui est opposée et occupe une des sept arcades que comprend l'étage des Vices. D'un bout à l'autre de cet étage des marbrures couvrent le sol sur lequel avancent les Vices. Au-dessus de chaque Vice est peinte une inscription de trois lignes, en caractères gothiques, comme ceux des inscriptions situées

au-dessus des Vertus, mais plus gros. Chaque inscription est un distique en langue vulgaire, dont les deux vers ont été écrits à la suite, comme de la prose et s'étendent sur trois lignes.

De même que dans le tableau des Vertus, le premier arceau a été totalement détruit; il contenait le personnage symbolisant l'Orgueil.

Le second arceau est également plus qu'à demi détruit : on n'en voit plus que la partie la plus à droite. On distingue encore l'arrière train et la patte postérieure gauche d'un singe gris sans queue, ainsi qu'une portion de vêtement violet correspondant au dos et au bras gauche du pécheur, que sa monture nous fait reconnaître pour l'Avare. Au-dessus on lit :

[per avari]cia . e . pfals . -
[pensamen]t . la . mort . -
[m'a mess]a . adapnamet . -

Sous la troisième arcade, une femme, à tête de porc, s'avance montée sur une truie : c'est la Luxure. Elle est vêtue d'une robe d'un rose pâle, ornée de grands ramages noirs, qu'elle tient un peu relevée de la main gauche, ce qui laisse voir son genou gauche et le bas de sa cuisse, tandis que sa jambe et son pied disparaissent dans des chaussons noirs. De sa main droite elle tient, à hauteur de sa tête, un miroir rond dans lequel se reflète une figure de femme. L'inscription qui surmonte ce personnage est encore bien lisible :

quar . a . luxurie . me soy
donea . en . infer . me . -
porta . la . troya . -

Monté sur un léopard très finement tacheté et portant au cou un large collier, un homme à blouse jaunâtre représente la Colère, et se trouve sous la quatrième arcade. Il a la tête nue et renversée en arrière; sa main gauche appuyée contre sa ceinture, il se poignarde de la droite. On lit assez facilement au-dessus :

*ira . soy . sens . consolacion
le . leopart ma . mes
a . despacion . -*

La cinquième arcade est presque totalement effacée. On ne voit plus que la main droite du personnage, l'Envie, son bonnet rouge, ses yeux et son nez. Par contre, l'inscription qui le surmonte est encore bien visible :

*per . eneya . e falsita
anoy . lo . chan . seray
damnat . -*

La partie gauche et le haut du Vice suivant sont également effacés. On voit encore le buste d'un homme monté sur un carnassier à robe uniformément claire et à longue queue; sans doute un renard. Il est vêtu d'une blouse blanche et tient dans la main gauche un pot de faïence blanche. Il a des bas bruns et des chaussons noirs. C'est la Gourmandise. Il ne reste plus trace du distique qui le surmontait.

Enfin le dernier Vice, la Paresse, est représentée par un homme à vêtement blanc tout déchiré, les cheveux en broussaille, le menton rasé et portant une moustache courte, mais fournie. Il est monté sur un âne grisâtre à longues oreilles pendantes. Le distique qui l'accompagne est :

*peresa . soy . que . poc . -
avansa . la . sauma . e . -
yeu . sen . en . la . dansa . - **

Tableau inférieur. — *Scènes infernales.* — Ce tableau, haut de 1 mètre 72, est divisé en deux parties inégales : celle de gauche, longue de 2 mètres 56, nous montre l'enfer et est placée juste au-dessous du paradis, situé dans le tableau supérieur; celle de droite, se déroulant sur 4 mètres 08, se compose d'une suite de sept arcades sous les-

* Le texte des légendes que nous reproduisons ici offre quelques légères différences avec le relevé du Chanoine Andrau. Après un examen attentif des inscriptions, je crois exactes mes lectures. —C.B.

quelles se voient les supplices des damnés chatiés en raison des Vices placés juste au-dessus. Dans tout ce tableau inférieur le fond de la composition est rempli de flammes rouge vif irrégulièrement réparties.

La représentation de l'enfer est assez confuse : de nombreuses taches blanches, où la peinture est détruite, en rendent l'interprétation difficile ; en outre tout le tableau inférieur a beaucoup souffert de l'usure produite par le frottement.

Un espace de 35 centimètres sépare le bord gauche de la composition de la grande salle de l'enfer. Dans cet espace, une fenêtre, derrière laquelle se voient les têtes de trois diables à figures de singes et vomissant du feu par la bouche, est peinte.

Une grosse colonne, large de 9 centimètres, se dresse au milieu de l'enfer. Elle est située à 112 centimètres du bord gauche de la fresque et à 135 centimètres de la première colonnette séparant les châtiments de chaque Vice, de cette grande salle. A gauche de la grosse colonne, une grande marmite, suspendue à un crochet au-dessus d'un feu, contient une douzaine de damnés, parmi lesquels on distingue deux reines, trois rois ; un évêque et un pape. Trois démons velus et à tête hideuse entourent cette marmite ; l'un d'eux, en arrière de la grosse colonne, tourmente les damnés, les deux autres, accroupis plus à gauche, attisent le feu et s'apprêtent à écorcher un pécheur que leur tend un démon de très grande taille à demi accroupi contre la grosse colonne. Ce dernier est le personnage principal de l'enfer, dont il occupe d'ailleurs le centre : c'est Satan.

Une forte chaîne, fixée par un anneau à la grosse colonne, vers sa partie supérieure, l'entoure deux fois en passant successivement sous son bras gauche, sous son bras droit, puis sur son bras gauche et sur son épaule droite ; il n'est libre de faire que quelques mouvements, sans pouvoir se déplacer. Nous voyons donc ici Satan enchaîné, et nous savons par l'Écriture qu'il ne doit être

⁵ Voir L'apocalypse de Saint Jean, chapitre XX, versets 2 et 3.



Le Diable de Memling

délié pour un peu de temps qu'après que mille ans seront accomplis⁵.

Il est tourné vers la droite et a les jambes croisées; son buste, ses bras et ses cuisses sont velus et frisés; ses jambes et sa longue queue, qui traîne à gauche jusque dans le brasier, sont au contraire glabres et annelées. Il a des cheveux hérissés, des yeux saillants et de grosses oreilles d'âne placées horizontalement de chaque côté de la tête. Sur son ventre se voit une face humaine : deux yeux aux sourcils nettement marqués, un nez aplati, une bouche laissant voir des dents blanches et d'où font saillie, aux deux extrémités, des crocs dépendant de la mâchoire inférieure. Cette face, assez difficile à distinguer, est située au-dessous du tour inférieur de la chaîne et à droite de la grosse colonne.

De sa main gauche, Satan tient par les jambes un damné nu, qu'il avale tête première, à plat ventre; de la droite il place dans le brasier situé à sa gauche un autre damné que, nous l'avons vu, deux démons vont écorcher. A droite, un petit diable apporte sur son épaule un moine dont la robe est relevée au-dessus de la ceinture et le présente à Satan pour qu'il le dévore; rangés côte à côte, quatre pécheurs, une femme, en avant, un homme en costume de cardinal ou de doge, un autre homme nu et une femme nue, en arrière, attendent aux pieds de Satan leur tour d'être avalés. Cette dernière tient, dans chaque main, un placet où se voient des traces de mots, aujourd'hui indéchiffrables.

Plus à droite, un diable blanc, aux pattes minces, à l'aspect de caniche, et dont la tête est détruite, se tient debout appuyé sur un bâton et tourné vers la gauche. Il porte sur le dos une grande hotte en bois contenant plusieurs personnages actuellement effacés; on en distingue pourtant encore deux, dont l'un tient une balance dans sa main gauche qui pend hors de la hotte. Plus à droite encore, un diable rouge, du même aspect et dans la même posture que le précédent, la tête effacée, est également

⁵ Voir l'apocalypse de Saint Jean, chapitre XX, versets 2 et 3.

tourné vers la gauche et appuyé sur un bâton. Un gros collier de chien lui entoure le cou et il semble aussi avoir une hotte sur le dos. L'état très défectueux de la fresque en cet endroit ne permet de l'affirmer.

Il nous reste maintenant à expliquer cette scène assez confuse.

Notons d'abord que la représentation de Satan avec une face humaine sur le ventre, ou plus rarement sur les fesses, se rencontre quelques fois, sans être fréquente. Pour notre part nous en connaissons plusieurs, parmi lesquels un tableau de Memling⁶, conservé au musée municipal de Strasbourg, en offre un remarquable exemple⁷.

Que signifie cette représentation ? Un tableau d'école florentine, attribué à Buffalmacco di Arezzo, qui vivait vers 1450, va nous servir à le comprendre⁸. On y voit, en effet, au milieu de l'Enfer, un grand démon noir, Satan, assis de face et qui avale un pécheur, la tête la première, tenant une jambe dans chaque main; seul l'arrière train du pécheur dépasse encore. Une face humaine est figurée sur le ventre de Satan, et, par la bouche largement ouverte de cette dernière, il rejette au dehors un autre pécheur, que l'on voit sortir à demi-buste, la tête et les bras pendants. La position des lèvres, de cette seconde bouche, indique, sans erreur possible, que le second damné est bien rejeté et non avalé.

⁶ Hans Memling, peintre flammand, né près de Mayence vers 1440, mort à Bruges, le 11 août 1494.

⁷ Citons encore deux tableaux d'auteur inconnu du XIV^e siècle, qui sont au musée de Crémone, et représentent l'histoire de Job. On voit dans chacun un démon avec une face sur le ventre. L'un d'eux a des yeux à la place des mamelles, un nez aplati au niveau de l'estomac, une bouche formée par l'ombilic largement dilaté. De même, dans le bas d'un tableau d'Enguerrand Charonton, de 1453 (Exposition des Primitifs français, Paris, 1904), se trouve un diable portant une figure sur le ventre et une autre sur les fesses. On voit également un démon, à figure velue et grimaçante sur les fesses, dans la partie droite d'un parement d'autel, offert à la Cathédrale de Narbonne par le Roi Charles V, vers 1374, et actuellement au musée du Louvre.

⁸ Ce tableau représentant le paradis et l'enfer, se trouve à la pinacoteca de l'Académie des Beaux-Arts de Bologne, où il porte le numéro 229.

Ainsi donc, les damnés sont avalés par Satan, pour être rejettés ensuite par sa bouche ventrale et être livrés à d'autres supplices. C'est ce que nous voyons d'ailleurs sur de vieilles fresques qui se trouvent dans l'église San Petronio, également à Bologne, et où, entre autres, est figuré un jugement dernier d'auteur inconnu⁹. Là, un démon, du même genre que celui du tableau de Buffalmaco préside aux scènes infernales, et, à ses pieds, les pécheurs qu'il a déjà évacués sont placés les uns à côté des autres, la tête en bas.

Il est donc fort vraisemblable que la scène des fresques de N.-D. du Bourg à Digne, que nous étudions ici, est analogue à celle de San Petronio de Bologne. Elle se déroule de droite à gauche; les deux démons à hottes apportent les damnés, Satan les avale, puis les rend et les passe aux démons qui les écorchent, les font bouillir et les portent enfin dans la partie profonde de l'Enfer, derrière la fenêtre située tout à fait à gauche.

Tableau des châtiments. — Les châtiments relatifs à chaque Vice s'étendent, à droite de l'Enfer, sous sept arcades placées exactement au dessous de celles contenant les Vices. Ces arcades sont toutes sensiblement égales : la première mesure 0 m. 50, la seconde 0 m. 58, puis 0 m. 61, 0 m. 60, 0 m. 60, 0 m. 56 et 0 m. 54 pour la dernière. Ces scènes de supplices, actuellement très endommagées, sont assez peu variées comme imagination et en général assez difficiles à interpréter.. Tous les damnés sont représentés nus, ayant pour tout vêtements un petit caleçon de bain; ils sont tous suspendus en diverses positions à un crochet fixé dans la voûte de chaque arcade.

La partie inférieure des cinq premières arcades a été recouverte à une époque ultérieure par une sorte de tri-

⁹ Ces fresques sont situées dans la huitième chapelle, à partir du maître autel, du côté de l'Evangile (chapelle Bolognini). Cette chapelle est la partie la plus ancienne de l'église et date de 1392, mais les fresques sont seulement du XV^e siècle. Le paradis et l'enfer sont dans le bas des fresques.

bune ou de gradin d'autel, aux couleurs criardes, avec imitation de marbre; qui laisse toutefois encore passer le bas des colonnettes, une petite partie de chaque scène et l'encadrement général de la composition. C'est une mutilation vraiment atroce à voir, qui a du être faite, sans doute pour orner un autel qui devait être appuyé au mur de cet endroit; deux crochets fixés dans le mur dans la partie basse des Vices et placés juste au-dessus des extrémités de ce gradin, supportaient, avec deux autres crochets scellés au-dessus du bord supérieur de la fresque, une tenture où un tableau.

La première scène est le supplice de l'Orgueilleux. Un individu, pendu par les poignets, supporte une grosse pierre attachée autour de son cou, ce qui lui fait pencher la tête en arrière, c'est-à-dire vers notre gauche. Ses jambes tendues font penser qu'une seconde pierre, aujourd'hui effacée ainsi que ses pieds, était suspendue à ces derniers. A gauche, un grand diable cornu, accroupi, râle, au milieu des flammes, le damné avec une grande lame ébréchée.

Sous la seconde arcade, le pécheur est pendu par la langue; une pierre est attachée à chacun de ses poignets, ainsi qu'à chacun de ses pieds. Un démon, placé à gauche et un peu en arrière, lui verse dans la bouche le contenu d'une cupule à très long manche qu'il tient dans la main droite. C'est le supplice de l'Avare.

La troisième scène est difficile à lire, étant en grande partie détruite par le gradin d'autel dont nous avons parlé. Une femme, la Luxurieuse, la tête vers la gauche et couchée sur le dos, est suspendue par une corde dont les deux bouts sont attachés autour de ses seins. Une grosse pierre, que l'on voit presque contre le sol, est pendue sans doute à ses bras et à ses jambes qui ont été détruits. Un diable à grandes cornes est debout sur la droite, devant la damnée, mais on ne peut plus se rendre compte quel supplice il inflige à la luxurieuse. Néanmoins la position de la pécheresse, semblable à celle de la luxurieuse dans la représentation des châtiments à Saint-Jacques de Prelles et

aux Vigneaux, nous porte à croire que le supplice, que nous voyons ici, est le même que celui des deux fresques dont nous venons de parler.

Le supplice du Coléreux occupe la quatrième arcade. Le damné, couché à plat ventre, la tête vers la gauche, est pendu par les poignets et par les chevilles. Ses deux pouces et tous ses orteils sont coupés. Un démon, presque totalement effacé, coupe transversalement en deux, avec une scie, le corps du pécheur.

Sous la cinquième arcade, le châtimement de l'Envieux est presque totalement effacé. On voit encore un individu pendu, la tête en haut, et un diable plus à gauche, mais on ne distingue plus quel supplice ce dernier fait subir au damné.

Le supplice du Gourmand est l'objet de la scène suivante. Le damné est suspendu par les pieds liés ensemble; ses bras pendants supportent une pierre, presque totalement effacée. Sa tête est soulevée par un démon placé à gauche, qui lui passe la main droite sous la nuque, tandis que de la main gauche il lui enfonce quelque chose dans la bouche — on dirait un morceau de pain — comme pour le gaver. Nous retrouvons donc ici le supplice si caractéristique du Gourmand, supplice que nous avons déjà vu aux Vigneaux et à Saint-Jacques de Prelles, et qui consiste à punir le Vice par son exagération.

Enfin, sous la dernière arcade, le châtimement du Paresseux est entièrement détruit. On ne distingue plus que la double corde qui le pendait au crochet de la voûte.

Ces fresques, qui, comme on a pu s'en rendre compte, sont les plus compliquées que nous ayons à décrire dans cette étude, sont loin d'être aussi fines que celles de l'Argentière, mais leur exécution vaut celle des Vigneaux. L'auteur en est inconnu; la date à laquelle elles ont été peintes l'est également. D'après les costumes et les lettres des légendes, on peut les attribuer aux dernières années du XV^e siècle ou au tout début du XVI^e. Tel est d'ailleurs l'avis des divers savants qui se sont occupés avant nous de ces peintures.

Faut-il conclure de ce que le tableau de Buffalmaco et les fresques de Bologne sont un peu plus anciennes que celles de Digne, qu'ils ont servi de modèle à ces dernières? Nous ne le croyons pas. Certes, l'analogie est grande, mais l'artiste qui a décoré N.-D. du Bourg ne connaissait pas fatalement les peintures de Bologne. La représentation du jugement dernier, du paradis et de l'enfer a été très répandue à cette époque, tant en France qu'en Italie, tant sous la forme de peintures que sous celle de sculptures, et il n'est nul besoin de l'influence des florentins pour inspirer les nombreux artistes qui ont peint le jugement dernier sur les églises ou chapelles de nos Alpes. Aujourd'hui nous ne rencontrons plus qu'une minorité des œuvres qui ont été alors exécutées.

Quoique nous n'en connaissions que quelques exemples, la représentation de Satan avec une face ventrale a été aussi assez répandue. Il suffit pour le prouver de considérer que Memling n'a jamais quitté les bords du Rhin où les Flandres et qu'il a exécuté le tableau dont nous avons parlé à une époque plus récente que les artistes florentins qui ont représenté le diable de la même façon. C'est donc simplement parce qu'il était alors d'usage de se figurer que Satan avalait et rejetait les damnés, que plusieurs artistes, et en particulier celui de Digne, ont représenté le diable dans cette position. Mais il n'y a pas que le paradis et l'enfer dans les fresques de Digne, il y a aussi les Vertus, les Vices chevauchant des animaux, les châtiments propres à chaque péché, et cette partie de la fresque, celle qui intéresse plus particulièrement notre étude est très nettement d'inspiration franco-provençale. Rien ne nous empêche donc de penser que nous sommes ici en présence de l'œuvre d'un artiste local, ou plutôt français, à en juger par des erreurs de lettres dans les inscriptions en langue vulgaire provençale, que le peintre ne semble pas avoir comprises.



Les origines de Dominique VILLARS

LE BOTANISTE

(1709-1796)

Le Dauphiné commémore, en ce moment, à Grenoble, la mémoire de notre compatriote, Dominique Villars, le grand botaniste. C'est un devoir pour les Alpes de prendre part à cette manifestation du souvenir.

Ce que l'on sait de plus sûr, au sujet de l'enfance de Dominique Villars, a été dit par lui-même¹. Dans la notice biographique qu'il lui a consacrée, Ladoucette y ajoute peu de chose². Cela suffit à montrer les étapes de sa formation intellectuelle. En 1771, Villars alla se présenter à l'Intendant de Dauphiné, Pajot de Marcheval : « Monsieur de Marcheval.... me prit des mains de la nature...., il me transporta dans un monde nouveau.... »³. Le médecin Clapier, de Grenoble, en 1769, l'abbé Dominique Chaix, curé des Baux à La Roche-des-Arnauds et Madame de Colvin, supérieure du couvent de la Charité à Gap, en 1765, le médecin Laugier, de Montpellier, fixé à Corps, et Antoine

¹ Histoire des plantes du Dauphiné, t. I, Grenoble, 1786, préface, pp. VIII-XL.

² Notice biographique sur M. Villars lue dans la séance publique de la Société royale et centrale d'agriculture le 29 mars 1818 (J.-C.-F. Ladoucette. Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes avec un atlas et des notes, 3^e édition, Paris, Gide, 1848, pp. 531-539).

³ A mes compatriotes (Lettre préliminaire de l'Histoire des Plantes).

Gentillon-Médaille, armé de son *Matthioler* enluminé¹ dans les environs de Saint-Bonnet, dès 1757, avaient précédé l'administrateur perspicace de la province en aidant, de leurs forces plus modestes mais nécessaires, cet esprit supérieur à se former et à s'élever.

Avant tout, d'ailleurs, Villars a passé forcément par cette école première et fondamentale de la vie rurale, qui vaut toutes les autres pour former l'œil et le caractère des enfants doués, qui développe de bonne heure le sens de la responsabilité personnelle avec la vue du bien et du mal, qui fait si bien connaître les réalités de la terre et du ciel et qui consiste à être petit berger isolé comme une sentinelle dans la campagne immense, aidé d'un bon chien et dans la crainte du loup. Cette école qui manque si absolument aux enfants des villes, ce fut jadis, celle de Jeanne d'Arc.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de vouloir ajouter quoi que ce soit à ce que Villars a fort bien dit de son enfance. Mais, sur sa famille, le botaniste est resté muet et se borne à noter ceci : « le petit patrimoine de mon père était pour moi un obstacle plutôt qu'un secours, puisqu'il fallait le soutenir pour l'entretien d'une famille qui ne devait pas souffrir de mon goût, trop décidé pour les sciences et trop peu proportionné à ma fortune ».

Quelle était donc la famille de Villars ? D'où sortait-il ? C'est ce qu'une recherche dans les archives du département des Hautes-Alpes va permettre de fixer.



Sous le règne du roi Louis XIV vivait, dans la paroisse du Noyer, au hameau du Villar, un paysan Pierre Villar

¹ Cet auteur du XVI^e siècle a composé successivement deux ouvrages : *Matthiolus (Petrus-Andreas) Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis anazarbei de medica materia*. Venetiis, ex officina Valgrisi-ana, 1565, in-folio avec figures. *Matthiolus (P.-A.) Compendium de plantis omnibus*. Venetiis, ex officina Valgrisi-ana, 1571, in-4° avec figures.

² Préface de l'Histoire des Plantes, p. XI, note 1.

dont le fils Dominique, né vers l'année 1659, mourut le 3 août 1733. Son champ ne suffisait pas à l'activité de ce Dominique. Lui et Jean Garnier, le 6 mai 1709, à Saint-Bonnet¹, arrentent de sieurs Antoine et Vincent Maurel, frères et propriétaires de Saint-Bonnet, pour six ans, à dater du 15 mai, tous les bâtiments, prés, terres, que lesdits Maurel ont au terroir du Noyer, sous la rente annuelle, à la Saint-Martin, de 150 livres. La première année, par exception, les rentiers paieront, au lieu de cette somme, 16 setiers de blé seigle, à la Saint-Michel. Chaque année, ce sont eux qui paieront les tailles; les fourrages et les fumiers ne pourront sortir du domaine, l'étendue des prés ne pourra être diminuée. Les propriétaires se réservent le bois et la feuille, ainsi que la moitié des pommes et des poires. Les fermiers poseront, chaque an, quatre trenteniers de cluis au toit de la maison pour l'entretenir; ils paieront, à Noël, un demi quintal de chanvre, à moitié femel et à moitié mâle.

Dominique Villar est déjà un homme qui sait lire et écrire : non content de signer convenablement son nom de sa main rude, il y ajoute un paraphe en forme de grille et cette grille semble bien témoigner qu'il considère une chose signée comme un fait définitif.

Evidemment, Dominique Villar avait besoin de quelques avances. L'an d'après, le 15 juillet 1710, avec Jean Gautier, il confesse devoir à sieur Jean Rahany, fermier général de Monseigneur le duc de Lesdiguières de Canaples, la somme de 260 livres qu'il leur a, tout présentement, prêtée en espèces, pour la rendre à la Saint-Michel prochaine, avec intérêts au denier vingt².

Dominique Villar avait au moins deux filles, Marie et Madeleine, Marie fut mariée avec Dominique Simiand, fils de Jean, habitant de Lacou et le contrat fut reçu par m^e Brunet, de Lesdiguières. Madeleine, née vers 1689, épousa

¹ Arch. des Hautes-Alpes, minutes de M^e Michel Maurel (registre I E. 2593, ff. 1036 r^o-1037 r^o).

² *Ibid.*, minutes de M Vincent Morel (registre I E. 2689, feuillet 1 recto).

Claude Dastre Vigne, du Martouret, né vers 1692, qui mourra le 14 juillet 1770. Elle, mourra le 26 octobre 1763, après avoir testé le 14 août par devant m^e Joubert¹. Son père savait écrire ; elle ne le savait pas. Sans doute savait-elle tenir son ménage, ce qui suffisait.

Les filles, il fallait bien les doter ; mais, leur dot, on la payait lentement. Le 30 mai 1729, Dominique se décide à donner un acompte de 100 livres sur la dot de sa fille Marie², ce qui, en somme, était beaucoup pour lui, après avoir déjà donné, sans doute dès le début du mariage, la toile, en laine et lin, ainsi que la brebis promises.

A la Noël de l'an 1732, il compte encore 16 livres de la dot de sa fille Marie. Enfin, sentant approcher la fin de sa longue vie, le 25 février 1733, il y ajoute encore 30 livres : peu de chose devait rester à payer³. Son gendre, Dominique Simiand, ne savait pas signer son nom.

Tel fut Dominique Villar, le bisaïeul du botaniste.

*
**

Dominique eut pour fils Pierre : celui-ci naquit vers l'année 1683 et, ainsi, reçut à son baptême le prénom de son aïeul.

Pierre Villar habitait, comme ses prédécesseurs, le hameau du Villar. Il épouse vers 1713 Anne Dastre Vigne, née vers 1693, qui mourra prématurément le 20 juillet 1733, deux semaines après son beau-père. Elle est mère de six enfants au moins, c'est-à-dire de trois fils et de trois filles : Pierre, né vers 1718, Anne, née vers 1720, Jean, né vers 1721, Marie, née vers 1727, Marguerite, née vers 1730, Dominique, né le 20 juillet 1733.

Anne, mariée avec Jean Encoyant, des Evarras, se dé-

¹ *Ibid.*, minutes de M^e Barthélemy Joubert (registre IE. 2300, ff. 310 v^o-312 r^o).

² *Ibid.*, minutes de M^e Vincent Morel (registre IE. 2696, f^o 2477 r^o).

³ *Ibid.*, minutes de M^e Vincent Morel (registre IE. 2698, f^o 3298 v^o-3299 r^o).

clare illettrée le 14 novembre 1745 et meurt le 1^{er} février 1756.

Jean meurt jeune le 1^{er} avril 1736.

Marie épouse Claude Gautier, dit Griphon, du Villar et mourra, doyenne de la famille, le 6 janvier 1789.

Marguerite épouse Jean-François Bertrand, dit Cordier, de la Ville et meurt le 17 novembre 1753. Fait à remarquer, cette fille cadette apprend à lire et à écrire, ce que, jusqu'ici, seuls les hommes s'attachaient à savoir. Le 12 octobre 1751, elle signe son nom à l'église de la paroisse.

Dominique, le cadet, à son baptême, le 20 juillet 1733, reçoit le nom de son grand-père que sans doute, un frère aîné, né avant Pierre, et mort en bas âge, avait dû recevoir tout d'abord selon la coutume. Ce cadet n'est pas plus heureux, car il meurt dix jours après sa naissance, le 30 juillet 1733.

Survivant près de trente ans à sa femme et un an à son propre fils, Pierre Villar teste le 26 août 1760¹. Faisant héritier son petit-fils Dominique, il dispose de 1130 livres en legs particuliers et meurt le 26 mars 1761, à 78 ans. Tel fut l'aïeul.

*
**

La nouvelle génération, celle du père de Dominique, n'est pas encore celle qui peut illustrer la famille. L'homme qui en est le chef, et qui porte le même prénom que son père, Pierre Villar, né vers 1718, doit nécessairement, au préalable, devenir, à l'instar de son curé, l'homme le plus instruit de sa paroisse; ce n'est plus, comme ses ancêtres, un simple cultivateur.

Pierre Villar continue à habiter, comme eux, le hameau du Villâr. Le 29 avril 1738, il épouse à l'église du Noyer. Marguerite Dastre Vigne. Elle est fille d'Antoine Dastre Vigne, dit Moine, journalier du hameau de la Ville, né vers

¹ *Ibid.*, minutes de M^e Barthélemy Joubert (registre IE. 2300, ff. 106 r^o-107 v^o).

1681, qui meurt le 1^{er} février 1756¹, et de Marguerite Bertrand, née vers 1682 qui meurt le 5 décembre 1762. Marguerite Dastre Vigne est illettrée. Elle testera, par devant m^e Barthélemy Joubert, au Noyer, le 13 mars 1787, en instituant son fils, le grand Dominique, comme héritier² et en léguant au surplus diverses petites sommes qu'elle répartit entre ses autres enfants, dont le total monte à 490 l.

A son mariage, Pierre Villar signe son nom précédé de l'initiale de son prénom : *P. Villar*, exactement comme l'avaient fait son père *P. Villar* et son grand-père *D. Villar*. Il le fait suivre d'un paraphe assez court et décidé.

Dès 1756, Pierre Villar devient secrétaire-greffier de la communauté du Noyer et sa signature se modifie. L'initiale du prénom disparaît et le paraphe prend de l'ampleur. Pierre Villar n'est plus, tout simplement, l'un des nombreux Villar qui vivent dans la paroisse du Noyer : il est le *sieur Pierre Villar*, le premier d'eux tous.

Sa vie, comme celle de sa mère, sera courte : il ne vivra

¹ Dans son testament du 31 janvier 1756, Antoine Dastre Vigne fait plusieurs legs particuliers dont le total monte à 390 livres, notamment de 100 livres à sa seconde fille Marguerite, femme du greffier Pierre Villar, outre ce qu'il lui a donné en dot.

Les éléments de la pension annuelle et viagère qu'il constitue à « sa chère épouse », Marguerite Bertrand, permettent de connaître la vie courante de cette famille.

La veuve du testateur recevra, chaque année, cinq setiers de blé seigle et un setier de froment, vingt livres de cochon salé, douze livres de fromage, vingt-cinq livres de beurre, cinquante œufs, quinze livres de sel. Elle recevra une robe composée d'un corps, d'une jupe et d'une chemisette, en étoffe de ménage, tous les deux ans seulement, un tablier de serge et une paire de souliers tous les ans, le tout à la Saint-Michel. Elle aura la faculté de prendre du bois au bûcher et des herbes au jardin, sans aucun abus. Elle aura son habitation, sa vie durant, dans la maison du testateur, dans le « membre » qu'il lui plaira de choisir.

Le lendemain, jour de sa mort, le testateur fait un codicille (Arch. des Hautes-Alpes, minutes de M^e Barthélemy Joubert, registre IE. 2299, ff. 104 v^o-106 v^o, 106 v^o-108 r^o).

² *Ibid.*, minutes de M^e Barthélemy Joubert (registre I E. 2308 ff. 459 v^o-460 v^o).

que 42 ans. Son père avait atteint 78 ans, son grand-père 74 ans; son fils arrivera à 68 ans.

Tout d'abord, marié à vingt ans, il reste trois ans et neuf mois dans l'attente. Puis sa femme lui donne un enfant tous les trois ans, assez exactement. Marie-Anne, sa fille aînée, naît le 20 octobre 1742. Dominique, son fils aîné, celui qui devait relever le nom de son bisaïeul, ce que la génération précédente n'avait pu faire, celui qui, en se faisant connaître de la France entière, devait tirer toute sa parenté de l'obscurité où, sans lui, elle serait demeurée, naît le 14 novembre 1745, un mois en retard.

Agathe, sa fille cadette, naît le 22 septembre 1748, un mois en avance.

Jean Villar, son second fils, naît le 11 octobre 1751, à sa date exacte.

Pierre Villar, son troisième fils, naît le 12 décembre 1754, deux mois en retard.

Claude Villar, son quatrième fils, naît le 26 août 1757, deux mois en avance.

Les avances et les retards, comme on le voit, se compensent.

A la naissance de Claude, Pierre Villar approche de quarante ans. A ce moment la vie semble le presser. Désormais, jusqu'à ce qu'elle lui échappe, il a un enfant chaque année.

Jean-Antoine, son cinquième fils, naît le 11 septembre 1758 et le dernier, Jean-François, le 27 septembre 1759.

Atteint par la maladie qui va l'emporter, le greffier Pierre Villar teste le 7 avril 1760, en présence de son père¹ : instituant son fils aîné Dominique, âgé de quinze ans, comme héritier, il dispose en divers legs particuliers d'une somme totale de 903 l. et il meurt, trois jours après, le 10 avril 1760. Inhumé le jour même de sa mort, son curé indique qu'il est le recteur de la confrérie des Pénitents de la paroisse. Pierre Villar, à tous les points de vue s'est donc bien placé à la tête des habitants de son pays.

¹ *Ibidem*, registre I E. 2300, ff. 78 r^o-80 v^o.

Au point de vue de l'instruction littéraire, tandis que Marguerite la sœur cadette de Pierre, savait par exception signer son nom, il faut noter que ce greffier fort instruit a laissées illettrées, selon la coutume ancestrale, ses deux filles Marie-Anne et Agathe : seuls, ses fils apprennent la valeur de l'alphabet.

*
**

Son père mourant le 10 avril 1760 et son grand-père le 26 mars 1761, Dominique Villar, né le 14 décembre 1745, se trouve, à quinze ans, le chef d'une famille de huit enfants que sa mère, seule, peut l'aider à conduire.

Dès l'âge de dix ans, parrain de Catherine Pélicier, le 28 février 1756, il signe son nom : *D. Villar* d'une main novice, mais ferme.

Un an après la mort de son père et trois semaines avant celle de son grand-père, le 7 mars 1761, la vie de cet adolescent commence, non pas par un mariage, mais par un testament. Terrassé à la fin de l'hiver par une maladie subite et très grave, au-devant du lit où il est étendu, sous la voûte de sa maison, son médecin, le docteur Jacques Garcin, de Saint-Bonnet et son curé, messire Arnaud, l'assistent avec son grand-père quand, à trois heures du matin, arrive son notaire m^e Barthélemy Joubert, pour recevoir l'expression de ses dernières volontés qu'il peut à peine signer d'une main tremblante¹.

L'année suivante, le 28 avril 1762, remis de cette crise, il marie sa sœur aînée, Marie-Anne, âgée de 20 ans, avec Dominique Davin, âgé lui-même de 19 ans, fils de Pierre et de Catherine Grimaud, habitant de Pisançon dans la paroisse de Bénévent : elle a 800 livres qu'elle se constitue en dot².

Un an plus tard, le 8 juin 1763, il se marie lui-même, à 18 ans avec Jeanne Disdier, née un mois après lui, le 12

¹ *Ibidem*, registre I E. 2300, ff. 126 r^o-127 v^o.

² *Ibidem*, registre I E. 2300, ff. 199 r^o-201 r^o.

décembre 1745, fille de feu Jean Disdier et de Marie Bresson, domiciliée au hameau du Serre, dans la paroisse du Noyer. La future épouse se constitue 300 livres qu'elle tient de son père et elle reçoit 200 livres de sa mère : le futur donne à sa femme 300 livres d'augment et 75 livres de joyaux¹. C'est une aisance rurale modeste ; mais, heureusement, la future a un oncle et, même, un grand-oncle, les sieurs Dominique Bresson, négociants à Marseille, qui, à eux deux, lui font un magnifique cadeau de 1.000 livres, ce qui double l'aisance de la jeune femme et lui fait une petite fortune.

Le mariage se célèbre le jour même du contrat et on constate que Dominique, malgré son jeune âge, succède à la charge de secrétaire-greffier de la communauté du Noyer. Quand on voit la signature de ce jeune homme, il est impossible de ne pas être frappé du calme, de la pondération, de la précision, et, pour tout dire, de la maturité achevée des traits dont l'ensemble fixe son nom suivi d'une grille patiente et nette, avec un paraphe final plein de décision. Cette main ferme répond à un esprit clair et à un cœur calme. Les jeunes gens de cet âge sont encore, d'habitude, des adolescents : celui-ci est un homme fait.

Un an se passe et, le 6 mars 1764, Dominique marie² sa sœur cadette, Agathe, âgée de 15 ou 16 ans, avec Martin Meyer, veuf de Catherine Joubert, fils de Pierre Meyer et de Catherine Robert, du hameau de Villeneuve à Poligny.

Quatre ans plus tard, une nouvelle maladie, en hiver comme la précédente, vient abattre Dominique Villar et l'oblige à tester derechef : dans cet acte du 3 janvier 1768, il fait, comme la première fois, sa mère héritière³ de son patrimoine : il lègue 200 livres à sa femme et 100 livres à son fils Pierre, né deux mois plus tôt. Sa faiblesse est telle qu'il ne peut signer.

Cependant, il se remet encore de cette crise.

¹ *Ibidem*, minutes de M^e Guillaume Maurel, de Saint-Bonnet, registre I E. 2580, ff. 8810 v^o-8812 r^o.

² Archives des Hautes-Alpes, registre IE. 2300, ff. 361 r^o-362 v^o.

³ *Ibidem*, registre IE. 2301, ff. 321 v^o-323 v^o.

Ses deux sœurs sont mariées ; de ses cinq frères, Jean, Pierre, Claude, Jean-Antoine et Jean-François, trois étaient morts en bas âge : Jean, le 31 décembre 1754, Claude, le 19 octobre 1757 et Jean-Antoine, le 19 novembre 1758. Restent Pierre et Jean-François : chacun d'eux reçoit deux cents livres de son père et deux cents livres de son grand-père en 1760, soit 400 l. de patrimoine.

Le cadet, Jean-François, né le 27 septembre 1759, figure comme parrain le 23 mai 1774 et signe *J.-F. Villar*. Il prend, à Valence, le 21 juillet 1780, le grade de maître ès arts et reçoit à Grenoble le 1^{er} septembre 1783, par devant m^e Toscan, une pension viagère de 100 l. de son frère Dominique pour lui permettre de parvenir à la prêtrise. Dès le 7 juillet 1784, il figure au Noyer comme prêtre. Nommé curé de la Bâtie-Vieille le 6 octobre 1786, il reçoit de sa mère, un legs de 400 l. le 13 mars 1787 et meurt dans sa cure le 13 avril 1818¹.

Quant à Pierre, né le 12 décembre 1754, il se marie à Poligny le 13 octobre 1774 avec Marguerite Boisset, baptisée à Poligny le 7 juillet 1755, fille de feu Christophe et de Marie-Anne Meyer, habitante à Villeneuve. Le futur, à cette occasion, reçoit 250 livres de sa mère et 250 livres de son frère, en dehors des 400 livres qu'il tenait, depuis 1760, de son père et de son grand-père : c'est une somme de 900 livres. De son côté, la future se constitue 1.500 livres en dot².

Quittant le Noyer, Pierre Villar va se fixer dans la maison de sa femme à Villeneuve, hameau de Poligny et il y restera jusqu'en 1784, c'est-à-dire jusqu'au moment où, Dominique quittant le Champsaur pour Grenoble, il reviendra au Noyer remplacer son frère aîné.

Pierre Villar a dix enfants de sa femme après seize mois d'attente. Les cinq premiers nés à Poligny, sont Marguerite, née le 14 novembre 1776, Pierre, né le 21 avril 1778 et mort le 4 mai 1778, François, né le 11 janvier 1780,

¹ Paul Guillaume. Le botaniste Villar, du Noyer, et Jean-François Villar son frère (*Annales des Alpes*, t. I, 1897, pp. 74-77).

² *Ibidem*, registre I E. 2303, ff. 338 r^o-340 v^o.

Marguerite, née le 26 février 1781, qui épousa Pierre Sambain, Dominique, né le 12 mars 1784, mort au Noyer, le 20 février 1786. Les cinq derniers, nés au Noyer, sont Marie-Anne, née le 26 janvier 1787, Rosalie, née le 8 décembre 1788, une fille non nommée qui meurt le 10 avril 1791, Dominique-Fidèle, né le 17 mai 1792, Mariè-Madeleine, née le 5 vendémiaire an IV.

Quant à Dominique lui-même, de sa femme Jeanne Disdier, après une attente qui dure trois ans et huit mois, exactement comme l'avait fait son père à un mois près, il n'a que cinq enfant avant son départ du Noyer pour Grenoble. Ce sont Pierre Villar, né et ondoyé le 10 novembre 1767, baptisé le 13, qui porte le nom de son grand-père; Dominique Villar, né et baptisé le 5 novembre 1770, mort le 22 juin 1772; un second Dominique, né le 21 mai 1774, baptisé le 23; Marguerite Villar, née et baptisée le 17 mai 1777; Marie-Anne, née le 5 avril 1780, baptisée le 6.

Dominique a donc, comme son père, un enfant tous les trois ans, très exactement : entre le deuxième et le troisième, au moment où le deuxième enfant dépérit et meurt, il se produit cependant une pause de six mois de sorte que les trois derniers naîtront au printemps et non plus en novembre comme les deux premiers.

Pierre, le frère cadet de Dominique a plus d'enfants que lui et avec plus d'irrégularité.

Dominique, sans doute, aimait bien sa femme; mais il aimait davantage encore les fleurs qui brillaient dans les champs.

Dès le 12 janvier 1774, le curé du Noyer note que le sieur Dominique Villar est élève en chirurgie; le 23 mai 1774, il est chirurgien. Le 17 mai 1777, au moment de la naissance de Marguerite, il est absent. Le 6 avril 1780, le titre de *Monsieur* remplace la simple qualité de *sieur* : il s'agit de M. Villard, docteur en médecine. Pour la première fois, le nom lui-même de Villar se déforme sur le registre de la paroisse¹.

¹ C'est après avoir quitté les Alpes seulement que Dominique Villar a été amené à adopter pour son nom la forme *Villars*.

Enfin, il part pour Grenoble ; mais, le 19 septembre 1784, en parfaite santé, il éprouve le besoin de revenir au Noyer et d'y tester une troisième fois¹.

Monsieur Maître Dominique Villar, médecin du Roy à l'hôpital militaire de la ville de Grenoble, y demeurant, dispose de 800 livres en faveur de chacune de ses filles, de 1000 livres en faveur de sa femme, de ses livres de botanique, herbiers et manuscrits relatifs à la botanique en faveur de la bibliothèque publique de Grenoble. Il déshérite son fils aîné Pierre qui est infirme, ne lui laisse que 600 livres avec l'obligation de rester au Noyer.

Le malheureux y mourra le 4 germinal an III (24 mars 1795) à 9 heures du soir, qualifié de laboureur par le rédacteur de l'acte, tandis que son père habite alors, à Grenoble, place de la Liberté.

Il n'y a pas lieu de suivre Dominique Villar plus loin : désormais, il appartient non plus seulement au Champsaur mais à la France.



Telles sont les trois générations qui l'ont précédé : celle de son père Pierre Villar (1718-1760), celle de son aïeul Pierre Villar (1683-1761), celle de son bisaïeul Dominique Villar (1659-1733). Le cadre où elles ont vécu, dans le hameau dont leur famille portait le nom, était celui d'un milieu rural à peu près immuable. Connaître ces trois générations pendant un siècle équivaut à en connaître trente pendant mille ans.

C'est une question qui se pose fréquemment de savoir, quand une famille de cultivateurs se présente qui porte le nom du hameau habité par elle, si le hameau a reçu le nom de la famille qui l'habite ou bien si la famille a emprunté son nom au hameau où elle vit. Pour les Villar, il n'y a pas de doute : c'est le hameau qui a donné son nom aux

¹ Archives des Hautes-Alpes, registre IE. 2308, ff. 116 r^o-118 r^o.

familles qui l'habitaient quand les noms de famille, au XI^e siècle, ont pris naissance.

Ainsi, quand Dominique Villar, en 1745, est né au Villar du Noyer, ses ancêtres y avaient vécu depuis plus de sept siècles et depuis plus de vingt générations.

Cinquante communes, au moins, du département des Hautes-Alpes conservent un hameau ou un quartier dit le Villar, ou le Villard, dans un endroit généralement écarté ou montagneux, en dehors du hameau central dit la Ville. Une quinzaine de communes de la Drôme et deux douzaines du département de l'Isère en ont également un. M. Nicollet, professeur au Lycée d'Aix-en-Provence, a observé, pour le Villard de Sigoyer, que le terrain écarté de ce Villard équivalait, à lui seul, au tiers du terroir de la commune de Sigoyer-des-Dômes. Il croit que l'origine de ces hameaux ruraux remonte à l'époque des invasions barbares et en particulier, pour la région des Alpes, à l'occupation burgonde. Ces Barbares, en se rendant maîtres du pays, s'en réservèrent les deux tiers et cantonnèrent sur le dernier tiers, le pire des trois, la population gallo-romaine. Cette conjecture offre un grand intérêt pour l'histoire : si elle est exacte et tout invite à le croire, la famille de Dominique Villar serait probablement d'origine gallo-romaine.

Voilà quelles furent les racines profondes de la tige agreste qui, ayant vécu mille ans de sa vie naturelle et normale, produisit tout-à-coup une fleur surprenante et de grande beauté : malgré sa robustesse, elle en mourut épuisée.

Manteyer, 10 septembre-Gap, 15 septembre 1921.

MANTEYER.

Note sur la fécondité des femmes

L'usage du greffier Pierre Villar, d'avoir, après quarante-cinq mois d'attente volontaire, un enfant tous les trois ans, amène à rechercher, au point de vue du nombre des enfants que les femmes de cette époque donnaient à leurs maris, ce qui pouvait bien se passer ailleurs, dans cette région du Gapençais.

A Ribiers, le négociant Claude Amat, né vers 1698, marié avec Rose Francoû et mort le 10 juin 1778, en avait un tous les deux ans avec une régularité parfaite de 1736 à 1744¹ : Claude est baptisé le 19 octobre 1736, Elizabeth le 11 septembre 1738, Anne-Marguerite le 7 septembre 1740, Jean-Pierre le 3 août 1742, Antoine le 18 juillet 1744. Sa femme meurt peu après.

A Gap, le marchand Christophe Blanc, né vers 1703 et mort le 18 août 1763, marié le 19 janvier 1728 avec Thérèse André, a un enfant d'abord tous les trois ans jusqu'en 1738, puis tous les deux ans de 1738 à 1742; enfin, il revient à son premier rythme, de 1742 à 1748. Ce sont Elizabeth, baptisée le 14 mars 1729, Marguerite, baptisée le 20 mars 1732, Jacques, baptisé le 8 novembre 1735, Marguerite née le 8 août 1738, Marie née le 3 juillet 1740, Georges né le 5 août 1742, François né le 11 novembre 1745 et Joseph, né le 10 août 1748.

Son fils Jacques, marié le 17 janvier 1764 avec Marie-Madeleine Farnaud, a d'abord, sans attente, un enfant

¹ Par son fils aîné Jean-Joseph, marchand à Ribiers, né avant 1733, qui épouse successivement Marie-Suzanne Marquis et Marie-Anne Tarascon, Claude Amat est le grand-père de Claude-Simon né à Ribiers le 18 mars 1762, député des Hautes-Alpes à l'assemblée législative.

tous les dix-huit mois, de 1764 à 1769, puis tous les deux ans, de 1769 à 1780, puis tous les trois ans de 1780 à 1783. Ce sont Thérèse, née le 8 octobre 1764, Elizabeth le 27 mars 1766, Jacques-Christophe le 11 septembre 1767, Elizabeth le 25 avril 1769, Barthélemy le 12 août 1771¹, Anne le 25 juin 1773, Jean-François le 22 novembre 1775, Joseph le 2 septembre 1777, Georges-François le 31 janvier 1780, Marie-Madeleine le 11 décembre 1783. C'est un ralentissement progressif.

A Aspres-lès-Corps, sieur Joachim Blanc de La Naute, marié à Saint-Firmin le 16 novembre 1745 avec demoiselle Marie Blanc, a un enfant, plus ou moins, chaque année après dix-huit mois d'attente.

Ce sont, à Aspres-lès-Corps, Pierre-Joseph-Jean, le 25 février 1748, Joseph-Joachim le 14 mars 1749, Marie-Marguerite le 5 novembre 1750, Pierre-Barthélemy le 27 novembre 1751, Catherine-Rose le 4 janvier 1753, Alexandre-Maurice le 14 avril 1754 (qui est le futur comte d'Hauterive); puis à Saint-Firmin, Pierre-Sébastien le 1^{er} avril 1755, etc...

A Gap, M^r M^e Jacques Clerc de la Bastie, avocat du Roi au bailliage de Gap et juge épiscopal de la ville de Gap, né le 19 juin 1716, marié le 3 février 1749 avec demoiselle Suzanne Laffrey, a un enfant, pareillement, tous les ans et sans attente. Ce sont Marie-Henriette, le 7 décembre 1749, Marie-Henriette-Suzanne le 5 janvier 1751, Elizabeth le 27 janvier 1752, Jean-Jacques le 28 février 1754, Madeleine le 1^{er} mars 1755, Elizabeth-Claire le 12 août 1756. Il n'y a de lacune qu'en 1753. Sa femme meurt le 21 octobre 1756.

Son fils Jean-Jacques, également avocat du Roi avant d'être procureur de la commune, montre un ralentissement

¹ Ce Barthélemy, fils de Jacques, petit-fils de Christophe, arrière petit-fils du m^e cordonnier Jacques Blanc, et de Marguerite Marcou, est le père du sénateur des Hautes-Alpes, Xavier Blanc, né à Gap, le 5 août 1817.

rapide. Il a des enfants d'abord à 18 mois l'un de l'autre, puis à deux ans, puis à quatre ans, puis à huit ans d'intervalle. Ce sont Jacques-Claude-Eugène le 27 juillet 1783, Claude-Marie-Auguste, le 23 décembre 1784, Charles-Pomponne-Victor, le 18 octobre 1786, François-Pomponne le 27 décembre 1790, Jacques-Casimir le 14 germinal an VI.

A Gap, également, Messire Barthélemy Tournu, né le 23 août 1704, trésorier de France, garde scel au Bureau des Finances et chambre du Domaine de Dauphiné, qui épouse à La Saulce le 31 août 1732 demoiselle Marie-Anne Veyer (baptisée à Esparron le 17 avril 1716) et mourra seigneur de Ventavon, le 29 avril 1760, a un enfant, d'abord tous les deux ans, de 1733 à 1743, puis tous les ans de 1743 à 1749, puis tous les 16 mois de 1749 à 1751, puis tous les ans de 1754 à 1755, puis tous les 2 ans de 1755 à 1759. Il n'y a de lacune qu'en 1753. Ce sont, à Gap, Jean-Mathieu, le 15 septembre 1733, François le 28 juillet 1735, Marie-Anne le 5 juin 1737, Madeleine-Elizabeth le 10 avril 1739, Jean-Antoine le 1^{er} juillet 1741, Joseph-Barthélemy le 1^{er} janvier 1743, Joseph-Benoît le 19 mars 1744, Barthélemy le 30 avril 1745, Suzanne le 12 décembre 1746, Rose le 16 janvier 1748, Joseph-Bruno le 28 février 1749; puis, à Ventavon, Claude-Marie le 6 juin 1750, Barthélemy-Bruno le 25 octobre 1751, François-Xavier le 10 février 1754, Félicité le 7 avril 1755, Rose-Pauline le 29 juin 1757, Agathe-Eulalie le 18 février 1759. Au total, 17 enfants; il y en aurait eu évidemment davantage si Marie-Anne Veyer n'était morte le 28 mars 1760. Son mari la suit un mois après le 29 avril. Il lui devait bien cela.

A Gap, encore, Monsieur Maître Pierre-Daniel Pinet, receveur des tailles en l'élection de Gap, baptisé à Veynes le 15 mars 1722, qui épouse à Sisteron, le 28 septembre 1744, Marie-Anne Touche (née le 10 septembre 1726) et qui mourra seigneur de Manteyer le 23 septembre 1789, a un enfant tous les deux ans en 1747 et en 1749, puis tous les ans de 1749 à 1754, puis alternativement à 20 mois

(1754-1755), à 16 mois (1755-1758), à 20 mois (1758-1760), à 16 mois (1760-1763), à 20 mois (1763-1765) d'intervalle, finalement à 3 ans (1765-1768), et à 2 ans (1768-1770) : au total, 16 enfants, après une attente initiale de vingt-et-un mois. Il n'y a de lacune qu'en 1751. Sa femme survit jusqu'au 11 avril 1783.

Ce sont d'abord à Veynes, Anne le 2 mars 1747, Jean-André le 11 avril 1749, Jean-André-Joseph le 19 mars 1750, Marguerite le 23 janvier 1752, Antoine-Etienne-Gaspard le 17 janvier 1753, Paule-Élisabeth le 28 janvier 1754, François le 26 septembre 1755, Pierre-Daniel le 26 janvier 1757, Marie-Anne-Catherine le 16 juin 1758, Marie le 15 janvier 1760, Claire le 14 mai 1761, François le 24 septembre 1762, Jean-Joseph le 13 décembre 1763, Catherine le 23 juillet 1765, François-Pierre le 15 juillet 1768; enfin, à Gap, Marc-Etienne le 10 juin 1770.

Dans toutes ces familles alors plus ou moins prospères, les femmes sont fécondes et il y a un rythme, plus ou moins constant, plus ou moins variable, en tout cas certain et assez rapide, que suit leur fécondité.

On peut, pour achever ce tableau de statistique, en rapprocher ce qui se passait dans quelques-unes des familles, d'ancienne noblesse qui, en fort petit nombre, subsistaient alors dans le pays. Ces familles, vouées au service militaire et à la pauvreté, languissaient dans leur état de médiocrité en attendant de s'éteindre.

La première de toutes, par son ancienneté, car elle est connue à Gap dès le 29 mars 1029¹ jadis fort riche, s'était trouvée ruinée par les guerres de religion et n'avait jamais pu se relever de ce coup, c'est la famille d'Abon.

Messire François d'Abon, écuyer, seigneur d'Antraix et de Reynier, lieutenant de cavalerie, épouse, à Gap, le 20 juillet 1749, D^{lle} Lucrèce de Poncet de Laye, née le

¹ *Albanès Gallia Christiana novissima*, t. I, *Instrumenta ecclesiae Vapincensis*, n° VIII, col. 275. Dédicace de l'église de Saint-André. Cf. octobre 1030 (Chartes de Saint-Victor n° 712).

14 août 1733, qui mourra à Gap le 16 mai 1768. Il mourra lui-même le 20 septembre 1791. Cet officier noble et pauvre a un enfant au bout d'un an en 1750, au bout de deux ans en 1752; tous les 16 mois de 1752 à 1754, tous les 30 mois de 1754 à 1762, il en a un dernier au bout de 4 ans et 6 mois en 1766.

Ce sont Thérèse, née à Gap le 16 mars 1750, Louis-François-Frédéric à Letrettes le 30 octobre 1752, Marguerite-Angélique, à Gap, le 12 février 1754, Charles-Louis, à Gap, le 5 août 1756, Marie-Marguerite, à Gap, le 29 janvier 1759, Charles, à Gap, le 18 juillet 1762, Jean-Charles-Frédéric-Auguste, à Gap, le 27 décembre 1766 : en tout, sept enfants. Si sa femme n'était pas morte, il en aurait eu davantage; son grand-père, aussi pauvre que lui, en avait eu treize.

Messire Jacques-François de Poncet, seigneur de Laye, baptisé le 26 mai 1699 épouse, d'abord, à Gap, le 20 mai 1726, D^{lle} Thérèse Bouffier (baptisée le 20 novembre 1703) qui meurt le 21 avril 1734. Il épouse ensuite, malgré ses parents, à Pisançon, dès le 6 octobre 1735 D^{lle} Madeleine-Louise Gervasi (née le 22 décembre 1711) et il meurt le 30 octobre 1737. De sa première femme, après deux ans et demi d'attente, il a un enfant, puis un second au bout de 17 mois, puis un troisième au bout de 31 mois, c'est-à-dire une fille non nommée le 15 août 1729, Marie-Ursule, le 2 janvier 1731, et Lucrèce-Thérèse, le 14 août 1733. Là-dessus, voulant tout de suite en avoir un troisième, sa femme meurt le 21 avril 1734 en donnant prématurément le jour à Thérèse-Françoise. De sa seconde femme, sans attente, il a également un enfant tous les trois ans, c'est-à-dire Anne-Françoise, le 16 mars 1736 et Jacques-François vers 1739 qui, inhumé le 17 mai 1742, fut le dernier mâle de sa famille.

A une génération précédente, noble François-Emmanuel du Suau, sieur de la Croix, né à Tallard vers 1662 et mort à Tallard le 25 novembre 1740, offre, si l'on peut dire, le maximum d'activité virile. Sa première femme D^{lle} Mar-

guerite Le Blanc, baptisée à Gap le 2 février 1681 et qui a, par conséquent, vingt ans de moins que lui, lui donne un enfant par an avec la régularité qu'offre le pendule d'un horloge de précision. Marié à Gap, le 18 mai 1695, elle donne successivement, sans attente, le jour à sept enfants, de 1696 à 1702, qui sont Marguerite, le 10 mars 1696, Madeleine, le 6 février 1697, Balthazar, le 25 février 1698, Antoine, le 15 mars 1699, François, le 10 février 1700, Christine, le 8 décembre 1700, Joseph, le 14 mars 1702. Les époux trouvent moyen, comme on le voit, d'en faire tenir deux dans la même année, en 1700. Cette première femme mourra le 23 mars 1722, son mari ayant 60 ans et, lui, ne mourra que le 25 novembre 1740, à 80 ans. Ce gentilhomme, évidemment, vivait convaincu qu'une femme doit avoir des enfants comme un figuier des figues, une fois l'an, tout au moins, et sa femme obéissait sans peine à ce précepte de la nature.

L'attente initiale, qui s'observe d'une manière si nette au Noyer pour le père en 1738 (quarante-cinq mois) et pour le fils en 1763 (quarante-quatre mois), se note encore à Gap, mais diminuée, en 1726 chez les Poncet de Laye (trente-cinq mois), comme à Veynes en 1744 (vingt-et-un mois), comme à Aspres-les-Corps en 1745 (dix-huit mois).

Elle n'est plus en usage à Gap en 1695 chez les Suau, en 1735 chez les Poncet de Laye, en 1749 chez les d'Abon, en 1749 chez les Labastie, en 1764 chez les Blanc.

Pour la Maison de France, il est possible qu'une coutume analogue ait existé depuis le XII^e siècle au moins jusqu'au roi Charles V, marié le 8 avril 1350 dont la fille aînée Jeanne naquit au mois de septembre 1357. Dès le règne du roi Charles VI, cette coutume disparaît ou tend à disparaître car, marié le 17 juillet 1385, son fils aîné Charles, naquit le 25 septembre 1386.

Cette coutume aujourd'hui surprenante, que le XVIII^e siècle voit disparaître dans les Alpes, est-elle alors le dernier vestige d'une extension plus ou moins tardive des prescriptions de la loi ancienne ? Cette loi vouait à Dieu

les prémices de toutes choses, mais les prémices des fruits de la terre ne s'offrirent au Très-Haut qu'après trois ans d'abstinence préalable quand le peuple élu vint cultiver la terre promise¹.

¹ « Quand tu seras entré dans le pays, que tu auras planté des arbres fruitiers de toute sorte..... pendant trois ans, tu n'en mangeras point. La quatrième année, tous les fruits seront consacrés à la louange d'Iahvé et tu les mangeras la cinquième année. Cela augmentera le rapport des arbres. » (*Lévitique*. XIX, 23, 24, 25. E. Ledrain. La Bible, t. IV, Lemerre, 1888, p. 65).

L'histoire de Tobie est remarquable. Dans le texte hébreu primitif, l'ange Raphaël, en annonçant à Tobie son mariage imminent, lui dit : « Cette nuit même, tu consommeras l'acte marital » (*Tobie*, chap. VI; E. Ledrain, La Bible, t. VII, p. 441). Donc, pas d'attente. Mais, dans le texte de la Vulgate actuelle, l'ange Raphaël impose à Tobie une continence initiale de trois jours et de trois nuits.

NÉCROLOGIE

L'Intendant Général THOUMAZOU ¹

Henri-Guillaume Thoumazou, est né le 13 septembre 1844, à Serres, chef-lieu de canton du département des Hautes-Alpes, où son père était brigadier de gendarmerie. Admis de bonne heure comme enfant de troupe à Gap, il y suivait les cours des jeunes gens de son âge lorsque son père, alors chef de brigade aux Barraques, et peu fortuné, songea à mettre fin aux études du jeune Henri, pour lui faire apprendre sans retard une profession manuelle. C'est alors qu'intervint fort heureusement le Sous-Intendant Lemaitre, de Gap, qui fit comprendre au père que son jeune fils réussissait brillamment dans ses études, qu'il donnait les plus belles espérances et qu'il convenait de le laisser suivre ses goûts qui le portaient vers la carrière militaire. M. Lemaitre eut donc une part personnelle dans la haute destinée du jeune étudiant : il continua de s'intéresser à lui, lui persuada d'entrer à Saint-Cyr, et, plus tard, devenu Intendant, ce fut encore lui qui l'orienta du

¹ C'est pour répondre au désir aimable et pressant que M. le bâtonnier Edmond Hugues, président de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, avait bien voulu m'exprimer, que j'ai rédigé cette modeste notice, qui eut beaucoup gagné à être l'œuvre de l'un des compatriotes de l'Intendant Thoumazou ou d'un fonctionnaire de l'Intendance ayant servi et travaillé sous ses ordres. Je remercie du moins très vivement ceux qui m'ont facilité cette tâche, et notamment M. l'Intendant général Bourgeois, M. l'Intendant général Toupnot, M. le Sous-Intendant de 1^{re} classe Trémerel, M. le Sous-Intendant de 1^{re} classe Nony.

côté du corps de l'Intendance et contribua à l'y faire admettre.

Henri Thoumazou, élève du Collège de Gap, puis du Lycée de Grenoble, entra à Saint-Cyr en 1863, y devint sergent, en sortit en 1865 dans les premiers rangs et fut nommé sous-lieutenant au 6^e bataillon de chasseurs à pied. C'est avec ce bataillon qu'il fit partie, en 1867, du corps expéditionnaire de Rome et prit part au combat de Mentana; il séjourna à Rome jusqu'au début de l'année 1870. La guerre le trouva lieutenant au 11^e bataillon de chasseurs, qui fit partie de l'Armée du Rhin; il prit donc part aux batailles livrées sous Metz. Blessé une première fois légèrement, le 14 août, à Borny, d'un éclat d'obus, il ne quitta pas son commandement et assista, les 16 et 18 août, aux batailles de Rezonville et de Saint-Privat. Le 31 août suivant, à la bataille de Servigny-Noisseville, il fut gravement atteint d'une balle, tandis que son bataillon enlevait un village à la baïonnette. Sa vaillante conduite depuis le début de la guerre, ses blessures, lui valurent la croix de chevalier de la Légion d'honneur; puis il dut partager la captivité de l'Armée en Allemagne. Nommé capitaine à sa rentrée de captivité, le 28 mai 1871, il fut affecté au 14^e bataillon de chasseurs à Grenoble.

Ainsi, le jeune enfant de troupe de Gap était devenu capitaine à 27 ans. Il avait été brillant élève de Saint-Cyr; il avait toujours servi dans le corps d'élite des chasseurs à pied; il comptait plusieurs campagnes à son actif; il avait été deux fois blessé; il avait été décoré à 26 ans. Esprit ouvert, actif, travailleur, il avait devant lui le plus bel avenir. C'est alors que, poussé par son goût de l'étude, son esprit de méthode et d'organisation, et suivant les conseils qui lui furent donnés par ceux qui le connaissaient et qui avaient pu constater ses aptitudes, il résolut d'entrer dans le corps de l'Intendance. La ville de Gap, à laquelle il était demeuré très attaché, a fourni une élite de fonctionnaires de l'Intendance et du Contrôle; à côté de l'Intendant Lemaitre, il faut citer notamment l'Intendant Allier, le Contrôleur Général Ligneul, l'Intendant Jaussaud; il ne serait

pas étonnant que le capitaine Thoumazou eut ainsi éprouvé les effets de l'ambiance. Il subit brillamment les épreuves du concours de l'Intendance dès 1871 et entra définitivement dans le Corps le 1^{er} août 1873. Il avait suffisamment acquis, en temps de paix et en temps de guerre, l'expérience de la vie des troupes pour voir clair dans tout ce qui concerne les besoins de toute nature des armées, pour pouvoir s'employer non seulement avec passion, mais avec clairvoyance, à la satisfaction de ces besoins matériels, dont la réalisation est si intimement liée au bon état moral des officiers et des soldats. Il devait parcourir dans l'intendance une carrière exceptionnellement brillante. Au sujet de ce corps de l'Intendance militaire, qui s'est acquis une haute situation de considération dans l'armée et dans le pays, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur le passé.

**

De tout temps, aux armées, le besoin d'une Administration régulière se fit sentir, et surtout aux époques où la prolongation exceptionnelle de certaines guerres imposait l'entretien prolongé des contingents sous les armes. Une bonne administration n'est possible qu'avec une comptabilité régulière. La connaissance des effectifs et leur fixité aussi assurée que possible sont les bases de cette comptabilité. Au moyen âge et même à l'époque moderne, des armées se débandèrent ou se firent battre, moins faute d'argent que faute de paiement régulier de la solde; d'autres, malgré leurs faibles effectifs, ruinèrent de riches provinces pour leur subsistance, sans nécessité, faute de régularité et de méthode dans la comptabilité des réquisitions et dans l'exécution de celles-ci. De bonne heure, les Gouvernements, les chefs d'armée s'en préoccupèrent.

Dès le 14^e siècle, le Gouvernement royal créait les « Commissaires des Guerres », qui assistaient le Connétable ou les Maréchaux dans l'administration de leurs armées. Des inspections régulières et périodiques furent prescrites.

Les services rendus par ces Commissaires apparurent tels que leurs pouvoirs furent renforcés; en 1537, ils reçurent l'ordre d'adresser des comptes-rendus directement au Roi, qui devait seul leur donner des instructions. A l'Armée, ils venaient directement après le Commandant en chef. Mais cette indépendance de pouvoir leur valut, de la part des Commandants d'Armée et des chefs de rang élevé, une situation de suspicion, des vexations nombreuses. Aussi au début de l'époque moderne voyons-nous une institution nouvelle se superposer aux Commissaires, celle des Intendants. On sait tout le rôle considérable qu'ont joué en France les Intendants de province, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Par analogie, chaque Armée reçut un Intendant d'Armée, placé auprès du Commandant en chef et complètement indépendant de lui, car il ne relevait que du Ministre de la Guerre. Recrutés d'abord et de préférence au Conseil d'Etat, ils furent ensuite choisis parmi les Commissaires des Guerres, mieux préparés et plus compétents. Leur situation, leur rôle, étaient considérables; le pouvoir central, conscient de leur utilité, les soutenait avec fermeté.

La Révolution, qui supprima les Intendants des Généralités, supprima en même temps les Intendants aux Armées, et il n'y eut plus que le Corps, organisé hiérarchiquement, mais amoindri en situation morale, des Commissaires des Guerres, pour assurer tout le service aux Armées.

Les événements conduisirent le Gouvernement révolutionnaire à étendre les attributions de ces Commissaires dans l'ordre administratif et dans l'ordre judiciaire. Placés à côté des Généraux, ils devaient déférer à toute réquisition écrite des Commandants en chef. Trop peu nombreux par suite de l'extension progressive des Armées, « à « chaque instant ils se trouvèrent en butte à la dénoncia-
« tion, cependant que les chefs militaires ne manquèrent
« pas de les accuser de leurs revers, sans jamais les
« signaler dans leurs succès ».

Bonaparte releva la situation des Commissaires, leur

assura l'immovibilité, créa à côté d'eux les Inspecteurs aux Revues pour les assister et les débarrasser d'une partie de leur tâche. Mais, dans cette période active du Consulat et de l'Empire, leur mission était difficile. Un grand nombre de Commissaires, parmi lesquels Desaix, Saint-Cyr-Nugues, Collaud (de Briançon), Pacthod, passèrent aux corps combattants et devinrent généraux. Quelques-uns cependant, les Petiet, les Daru, les Villemanzy, s'illustrèrent comme administrateurs aux armées, au prix d'une grande abnégation et d'un travail considérable. On était encore loin de concevoir et de régler avec précision la situation qui devait être faite, selon la logique, aux ordonnateurs et administrateurs militaires, tant vis à vis du Haut Commandement qu'au regard du pouvoir central.

En ce domaine comme en beaucoup d'autres, le Gouvernement de la Restauration profita de l'expérience de vingt-cinq années de guerre et d'improvisation. En 1818, il créa le Corps de l'Intendance, puis en 1827, comme organe de conseil, le Comité consultatif permanent de l'Administration de la Guerre. Le nouveau corps se fit apprécier par la distinction de ses membres, mais conserva, malgré la valeur incontestable de plusieurs d'entre eux, une situation effacée. On faisait face aux besoins du moment, on assurait tant bien que mal la solution des difficultés soudaines, toujours imprévues, que soulevait une campagne nouvelle; puis l'on retombait dans la pratique routinière. Pas plus dans le Corps de l'Intendance que dans les autres, on n'ouvrait les ailes en vue des événements considérables qui devaient se présenter un jour.

On manquait de préparation quand vint la guerre, en 1870, et les principaux cadres de l'Intendance disparurent de la scène avec le désastre des armées de Metz et de Sedan. Le Gouvernement de la Défense Nationale, en face d'une situation nouvelle, fit appel aux bonnes volontés et aux compétences. Quelques Intendants Militaires, les Bouché, les Friant, les Richard, rendirent d'éminents services dans l'organisation et le fonctionnement des ravitaillements.



Quels qu'aient été les efforts accomplis et les résultats obtenus par une improvisation vraiment surprenante, dans le domaine des ravitaillements comme dans celui des transports, la guerre de 1870-71 avait mis en évidence notre infériorité flagrante en matière de préparation de la guerre. Il faut le reconnaître, le 19^e siècle, après Napoléon, si fécond d'autre part par la fondation définitive de notre empire colonial, par des actions de guerre en Europe qui avaient entretenu au dehors des apparences de prestige dont on s'était contenté, n'avait pas été pour nos institutions militaires une époque de travail et d'étude; nous en avons été sévèrement punis.

De nouvelles lois de recrutement et d'organisation étaient mises sur pied. C'était tout une transformation, car outre que l'armée permanente grandissait dans des proportions considérables, il s'agissait maintenant de préparer la mise sur pied éventuelle de toutes les forces viriles du pays. Sous la direction de chefs formés à l'épreuve de la guerre et du malheur, les progrès furent rapides dans tous les genres; partout on faisait appel aux travailleurs, aux esprits réfléchis et fermes. Pour l'Intendance, on s'efforçait de rechercher, en vue de l'avenir, des hommes d'une honnêteté absolue, d'une dignité et d'un talent qui puissent assurer leur succès dans la situation qui leur était faite vis à vis du haut commandement, capables de méthode et de travail. Et c'est en effet vers cette époque, ou dans les années qui suivirent, qu'entrèrent dans le corps de l'Intendance la plupart des hommes qui devaient en assurer la valeur et le rendement. Il y aurait bien des noms à citer parmi les prédécesseurs de Thoumazou. Deux d'entre eux méritent une place à part, par leur valeur, leurs enseignements, l'éclat de leurs services, les directions qu'ils ont données, les souvenirs qu'ils ont laissés: ce sont les Intendants

Généraux Delaperrière et Baratier; Thoumazou fut leur disciple, leur auxiliaire, leur continuateur.

Mais vers la même époque, la France s'engageait simultanément dans une autre voie. Tandis que ses forces vives surgissaient et ne demandaient qu'à s'épanouir, elle était contrainte d'ajourner à quelque lointaine échéance, ses justes revendications en Europe. Les esprits d'initiative, les hommes d'action regardèrent alors au dehors; il y avait une place à prendre en Afrique, en Asie, et bientôt commença cette période trentenaire d'expansion extra-européenne qui nous assura la possession de près du quart de l'Afrique et d'un Empire immense en Asie, et qui fut, au dehors, l'honneur de la 3^e République. Thoumazou fut de suite attiré de ce côté, et ce goût de la vie hors de France l'anima pendant vingt-cinq ans.

Dès 1873, il sert en Algérie, et prend part en 1876 à l'expédition d'El Amri. Il dirige ensuite les sous-intendances de Biskra et de Constantine. Rentré en France et nommé sous-intendant, il est chef des services administratifs aux grandes manœuvres de cavalerie et mérite les éloges du général de Gallifet.

Mais l'expédition de Tunisie est décidée. Thoumazou part des premiers (août 1881); il dirige les services de la colonne la plus importante, celle du général Logerot, puis on le voit à la sous-intendance créée à Sousse, et enfin à Tunis où on lui confie la liquidation des comptes de l'expédition, car sa réputation d'administrateur est déjà établie.

En 1885, il part pour le Tonkin où il passe deux années qui comptent parmi les plus rudes, mais les plus fructueuses de la conquête, qui est dès lors définitive. C'est là qu'il a servi sous les ordres de l'Intendant Baratier, qui plus tard, directeur au Ministère de la Guerre, l'appelle auprès de lui en 1890. Thoumazou passe deux ans au Ministère, dont il pénètre tous les rouages administratifs, et retourne ensuite en Tunisie comme directeur du Service.

Enfin, lorsqu'en 1895, l'expédition de Madagascar, justement décidée, s'organise, Thoumazou, appelé d'abord à Paris pour collaborer à la préparation, est ensuite nommé

directeur des Services administratifs du Corps expéditionnaire. A 43 ans il était sous-intendant de 1^{re} classe, officier de la Légion d'honneur. Depuis longtemps il s'était fait une place, et ses chefs le signalent comme un sujet hors ligne. C'est à cette époque que l'un d'eux résume ainsi l'opinion qui s'est faite sur lui : « Homme réellement supérieur par son intelligence, la variété de ses connaissances, son esprit d'observation, la droiture et la finesse de son jugement, la lucidité de sa parole et les qualités de son style. Sous une assurance modeste, polie et aisée, on trouve l'homme de tête et de cœur, le fonctionnaire énergique, le serviteur dévoué ».

C'est la campagne de Madagascar qui devait mettre le sceau à la réputation de Thoumazou. Quelques erreurs d'appréciation, les rigueurs du climat, la rendirent pénible et meurtrière. La résistance de l'ennemi fut très faible, mais le paludisme, la dysenterie, la typhoïde décimèrent le corps expéditionnaire ; un homme sur deux est mort là-bas pour la France. Ces 8.000 morts, artisans principaux de la conquête, ont été remplacés aux Armées pendant la dernière guerre, par quarante mille soldats malgaches, venus de tous les points de l'île ; la conquête n'avait pas été stérile. Mais le ravitaillement, sur cette longue ligne d'étapes, transformée en une voie douloureuse, fut toujours assuré, au prix de mille difficultés sans cesse renaissantes et grâce à un incroyable labeur. Il n'y eut jamais qu'une voix pour rendre justice au Directeur du Service, qui se prodiguait, qui pensait à tout. Ce fut lui notamment qui, sous ce climat torride, songea qu'une fois arrivés en Émyrne, nos troupes trouveraient un autre climat, et qui leur assura, dès la prise de Tananarive, les vêtements chauds devenus nécessaires.

Cette époque est déjà lointaine et un peu oubliée. Mais alors l'attention de la France entière s'attachait à ce corps expéditionnaire si méritant. Enfin, le but fut atteint, car on devait toujours réussir, ainsi que l'écrivait le Ministre de la guerre (Général Zurlinden) « avec de l'énergie, de la mé-

thode et du sang-froid »². Les hommes de cette époque ont presque tous disparu : le Général Duchesne, Commandant en chef, qui reconnut hautement les services de Thoumazou et lui donna toute son amitié, le Général Metzinger, le Général de Torcy, chef d'Etat-Major, sont morts. Seuls le Général Voyron, un Dauphinois à la magnifique carrière coloniale et le Général Bailloud, survivent aujourd'hui³ ; les uns et les autres ont toujours rendu hommage aux mérites de Thoumazou. Successivement nommé Intendant Militaire (à 51 ans) et Commandeur de la Légion d'honneur, celui-ci rentra en France pour y poursuivre sa carrière.

**

Ainsi nous voyons Thoumazou participer à toutes les expéditions principales pendant vingt-cinq ans. Mais observons bien vite qu'il s'efforce surtout de prendre part aux périodes actives et que, dans les intervalles, il rentre en France pour y remplir les fonctions de son grade. Et c'est cette alternance nécessaire qui assure et complète sa formation.

C'est qu'en effet, une œuvre considérable s'accomplit dans l'Administration de l'Armée, à partir de 1873 et surtout après la loi de 1882. Cette loi, complétée par un décret d'application de 1890 et par une instruction de 1897, a codifié sur des bases nouvelles l'organisation des services

² Après la prise de la capitale des Hovas, M. Thoumazou vint de Majunga à Tananarive et y passa quelques semaines. C'est à ce moment que j'eus l'honneur de le rencontrer, et c'est pour moi un souvenir plein d'intérêt. Cantonné hors de la ville, j'étais venu au ravitaillement pour le compte du bataillon de tirailleurs auquel j'appartenais et d'un groupe de batteries. Ce jour-là, l'Intendant Thoumazou présidait lui-même aux distributions, et je n'ai pas oublié avec quelle précision bienveillante il s'informa du ravitaillement pendant la campagne et pendant la colonne légère, ainsi que de nos besoins de toute nature.

³ Le Général Bailloud vient de mourir (1^{er} juillet 1921).

administratifs de l'Armée. Elle a fixé le cadre, la hiérarchie et les attributions du Corps de l'Intendance, le rôle des Intendants en temps de paix et en temps de guerre, leur situation vis à vis du Commandement. D'année en année, la machine s'améliorait à tous égards. La création d'un corps spécial avait séparé le Contrôle de la Direction et de la Gestion. Le Service de Santé prit ensuite son autonomie administrative. Dans chaque branche des services administratifs, bureaux de l'Intendance, Subsistances, Habillement, Equipement et Campement, les besoins étaient mieux étudiés et mieux connus, la comptabilité était simplifiée, la recherche des ressources nationales et coloniales s'opérait avec discernement. La direction s'exerçait sur l'ensemble et de haut, tandis qu'un personnel d'officiers d'Administration de plus en plus compétent assurait un fonctionnement régulier de tous les détails.

L'importance du service de l'alimentation proprement dite a été surtout bien comprise par l'Intendant Général Baratier qui s'en est fait l'apôtre éclairé dans ses cours de l'Ecole de Guerre et dans ses enseignements de toute nature. Ainsi que l'observe M. le Sous-Intendant Trémerel : « M. Thoumazou a été l'élève de M. Baratier. « Avec lui, il a étudié au Tonkin la valeur des principes « nouveaux ; il les a expérimentés, corrigés à la lumière « des observations résultant des faits accomplis sous ses « yeux. La méthode s'est ainsi perfectionnée avec les enseignements fournis par la pratique ».

Puis, au Ministère, l'ensemble de cette grave question était remis au point par le maître et par son collaborateur toujours associés. « A Madagascar, on a dû mettre en jeu « le mécanisme des services de l'arrière avec le Colonel « Bailloud. M. Thoumazou a pu suivre cette expérience « de près, en noter les imperfections et les discuter avec le « Directeur de l'Arrière. Cela est certain ; il me l'a dit à « différentes reprises à Gap »⁴.

⁴ M. le Sous-Intendant Militaire de 1^{re} classe Trémerel, fils adoptif des Hautes-Alpes, en retraite à Gap.

L'Intendant Thoumazou était donc particulièrement en mesure de donner une direction solide et expérimentée. Il exerce cette direction au 13^e Corps d'Armée à Clermont, puis au 2^e à Amiens. Au mois de mars 1901, il est nommé Intendant Général. Placé d'abord à la tête du service de la 15^e région (Marseille), il est bientôt appelé à la Direction de l'Intendance du Gouvernement Militaire de Paris et nommé en même temps inspecteur général du ravitaillement. Dans ces deux dernières charges, surtout dans la dernière, il a poursuivi et complété l'œuvre de ses prédécesseurs, spécialement de l'Intendant Baratier, sur le ravitaillement des Armées. Son passage à la tête de ce service a été marqué par d'heureuses améliorations, dont l'intérêt s'est fait sentir durant la dernière guerre. En même temps il porta le plus grand et manifeste intérêt aux expéditions du Maroc à partir de 1907.

Dans la plus haute situation de l'Intendance, il était, de l'avis de tous, parfaitement à sa place. Son expérience était entière; il n'y avait plus de question nouvelle pour lui. Et l'on sait cependant quel est aujourd'hui le domaine immense où se meut et se débat un fonctionnaire de l'Intendance, ordonnateur, directeur, vérificateur des comptes, commerçant et pourvoyeur, économiste et financier, magistrat de l'ordre administratif, et parfois de l'ordre judiciaire, en attendant que la dernière guerre fasse de lui quelquefois dans la zone des Armées un véritable industriel, créateur et producteur.

Le 13 septembre 1909, la limite d'âge de 65 ans est venue atteindre l'Intendant Général Thoumazou, en pleine vigueur et puissance de travail. Le 11 juillet précédent, le Gouvernement de la République lui avait conféré la suprême récompense, bien rarement obtenue, en le nommant Grand Croix de la Légion d'honneur. Depuis la restauration du Corps de l'Intendance en 1818, c'était la première fois qu'un tel honneur était fait à l'un de ses membres, et, antérieurement, le grand cordon n'avait été conféré que par l'Empereur au Comte Daru, Intendant Général de la Grande Armée.

Il est permis de penser qu'en proposant pour cette haute distinction l'Intendant Général Thoumazou, le Ministre de la Guerre s'était rappelé les débuts de sa carrière de combattant, les blessures reçues devant l'ennemi, puis la participation multipliée aux conquêtes coloniales. Mais ce fut sans doute l'œuvre d'ensemble accomplie par Thoumazou au cours des 36 années passées dans le service de l'Intendance qui fut la cause déterminante d'une telle récompense, dont le corps de l'Intendance tout entier se sentit justement honoré.

Cette œuvre, poursuivant celle des prédécesseurs de Thoumazou, a donné toute sa mesure quand la grande guerre est venue. Tous les combattants, tous les témoins l'ont reconnu : le service du ravitaillement a bien fonctionné pendant la guerre. Dès les premiers jours, chacun en a eu le sentiment très net, et les Chefs, à tous les degrés, y ont puisé un élément de force et de confiance. Aussi bien dans les périodes de campagne active qui ont marqué le début et la fin de la guerre que durant les stationnements prolongés sur le front ou au cours des transports parfois très longs d'une région à l'autre, le ravitaillement a toujours été assuré; l'alimentation a été largement substantielle et aussi variée qu'il était possible. Il n'y eut jamais qu'une voix à ce sujet. Les auteurs de ce mécanisme ainsi préparé et monté, comme ceux qui ont eu à le mettre en action, ont mérité la reconnaissance de l'Armée et du pays.

*
**

L'Intendant Général Thoumazou n'avait jamais oublié son pays natal. Rendu au repos, il y vint plus souvent. Ses compatriotes l'éluèrent en 1912 maire de la commune de la Fare, dans ce Champsaur où il avait vécu ses premières années. Il n'y résidait pas en permanence, mais il venait y faire quelques séjours chez son neveu, M. Gentillon-Médaille. Ses fonctions étaient simplement honorifiques; en

1919 il exprima le désir qu'elles ne fussent point renouvelées. Il faisait partie depuis de longues années de la Société d'Études des Hautes-Alpes⁶.

Lorsque vint la guerre en 1914, Thoumazou demanda instamment à être employé. Bien qu'il eut dépassé les années de retraite pendant lesquelles il était encore à la disposition du Ministre, celui-ci ne crut pas devoir se priver d'un tel élément d'expérience et de force. Pendant plus de deux ans, l'Intendant Général Thoumazou « se dépensa
« au service du pays, dans les missions les plus diverses,
« avec une ardeur toute juvénile. On le vit notamment, à
« Dunkerque, sous les bombardements les plus violents;
« on le vit, pendant de longs mois, inspectant gaillardement les stations-magasins, et apportant avec une bonhomie souriante, à ses jeunes camarades, les avis décisifs de son expérience ».

Durant l'été et l'automne de 1920, à la Ferté-Alais, où il s'était retiré, il ressentit les premières atteintes d'un mal qui semblait présager une attaque; il n'en fut point ému. Dans une lettre du 17 septembre, il en faisait part à un ami, l'Intendant Général Dufour, en des termes qui le dépeignent tout entier: « Cela me prend sans rime ni raison, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit; « cela dure de une à cinq minutes et passe comme cela est venu ». « Le moral, heureusement, est toujours parfait. « Étant depuis longtemps prêt à tout événement, je considère chacune des journées que me donne la Providence « comme un *boni éventuel*, et je m'estime heureux et content. Je suis surtout étonné du peu de chose qu'il faut à « l'homme pour être satisfait, lorsque les passions ne le tracassent plus. Nous avons le tort de juger les événements ou les individus d'après ce que nous en voyons, « tandis que si nous faisons le tour des uns ou des autres, « nous leur trouverions un aspect tout différent; c'est ce « que j'ai traduit un jour par la phrase que voici, que j'ai

⁶ Depuis le 20 mai 1887.

⁷ *La France Militaire* du 24 décembre 1920, article nécrologique.

« adressée à un ami, et que vous m'excuserez de repro-
 « duire : La vie est un cristal plus ou moins poli, à tra-
 « vers lequel on voit toujours l'arc-en-ciel à condition de
 « se placer sous un angle convenable. Le choix du point
 « de vue, tout est là.

« Je lis toujours, ou pour mieux dire je relis. Les livres
 « nouveaux, même les meilleurs, n'ont pas pour moi ce
 « parfum un peu affaibli, mais si doux, de mes vieux au-
 « teurs. Je fais exception pour les livres sur la dernière
 « guerre; je les dévore, mais quel mic-mac ! Et comment
 « s'y reconnaître ? Tout le monde veut avoir gagné la
 « bataille. Pour moi tout le monde a tort, car c'est la
 « France qui a gagné cette bataille, et nul autre. Ce sont
 « surtout les morts, et vous en savez quelque chose ».

Ce mal bénin en apparence l'emporta le 19 novembre 1920, à la Ferté-Alais; il avait 76 ans. L'inhumation eut lieu le 22 novembre à La Ferté. Les obsèques de l'Intendant Général Thoumazou ne purent naturellement pas y revêtir la solennité qui aurait convenu. Mais, le 29 décembre, à Paris, un solennel service religieux fut célébré à la chapelle Saint-Louis, aux Invalides. Ce fut une émouvante manifestation de sympathie pour le grand chef de l'Intendance militaire. La *France Militaire* en a rendu compte ainsi qu'il suit :

« Le clergé de Sainte-Clotilde officiait, et la maîtrise de
 « cette paroisse s'est fait entendre dans de très beaux
 « chants religieux. Le Général Malleterre, commandant
 « des Invalides, était présent.

« Le Président de la République, le Ministre de la
 « guerre, le Ministre de la Marine, les Maréchaux, le
 « Grand Chancelier de la Légion d'honneur, le Secrétaire
 « Général du Ministère de la Guerre, tous les Membres
 « du Conseil Supérieur de la Guerre, le Gouverneur Mili-
 « taire de Paris et le Chef d'Etat-Major Général de la
 « Marine s'étaient fait représenter.

« Assistaient à la cérémonie : le Général Franchet d'Es-
 « perey, les Généraux Pau, de Lacroix, Garnier des
 « Garets,, et plus de quatre-vingts Officiers Généraux ou

« hauts fonctionnaires du Contrôle de l'Administration de
 « l'Armée, du Service de Santé, etc... En outre, un assez
 « grand nombre d'Officiers Généraux, dont le Général
 « Gouraud, s'étaient excusés; tous les Intendants Géné-
 « raux et Intendants Militaires du cadre actif présents à
 « Paris et un très grand nombre d'Intendants Généraux et
 « d'Intendants Militaires du cadre de réserve.

« Enfin, la nef del'église était entièrement remplie par
 « un très grand nombre d'officiers de toutes armes et sur-
 « tout de fonctionnaires de l'Intendance et d'officiers
 « d'administration du cadre actif et du cadre auxiliaire,
 « et beaucoup de familles.

« Les Unions des Officiers de complément, la Réunion
 « amicale des fonctionnaires de l'Intendance du cadre
 « auxiliaire avaient envoyé des délégations ».

**

L'oraison funèbre, la biographie détaillée de l'Intendant Général Thoumazou, seront sans doute un jour écrites par quelqu'un de ceux qui l'ont intimement connu et fréquenté. On ne peut que s'efforcer ici à le révéler bien imparfaitement.

Né dans les Hautes-Alpes, où il passa toute sa première jeunesse et d'où sa mère était également originaire¹, Thoumazou était doué des qualités solides de ce pays. C'était un homme simple, sans recherche, qui fut longtemps timide et toujours d'une grande bonté. Ardent et infatigable au travail, esprit précis et méthodique, il était animé d'un grand amour de son pays et d'un profond sentiment du devoir; ainsi qu'on l'a vu, il voulut mettre ses précieuses qualités au service de l'Armée tant que ses forces le lui ont permis.

¹ La mère de l'Intendant Thoumazou, Marguerite Albert, était née à Briançon.

Au cours de sa longue carrière, il fut souvent aux prises avec des difficultés et des épreuves; il les regarda en face et sut toujours les surmonter avec la même vigueur, la même patience ferme et tenace. Il eut toujours confiance; c'était un optimiste.

. Chez un esprit sérieux et réfléchi, chez un homme de conscience, l'optimisme est un don de l'ordre le plus élevé. C'est la manifestation de l'énergie et de la bonne humeur; c'est la marque de la confiance en soi du travailleur qui a fait tout ce qui dépendait de lui-même pour accomplir sa tâche, et qui, l'ayant fait, se trouve soutenu et confirmé, comme inconsciemment, par le sentiment d'une force auxiliaire venant de plus haut, qui secondera ses efforts et en assurera le succès. Quelle différence entre cet homme généreux, fait pour la direction et l'action, et l'homme personnel qui ne songe qu'à signaler à tout venant les difficultés qu'il rencontre, à les exagérer, soit qu'il s'en trouve effectivement accablé, soit encore, comme on l'a vu souvent, qu'il veuille simplement appeler l'attention sur ses efforts et faire valoir ses propres travaux ! Chez les hommes comme Thoumazou, l'optimisme est une force rayonnante.

Au milieu du Corps distingué auquel il appartenait, Thoumazou s'était fait une place exceptionnelle dans les esprits et dans les cœurs. On ne saurait mieux faire que de laisser ici la parole à l'éminent Intendant général qui a su, dans un article nécrologique, évoquer les souvenirs laissés par son ancien chef. « Lorsqu'il se retira définitivement, « il conserva avec beaucoup de ses collègues des relations « qui se traduisirent par une correspondance toute pétillante de jeunesse, d'esprit et de judicieux conseils. « Jamais il ne cessa de s'intéresser au fonctionnement du « service dont il avait été l'une des lumières, aussi bien « comme organisateur du temps de paix et créateur de « nos établissements spéciaux que comme Intendant de « campagne. Les lettres écrites à l'occasion de sa mort « évoquent presque toutes cet amour passionné qu'il « professait pour son service. Mais elles sont surtout

« unanimes à rappeler sa bonté et son énergie dans la
 « défense des justes causes. « Il a multiplié les bienfaits »,
 « écrit l'un de ces correspondants. « Devenu grand chef,
 « il s'est dressé de toute sa vigueur contre l'injustice et
 « la partialité », dit un autre, qui rappelle une circons-
 « tance émouvante où l'Intendant Général Thoumazou
 « arracha personnellement à un Ministre de la guerre la
 « réhabilitation d'un Sous-Intendant injustement frappé.
 « Ainsi donc ce grand administrateur fut un modeste
 « et un homme de bien. Ce cœur généreux fut un carac-
 « tère et une volonté. Ce capitaine de chasseurs à pied
 « devenu un grand Intendant resta toute sa vie un vrai
 « Soldat, et c'est là le plus précieux, le plus bel exemple
 « qu'il nous laisse ».

Le département des Hautes-Alpes gardera précieuse-
 ment le souvenir de l'Intendant Général Thoumazou. Il
 peut être fier d'avoir donné le jour à cet homme de talent
 et de caractère, grand serviteur de la France et qui a fait
 honneur à son pays.

Général P.-E. BORDEAUX.

Gap, juin 1921.

Le Secrétaire-Gérant,

H. HUGUES.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

de l'année 1921

	Pages
Composition du Conseil d'Administration au 1 ^{er} mars 1921.	v
Liste des membres de la Société et des sociétés correspondantes.	vii
Procès-verbal de l'assemblée générale ordinaire du 21 décembre 1920.	xix
Procès-verbaux des réunions du Conseil d'Admi- nistration des 7 janvier et 6 mai 1921.	xxviii
Compte rendu financier de l'exercice 1920.	xxxii
Projet de budget pour 1921.	xxxiv
Les Refuges Napoléon, par M. Joseph VOLLAIRE	i
Au Musée de Gap, collection de préhistoire et de l'âge du bronze, par M. le Commandant ETIENNE (suite et fin).	7
L'Art populaire dans le Briançonnais. Les Vertus et les Vices, par M. Camille BLANCHARD (suite), (<i>avec trois planches dans le texte</i>).	36-105
Les Origines de la route nationale n° 94 d'Espa- gne en Italie, par M. Georges de MANTEYER..	59
Marseille-Turin par Briançon-Oulx. — Compte rendu de la réunion du Mont-Genèvre et du Congrès franco-italien tenu à Briançon le 20 septembre 1920, par M. l'ingénieur Clément AUBERT.	66
Les Origines de Dominique Villars, le botaniste (1709-1796), par M. Georges de MANTEYER...	129

	Pages
Note sur la fécondité des femmes, par le même..	142
Nécrologie : <i>Lambert</i> (Aimé).....	44
<i>Turlin</i> (Emile).....	50
<i>Roux</i> (le chanoine).....	53
<i>Thoumazou</i> (l'intendant), par le général BOR- DEAUX.	149
Observations météorologiques (4 ^e trimestre 1920, 1 ^{er} trimestre 1921).....	55

TABLE DES PLANCHES

La peinture des Vertus et des Vices de la chapelle de St-Antoine, à Bessans (Savoie), partie gau- che de la fresque.....	39
La peinture des Vertus et des Vices de la chapelle de St-Antoine, à Bessans (Savoie), partie droi- te de la fresque.....	43
Le diable de Memling, du musée municipal de Strasbourg.	123

Le Secrétaire,

H. CLÉMENT.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07049 7915



